LA FAUTE DU SOLEIL!

ÈVE EN AFRIQUE

RÉPORTAGE

MADELEINE MIGEON
(Mme LUCIFER)

PRÉFACE
DE
GÉRARD HARRY

LES ÉDITIONS DE L'EXPANSION BELGE
SOCIÉTÉ ANONYME
47, RUE DU HOUBLON, BRUXELLES

L'EXPANSION
BELGE

780

Musée de la Littérature -

MLA
11745

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés en tous pays. Copyright 1931 by Les Éditions de l'Expansion belge, Bruxelles.

LA FAUTE DU SOLEIL !

Ève en Afrique

Eve en Afrique:

La Faute du Soleil!

L'Appel d'Antinéa! (en préparation)

LA FAUTE DU SOLEIL!

ÈVE EN AFRIQUE

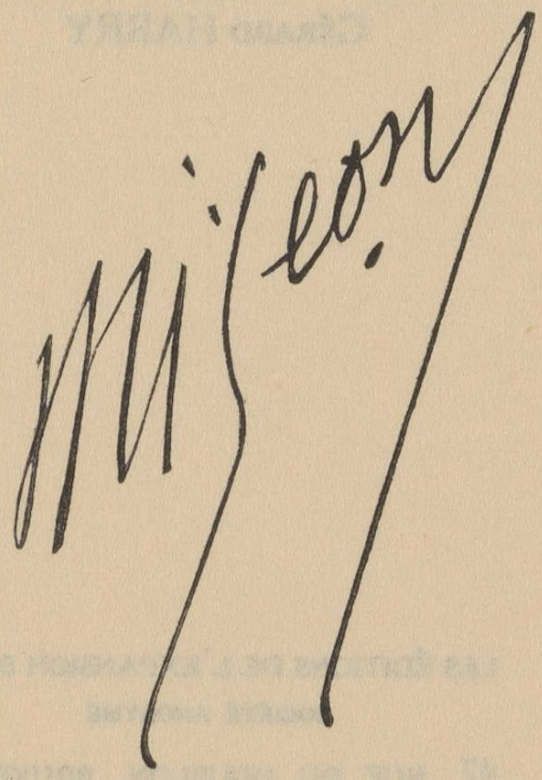
REPORTAGE

MADELEINE MIGEON
(Mme LUCIFER)

PRÉFACE
DE
GÉRARD HARRY

LES ÉDITIONS DE L'EXPANSION BELGE
SOCIÉTÉ ANONYME
47, RUE DU HOUBLON, BRUXELLES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VAN GUELDER, NUMÉROTÉS DE I A XXV, HUIT CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA, NUMÉROTÉS DE 1 A 800 ET DOUZE CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA.



PREFACE

Présenter au public un livre tel que celui-ci — qui s'y refuserait ?

Il a plus d'une originalité. D'abord, celle d'introduire, pour la première fois, je pense, dans notre déjà abondante littérature coloniale le point de vue féminin. *Celui d'une intrépide journaliste qui, non contente de courir les sentiers battus, les centres européanisés du Congo et nos nouveaux territoires «par mandat» du Ruanda Urundi, s'est aventurée sans hésiter jusqu'aux inquiétants lointains de la brousse, tantôt avec son mari, tantôt seule, là où isolée, une femme blanche ne peut se risquer qu'en casque et en culotte de cuir, en bottes, une carabine en bandoulière, et un browning à la ceinture, au point de pouvoir être confondue avec un Chalux, ou un Pierre Daye.*

Puis, les pages que vous allez lire témoignent d'un autre courage assez rare. Au

milieu de ses plus pittoresques descriptions de sites, de mœurs, d'accidents et d'incidents de route, Madame Migeon dénonce hardiment, sans ménagements, sans souci des disgrâces possibles, les abus individuels, ou les fautes de politique coloniale qu'elle a découverts.

Ce titre même La faute du Soleil *fait office de spirituelle épigramme. Il a bon dos, le Soleil africain aux congestionnantes ardeurs duquel on attribue les moindres peccadilles, et les plus grossiers méfaits ou les pires défaillances de fonctionnaires ou de mercantis opérant dans la « plus grande Belgique » ! Pourquoi aussi ne pas mettre au passif de l'astral bouc émissaire le système de politique ultra-négrophile dicté depuis quelques années de Bruxelles où le Soleil luit si peu? Pour obéir à un courant soi-disant humanitaire, en réalité dangereusement démagogique, la consigne est donnée désormais de traiter en parfaits civilisés, a l'égal des blancs, les primaires et inévoluées populations indigènes. Le risque de ruiner le prestige et l'autorité des dirigeants européens se double, sous un tel ré-*

gime, des ravages que la propagande socialiste ou le poison bolcheviste de Moscou exercent sur les pauvres cervelles des noirs. La récente et sanglante révolte du Kwango, postérieure au moment où notre « authoress » achevait le manuscrit de ce livre, l'atteste trop éloquemment. Quel esprit impartial, ne féliciterait une femme d'oser braver les foudres officielles pour dénoncer les causes d'un péril devenu si évident ! Tant d'hommes se taisent, ou ne critiquent qu'avec une timidité inféconde, depuis que les répercussions de Lophem et du néfaste tripartisme ont créé chez beaucoup d'écrivains l'habitude de la réticence ou de l'absolue mutité ! La virilité verbale, n'est pas toujours du côté que l'on pense.

Une autre précieuse leçon — la plus précieuse de toutes peut-être — se dégage des derniers chapitres de La Faute du Soleil. *Mais pour éviter de mettre la charrue avant les bœufs je ne vais en parler qu'après avoir dit un mot de la première partie du livre. Notre « authoress » narre sa grande randonnée africaine avec un parti pris de bonne humeur qu'aucune dé-*

convenue n'altère. Le style du récit n'est pas constamment d'une absolue impeccabilité académique. Il est parfois papillonnant, un peu décousu, « va comme j' te pousse »; mais... mais je ne sais plus quel panégyriste du grand, vertueux, austère, savant. Littré, a dit de lui, qu'il ne lui manquait rien... que des défauts. Ce n'est guère le reproche qu'encourra l'écriture de Madame Migeon. Elle a des défauts dont certains — d'ailleurs charmants. Les négligences mêmes de cette curieuse et nerveuse relation de voyage, pressée d'exprimer des impressions toutes chaudes, sans s'attarder à la phrase noble et majestueusement balancée, c'est-à-dire sans apprêts qui dénaturent, amuseront plus d'un lecteur et leur feront goûter la saveur d'une spontanéité et d'une sincérité tout à fait persuasives. D'accord avec l'expression péjorative; tout cela n'est que de la littérature». — Je dirais volontiers de certaines pages de Madame Migeon: « Ce n'est pas de la littérature, c'est de la vie », de la vie observée et peinte telle qu'elle est, au hasard et au rythme de l'instant qui passe, des physionomies noires ou blanches

entrevues, des fuyants paysages parcourus par le fébrile, mais fidèle, regard d'une ardente curiosité féminine. N'avez-vous pas remarqué, dans les épîtres de vos mères, sœurs, cousines, une absence ou indigence de ponctuation, qui fait s'enchevêtrer et s'embrouiller leurs phrases comme se télescopent les wagons d'un train de chemin de chemin de fer déraillé ? Même chez la méticuleuse marquise de Sévigné eût apparu, dit-on sans les soins de ses éditeurs et correcteurs, cette insouciance des signes de séparation qui se rencontre de-ci de-là chez Madame Migeon. Mais justement, la nature, dans les incessantes et brusques variations de ses aspects, ne donne-t-elle pas l'exemple d'une presque totale indifférence pour les points et virgules qui en prépareraient les transitions et les divisions ? Le sexe dit faible est plus proche de la nature que nous.

Cela m'amène au point capital, au très réfléchi et bien composé chapitre de ce livre intitulé. Eve en Afrique ! *Une femme, une mère voyageuse est particulièrement bien placée pour juger des aptitudes colo-*

nisatrices de son sexe et des conditions, climatériques, hygiéniques, et autres qui l'y rendent possible et efficace. Les conclusions de l'auteur de La faute du Soleil *sont là-dessus catégoriques. « Suivez votre mari au Congo, Madame; vous seule aurez raison des ennemis de l'homme solitaire sous le ciel africain : la syphilis, le commerce des noires, la dive bouteille, le cafard.» Mais aux femmes célibataires, le Congo ouvre aussi des débouchés où il serait utile qu'on les encourageât, dans leur intérêt et celui de la colonie même. Que d'emplois dans le personnel des postes, des télégraphes, des gares, où les femmes, déja chargées de la gérance de nombreuses factories, œuvreraient plus consciencieusement et diligemment que beaucoup de commis mâles ! On l'a vu en France pendant la guerre. Au surplus, les doctoresses, infirmières, sages-femmes manquent au Congo. Que ne les attire-t-on où elles seraient les right women in the right place ?*

En thèse générale, Madame Migeon, qui ne ménage pas les conseils de son expé-

rience aux futures émigrantes, fait bien voir que le Congo, sa vie morale et sociale, bénéficieraient grandement d'une affluence féminine. Physiologiquement mieux préparée que l'homme à la souffrance, la femme est plus forte et plus « débrouillarde » devant les difficultés imprévues de l'existence; tandis que son influence, déjà si visible chez tant d'admirables missionnaires protestantes et catholiques, agirait, à de rares exceptions près, dans le sens de l'ordre, de l'équilibre, de l'harmonie.

Voilà une vérité si certaine que je serais pour ma part enclin à la pousser bien au delà des limites où le sujet traité par Madame Migeon la renferme fatalement. L'heure a sonné, où la Femme, sans rien abdiquer de ses grâces exquises, peut et doit prétendre dans tous les domaines à une part d'action autrement directe et large que celle que des siècles sans nombre de règne exclusivement et despotiquement mâle lui ont consentie. Elle s'est avérée depuis longtemps supérieure à l'espèce masculine, dans une foule de professions et métiers que

notre égoïsme lui a longtemps interdits pour s'en conserver jalousement le monopole. L'homme sentimental est aussi rarement pratique, que l'homme pratique est rarement sentimental, alors que la sensibilité délicate de la femme s'accompagne toujours d'une action prompte adaptée aux réalités.

Je sais d'expérience ce que l'homme peut devoir de bienfaits quasi providentiels au courage tranquille de sa compagne (que de cœurs de lionnes sous ces enveloppes de colombes!) à sa passion du sacrifice, à son inné altruisme, à tant d'autres vertus difficiles à mettre au masculin. Et des milliers d'années de gouvernement « homogène », usurpé par la seule force masculine nous ont conduits à de si terribles impasses à travers tant de désordre, de boue et de sang que pour le proche avenir, s'impose au moins l'essai de directions bissexuelles où ce qu'il y a de plus généreux et de plus pacifique dans l'humanité contre-balancera enfin ce qu'elle offre de moins beau, de moins scrupuleux et de moins accoutumé

à s'immoler à l'intérêt général et au bonheur d'autrui.

La promotion de la femme que souhaite notre « authoress » dans l'organisation coloniale, il faut la souhaiter, la hâter dans l'organisation de la vie publique tout entière. Elle serait déja un fait accompli, si l'égoïsme et la mauvaise foi du sexe auquel j'appartiens (sans l'avoir fait exprès) ne s'y opposaient encore, malgré les plus solennelles promesses parlementaires, pour éterniser sa toute-puissance. Mais elle se réalisera bientôt par la force des choses, encore que la modestie même inhérente au genre féminin confine malheureusement tant de femmes de mérite dans l'unique surveillance du pot-au-feu, ou du ravaudage des chaussettes.

Dans tous les cas, un livre n'est-il pas aussi utile à méditer qu'agréable à lire, qui incite la pensée à de telles anticipations ?

Gérard HARRY.

JE DÉDIE CE LIVRE A MON
MARI, COMPAGNON DES
BONS ET DES MAUVAIS
JOURS DE MA VIE.

AVANT-PROPOS

Ces reportages sans aucune prétention contiennent l'expression franche de ma pensée sur les gens et les choses d'Afrique en dehors de toute idée d'ambition et d'influence de parti. En digne fille de notre première mère, tout en étant avide de connaître notre belle Colonie, j'ai été curieuse de tout voir et d'apprendre le plus possible.

On me dira qu'en une année, même de quinze mois, il est difficile d'acquérir de l'expérience et d'émettre des opinions définitives. Je n'ai pas cette prétention, mais je voudrais dire à ma défense qu'il y a des gens qui séjournent des années dans un pays, sans en rien connaître. De plus, il est permis encore en ce laps de temps, d'éviter les effets du Soleil qui déforme, paraît-il, les mentalités. Lors de mon départ pour l'Afrique, mes amis, en me

souhaitant bon voyage, émirent un vœu : celui de me voir effectuer du bon travail; j'espère y être arrivée, et je voudrais montrer aux lecteurs combien notre Colonie est belle et exprimer le regret que j'ai de voir beaucoup de Belges, ne pas apprécier à sa valeur, le magnifique héritage que nous a légué le grand roi Léopold II.

Si plusieurs relations ont été faites sur notre Colonie, aucune ne le fut par une femme, s'occupant avant tout d'étudier et de vivre par elle-même, l'existence de ses sœurs en Afrique.

Une mise au point est nécessaire également. Trop de littérateurs coloniaux, se sont laissés aller facilement à présenter dans leurs écrits, des types féminins dévoyés qui tranchent nettement sur l'ensemble de la population féminine de la Colonie. Il résulte de ce tableau inexact, que le lecteur concluant trop facilement du particulier au général, se fait une idée fausse d'Eve en Afrique et prend comme base de jugement, des cas d'exception.

En défendant mon indépendance d'une façon parfois farouche, je me suis trouvée

dans certaines bagarres, comme une glace de Venise dont on fait, en la cassant, des miroirs de deux sous, mais qui n'en garde pas moins l'orgueil de sa pureté et de son tain.

Un dernier mot, pour éviter le reproche qu'on pourrait faire au point de vue de l'impartialité nécessaire à celui ou celle qui fait une enquête. Ceux qui me connaissent savent que ce reproche ne peut m'être adressé et aux autres je dirai bien bas, s'ils me promettent de ne pas le répéter, que je n'ai pas eu beaucoup à me louer au cours de mon reportage de l'entraide féminine. Ce dernier point atteste — irréfutablement je pense — mon absolue sincérité.

Telle Antinéa, l'Afrique est bien belle ! Tout en elle est prenant et son charme, puissant. C'est pourquoi son attrait reste si grand pour celui qui a su comprendre sa volupté et qui n'a qu'un désir : répondre à son appel, dût-il en mourir.

Pourtant les hommes sont loin d'y être parfaits, certaines femmes sont méchantes à côté d'autres qui sont des anges, la vie

n'y est pas toujours facile, n'importe, tout cela s'oublie...

Au surplus de toutes ces calamités en miniature, n'avons-nous pas, amis coloniaux, un grand responsable : ce pelé, ce galeux, auteur de tous les maux que s'imputent les Africains : Le Soleil !

— Le Soleil ?

— Il paraît ... !

LA FAUTE DU SOLEIL!

I.

DÉCOUVERTES...

Vers le large. Batiks sous le soleil. Notre beau navire. La foire aux vanités. En rade de Ténériffe. Les jardins de messire Juan. De Banane à Boma. Les élégantes Bomatraciennes. Matadi la joyeuse. L'oasis de Thysville. Promenades dans « Kin ».

Vers le large.

Les passerelles qui donnent accès au bateau viennent d'être enlevées. C'est alors que commence, l'inutile cruauté des derniers moments. Ces minutes sont pesantes, même à celui qui ne laisse aucun être cher derrière lui. Puériles recommandations, sourires vaillants, mains qui s'agitent comme des oiseaux frémissants, mignons mouchoirs, petits signaux blancs secoués fébrilement... Pourront-ils contenir le gros chagrin, qu'ils semblent destinés à cacher?

L'énorme masse a glissé sur elle-même, et flegmatique, se laisse traîner, comme à vau-l'eau, par son minuscule remorqueur. Anvers s'estompe et dans ce brumeux ciel d'octobre, derrière la forêt de grues, de mâts et de cordages des bateaux amarrés aux quais du grand port apparaît, orgueilleuse, la flèche de la cathédrale de la nouvelle Carthage.

Parents et amis restés à terre n'ont pas comme dérivatif à leur chagrin, la distraction de l'installation à bord et l'imprévu du changement de vie qui attend ceux qui s'en vont vers le pays du mystérieux et redoutable Soleil.

Sur le pont du steamer, étroit préau pour prisonniers chics, les anciens refont connaissance, et les nouveaux s'observent. Les parcs à moules qui garnissent les bords du fleuve, ne sont réellement pas assez enchanteurs pour être décrits. A la nuit tombante, nous passons les Wielingen. Dans l'ombre, les phares brillent, et au loin de petites étincelles multicolores jettent un éclat fugitif, puis s'évanouissent.

Dès l'embarquement, un bruit a couru. Une femme part à la colonie, dans le dessein

d'y étudier la vie de ses sœurs. Comment la fera-t-elle cette enquête ardue et ingrate? Est-ce une amie, ou une ennemie? Sujet sur lequel on discutera éperdument au cours de la traversée.

Il faut avant tout s'organiser. Cela ne pourra être fait définitivement qu'après la traversée de la Manche et du golf de Gascogne. La première fut traîtresse, et le second d'exécrable humeur. La salle à manger déserte attesta l'inclémence du temps, pendant que le phono du bord insultait à nos malaises collectifs, en jouant ironiquement... des marches joyeuses.

Batiks sous le Soleil!

L'écume que forme le navire en fendant les flots transparents laisse dans son sillage de larges moires d'argent, sur lesquelles se dessinent de fantaisistes craquelures de batik azuré. L'or ardent du Soleil, le bleu profond de la mer, font encore ressortir plus vivement cette féerie de couleurs. Après les tempêtes des derniers jours, ce premier rayon lumineux met de la joie dans l'âme. Il sera

temps plus tard, de se plaindre des ardeurs trop vives de l'astre du jour.

Singuliers batiks aussi que la formation de petits clans de passagers d'un assemblage moral parfois disparate. Les craquelures apparaîtront avant la fin du voyage. Batik étrange que celui des amours qui s'ébauchent. On se jure une passion éternelle, qui n'a qu'une différence avec le caprice; c'est qu'elle dure moins longtemps. D'ailleurs à l'arrivée, les serments seront oubliés d'un commun accord.

Batiks gris, formés par les volutes légères de l'immense cheminée et qui, en montant vers le ciel, forment des dessins presque immatériels.

Et vous nuages qui vous chevauchez, en vous poursuivant sans trève dans un horizon de batik, vous avez pris dans le firmament que le soir proche adoucit, une teinte sanglante où les ors et les violets alternent tragiquement. Alignées sur le pont comme des soldats à la parade, les chaises-longues sont témoins des menus potins échangés — batiks des conversations. Batiks futuristes que les attitudes des vaillants sportsmen qui font

gravement de l'équitation... sur le cheval mécanique mis gracieusement à leur disposition.

Batiks d'étoiles qui, la nuit venue, forment au-dessus des flots, un immense vélum scintillant. Batiks éternels ceux que les rêves nous apportent !

Notre beau navire !

L'expérience m'a souvent démontré qu'il est plus prudent de demander une permission quand elle n'est plus nécessaire. C'est ce qui m'a amené à m'introduire, dès potron minet, dans les lieux interdits du bateau.

A la porte de la cuisine, un marmiton tente vainement de m'interdire le passage. Je le bouscule et arrive tout juste pour voir, sortant de terre, une étrange caravane composée de noirs portant sur leur tête qui, une caisse d'eau, qui des ballots de farine, d'autres un quartier de viande. Les porteurs se servent d'une échelle droite qui part du fond du navire pour aboutir au point où je suis. Si j'allais voir ce qui se passe? Le commissaire aux vivres arrive juste à temps, au bas de son échelle de Jacob, pour recevoir une

femme dans les bras à cinq heures du matin. Excuses réciproques, salamalecs, et puisque j'y suis, je fais la visite du bateau. Le *Léopoldville* est le plus beau bateau de la C. B. M. C. C'est le plus confortable et aussi celui qui a le ventre le mieux garni.

Voici l'épicerie où biscuits fins, voisinent avec les farines pour blancs, le manioc pour l'équipage noir. La boucherie ferait concurrence à nos plus luxueuses installations. Une glacière à 15 degrés conserve des bêtes entières. A côté la « laiterie », beurre et œufs ; une poule géante a dû être réquisitionnée pour pondre tous ces œufs. Un lot d'énormes tonneaux de pickles m'intrigue : — C'est nous qui allons manger tout ça? — Non, c'est pour les noirs qui en sont très friands. « Vins, liqueurs, champagne ». Par ici, on attend le client ! Nouveaux magasins W... (— Non, pas de réclame) ; les légumes sont rangés par catégorie sur de vastes claies ; au choix : choux, carottes, poireaux et fruits délectables... Tout cela maintenu à une température fraîche qui permettra de nous servir ces produits comme s'ils venaient en droite ligne du potager. « La

marée, la belle marée ! » De ce côté, soles, turbots, plies, cabillauds, barbues, moules, crevettes... L'ensemble des vivres emportés atteint mille deux mètres cubes, au grand total.

Sur les ponts divers, j'ai trouvé de merveilleuses salles d'opération. Hôpital pour contagieux. Tout est moderne à bord de notre beau navire, même le phonographe ?

— Qu'a-t-il de spécial ?

— Le soir on danse au son entraînant de ses tangos et de ses blues, et il est si perfectionné, qu'il recommence tout seul, lorsque les danseurs claquent des mains pour l'habituel bis !

La Foire aux Vanités.

Entre les passagères a commencé l'inévitable concours d'élégance. Il en est qui se croiraient déshonorées, si elles ne montraient pas chaque jour de nouvelles toilettes. C'est ainsi que certaines traînent avec elles, d'innombrables malles. Cette émulation charmante est une des distractions du voyage pour qui regarde, évidemment. Le sourire amer n'existe que pour ceux qui ont le privilège de payer les robes : MM. les

maris. Parfois, faute de ceux-ci, il est des accommodements avec le ciel. Son représentant sur le bateau est le coiffeur du bord ; providence des distraites et des... coquettes. La distraction et l'ingénieuse coquetterie peuvent, à l'occasion, fort bien se conjuguer ; témoin cette mignonne passagère embarquée sans bagages, qui descendit à Matadi, bien nippée, ainsi que confortablement dotée.

Il faut renoncer à citer tout ce qui peut sortir de l'étroite cellule où notre « figaro » opère. Les moindres coins contiennent les marchandises les plus invraisemblables. On y trouve depuis les casseroles qu'une ménagère imprévoyante a oublié d'acheter, jusqu'aux accessoires de cotillons et les travestis pour l'inévitable fête costumée qui se donne durant le voyage.

Les habituées des grandes traversées laissent, en souriant, s'essouffler les novices qui prennent un brillant départ et sortent en quelques jours toute la richesse de la garde-robe emportée. Lentement, celles qui ont l'expérience, graduent leurs effets. Cela commence par le retard pour descendre à la

salle à manger. Qu'importe le sabot mis à la place des retardataires! L'arrivée sensationnelle, tout le monde déjà à table, vaut bien une légère amende pour les pauvres!

Il y a les autres aussi. Elles n'ont pas emporté des malles de chiffons, mais elles sont munies de choses utiles pour « là-bas ». A table, une robe sans prétention les habille, mais un cœur magnifique bat sous le corsage modestement perlé. Aux autres, la vanité; à elles, le respect et l'admiration de ceux qui connaissent leur humble vaillance.

En rade de Ténériffe!

Depuis Anvers, les regards étaient las d'errer vers des horizons vides. Maintenant, sur la mer, au travers des premières brumes du matin, apparaît Santa-Cruz de Ténériffe.

Elle s'étale, paresseuse et nonchalante comme une créole, au bord des eaux dans lesquelles elle se mire. Les maisons aux couleurs vives, étagées sur la colline, font l'effet d'un gigantesque bouquet multicolore, dont les palmiers qui les entourent seraient les feuilles, et à quoi les collines d'argent d'alentour formeraient une collerette étincelante.

Cette alternative: ou rester à bord, et assister au spectacle amusant des plongeurs qui vont chercher, au fond de l'eau transparente, la pièce de monnaie qu'on leur jette, ou descendre à terre pour visiter la ville qui est réputée une des plus belles des îles Canaries.

Au débarqué, pendant que les gourmets, dédaigneux du spectacle que la nature nous offre, s'attablent devant de savoureuses langoustes, à quelques-uns, nous grimpons dans la montagne au moyen d'une puissante auto.

Nous dépassons d'hétéroclites attelages traînés par des mules, des auto-cars qui rendent un inquiétant bruit de vieille ferraille et des tramways préhistoriques. C'est « marché » à la ville et de splendides créatures s'y rendent. Elles portent des corbeilles de fruits délectables et des légumes humides encore de la rosée matinale. Par ailleurs, de beaux bras soutiennent des cruches avec des gestes de porteuses d'amphore. La vérité m'oblige à dire que celles-ci sont désavantageusement remplacées par de vieux bidons ayant primitivement contenu de... l'essence!

Les jardins de messire Juan.

Nous voici arrivés au but de l'excursion. En passant par la « Laguna », vieux village, nous découvrons le jardin botanique d'Otorava, un des plus beaux du monde. Dès l'entrée, le voyageur s'arrête surpris par la munificence de la végétation. Le silence qui règne en ce séjour est seul troublé par le bruit cristallin d'une fontaine qui tombe dans une vasque de céramique. Des cygnes magnifiques évoluent avec grâce sur l'eau du bassin. Toute la variété des tropiques est représentée. Les rouges hibiscus dont les teintes vont du pourpre foncé au rouge éclatant s'épanouissent magnifiquement tandis que les rosiers grimpants s'attachent comme un lierre parfumé aux arbres majestueux. Il y a encore ces farceurs de bougainvilliers qui tentent de nous faire prendre leur feuillage pour des fleurs. Qu'il ferait bon de rêver dans ce séjour enchanteur!

L'heure fuit cependant et le capitaine ne plaisante pas avec l'exactitude; un dernier regard à ce paradis, retournons vers notre beau bateau.

Nous rentrons à bord au moment où les

marchands qui l'ont envahi ferment boutique.

— Occasion, Madama, dis ton prix, mon parole, j'y perds. Combien que t'y donne?

Les vendeurs de canaris veulent nous encombrer de leurs chanteurs; les coquettes soupirent devant les beaux châles de soie brodée; et les détenteurs de fétiches assurent qu'ils renferment le bonheur. D'habiles camelots offrent des colliers de verroterie qu'ils font habilement scintiller sous le soleil, en les transformant ainsi en un tas de petits miroirs étincelants.

— Voyez nappe pur fil, Madama, pas cher, occasion!

Oh! ce mot tout-puissant sur l'être féminin! c'est ma foi vrai. N'est-ce pas tout indiqué, des dentelles, pour une table de brousse?

Ne riez pas, j'ai fait comme les autres, car ce mot magique: « occasion » m'a charmée, comme il séduit toutes les femmes.

Vers Boma.

La mer, comme une grande soie bleue, palpite et se gonfle sous la brise. Soudain, d'une ondulation, jaillissent un, deux, puis

toute une bande de dauphins. Certains semblent vouloir lutter de vitesse avec le bateau et font du steeple-chase au-dessus des vagues. Quelques jeunes espiègles se jettent en l'air dans une grande cabriole et montrent un instant leur ventre argenté au milieu d'un jaillissement de cristal. Les passagers, accoudés aux bastingages, suivent avec intérêt ce jeu qui rompt la monotonie du voyage. On s'amuse... imperceptiblement. Même pas le mal de mer comme distraction! Les jeux qui marquent le passage de l'Equateur sont terminés, et les dames ont remisé leurs émotions juvéniles en même temps que les petites espadrilles de sport. Il fait si chaud que les manèges amoureux font relâche. Nous voici près de la grande terre africaine.

De grand matin, en vue de Banane, tout le monde est sur le pont. D'abord pour bénéficier de la fraîcheur relative qui y règne, ensuite pour assister à l'embarquement des 300 noirs qui doivent aider au déchargement des marchandises à Boma et à Matadi.

Doucement, venant de terre, nous

voyons arriver le « Colonel Thys » et sa turbulente cargaison d'indigènes.

Ces derniers grouillent, se battent pour aborder les premiers. La manœuvre ne s'effectue pas sans peine car, ne revenant pas avant plusieurs jours, ramenés par le même bateau, nos noirs emportent des vivres pour ce terme.

Avec l'indispensable natte, certains amènent avec eux des valises préhistoriques, d'autres de vieilles caisses contenant manioc, bananes. Les plus riches se sont munis de poules grosses commes des pigeons de chez nous. Ces colis bizarres ont un équilibre bien instable sur l'échelle volante qui donne accès au bateau. Quelques femmes noires accompagnent et rivalisent d'élégance. Les hommes sont affublés d'indescriptibles défroques: vieux chapeaux, gilets de flanelle pareils à des écumoires, pantalons effilochés et, surtout, l'inévitable chemise dont les pans volants flottant au-dessus du pantalon, attestent la richesse du propriétaire. Les noirs ont aussi apporté leur odeur, une odeur fade et rance qui soulève le cœur. C'est ça, nos frères noirs?

Enfin, voici Boma. La descente à terre n'est amusante que pour ceux qui y assistent. Du steamer est lancée une passerelle qui reste suspendue dans le vide et, presque à pic, touche le ponton d'accostage. Heureusement que depuis l'arrivée de nos Souverains, un petit débarcadère construit à leur intention sert aux passagers, pour accoster avec un minimum de confort. Typique, le débarquement des anciens empêtrés dans leur uniforme protocolaire qui, dans quelques heures, collera lamentablement aux épaules, en laissant percer aux endroits dodus, de larges plaques humides qui fumeront au soleil. Les « bleus », la tête farcie des galéjades des anciens qui les ont initiés avec fantaisie à la vie coloniale, explorent la ville et ses environs, convaincus d'y rencontrer un buffle, un léopard, peut-être même... un lion! Déjà, en scrutant les inoffensifs taillis, ils craignent d'en voir surgir des serpents.

Les élégantes « Bomatraciennes » !

Je signale tout d'abord aux profanes que le terme un peu irrespectueux de « bomatraciens » s'applique aux habitants de Boma et que cette appellation est loin de leur plaire. Notons ensuite que même si nos Eves africaines n'étaient vêtues que de la primitive feuille de vigne de notre première mère, elles parviendraient à se distinguer, les unes des autres, par une admirable diversité de parure.

A l'arrivée du bateau, les élégantes étaient venues nombreuses et apparaissaient charmantes dans leur robes de claire mousseline, sous leurs ombrelles de cretonne fleurie. Et puisque j'en suis au chapitre « toilette », deux mots sur la façon rationnelle de s'habiller au Congo. Avec des variantes, suivant le climat, on se vêt exactement comme en Europe au bord de la mer ou à la campagne. Seuls les lainages sont de rigueur après le coucher du soleil qui laisse après lui une température très fraîche. Donc, manteaux. Dans les grandes villes, on fait toilette pour le thé, pour le dîner. Dans les petits postes, on reste sim-

ple. Les broussardes ont chacune leur manière de s'habiller. Certaines choisissent le capitula, petite culotte s'arrêtant aux genoux, en laissant ceux-ci nus — excellente plaine de sport pour les moustiques — d'autres portent, avec la culotte d'équitation, de hautes bottes ou bottines avec leggins. Comme coiffure, le casque jusque quatre heures, après coiffures européennes. Le casque lourd et incommode a été remplacé par un feutre cow-boy qui donne à chacune un air crâne à souhait. On irait au Congo rien que pour être aussi joliment coiffée.

Matadi « la Joyeuse » !

De Boma à Matadi, le fleuve coule paisible entre deux rives assez escarpées. Rien d'extraordinaire, sinon le fameux « chaudron d'enfer » qui a été décrit mille fois. C'est à Matadi qu'une femme qui sera une vraie coloniale se révèle. A peine débarqués, les passagers sont bousculés, cahotés, se mettant en quête de bureaux divers, à la recherche d'un tas de gens, forcés de se mettre en règle avec l'administration munie

d'un A gigantesque. Tout cela se fait au pas de course, sous le soleil de feu, car la plupart des passagers arrivés le matin repartent le soir, pour ne pas manquer, à Léo, le bateau du fleuve.

Un ménage bien organisé se dédouble et se partage les corvées. Avec un optimisme admirable, madame surveille le déchargement des bagages et assiste au match organisé entre les boys. Le prix reviendra à celui qui laissera tomber de plus haut le filet contenant des malles. Par-ci, par-là, une solide caisse à chapeaux s'aplatit, transformée en accordéon, tandis que sa voisine, la malle-épée, prend la forme d'une galette fourrée, qui laisserait échapper en guise de crème, par ses interstices : chaussettes, colifichets fragiles, bibelots de prix et liquides variés. Devant ce jeu de massacre, le bilieux devient fou de rage si les objets lui appartiennent, mais sera pris d'une douce gaîté devant le désastre, si c'est le voisin qui écope.

A présent la douane. La caisse contenant la batterie de cuisine est introuvable, mais dès que la joie de l'avoir retrouvée éclate,

un fonctionnaire annonce au propriétaire que les caisses voyagent à part. La vaisselle et les casseroles parviendront à leur destinataire dans un temps plus ou moins rapproché.

— En attendant, Madame, tirez-vous d'affaire, vous êtes en Afrique, il faut faire connaissance avec la bonne humeur et l'optimisme.

L'Oasis de Thysville.

Entre la cuve ardente de Matadi et le four de Léopoldville, il y a Thysville. Perchée tout au haut d'une montagne, sa fraîcheur est proverbiale. Les beaux ombrages de ses allées de palmiers et de hauts bambous forment des dômes de verdure sous lesquels le voyageur passe ravi. Hygiénique, éclairée à l'électricité, possédant des égouts, elle fait honneur à son créateur, le général Thys qui la dessina et lui donna cet aspect de beau parc. Cette réalisation n'a pas été sans peine, et on ne rend pas assez hommage à cet homme courageux et génial. La population blanche est relativement peu importante, mais par contre, les noirs

employés aux ateliers du Chemin de fer du Congo, comportent plusieurs milliers de travailleurs se succédant de père en fils depuis 1898.

C'est à Thysville que j'admire la première manifestation nationale de notre activité au Congo, et que je comprends combien il a été difficile, dans des conditions aussi défavorables, d'arriver à un progrès que je ne cesserai par la suite d'admirer car les promoteurs du chemin de fer ont eu à surmonter des difficultés inouïes pour sa construction.

Promenades dans Kin!

Confortablement installée en confortable wagon, c'est avec un peu d'appréhension que j'approche de « Kin ». C'est l'ultime station européenne avant de s'enfoncer dans le vrai Congo. La ville s'est, à présent, dédoublée. Il y a Léopoldville-Est et Léo-Ouest. Pour les Africains, c'est toujours « Kin ». Le gouvernement a quitté Boma pour s'y installer, et donnera plus de lustre encore à ce qu'il est convenu d'appeler au Congo

une ville, et qui n'est en somme qu'un grand village.

« Kin », enfer pour qui reste ! Paradis pour le broussard qui rentre et qui prend contact, non pas avec le monde civilisé mais, plutôt, avec... disons le monde moderne.

Le Pactole a l'air de couler à flots dans cette ville enchanteresse, mais il n'en a que l'air, m'affirme-t-on. Les magasins sont splendides, mais beaucoup de bâtiments construits sur des marais ne sont pas plus solides que les comptes en banque de certaines entreprises. Ce qui frappe le plus, c'est le nombre d'autos qu'on voit circuler par les rues, et le luxe déployé dans la ville.

Les deux parties de la ville, telles des sœurs siamoises, sont reliées entre elles par le beau faubourg de Kalina. Une somptueuse route y conduit. Elle n'a coûté que 150,000 francs le kilomètre ; à ce prix, elle doit être bonne. Quant aux autres, elles permettent aux réparateurs d'autos de faire de brillantes affaires. Il fait très chaud le jour, aussi sort-on plutôt le soir. J'ai eu le tort de me conformer aux usages locaux et

cela m'a valu plus de hurlements que ne peut en émettre un chœur de chiens et chats sur la queue desquels on marcherait avec ensemble.

— Pourquoi?

— Parce que Tartufe a émigré à « Kin » pour y tenir boutique d'hypocrisie, et j'ai eu le tort de bousculer un peu son éventaire.

II.

ESQUISSES SUR LE FLEUVE!

A bord du « Général baron Jacques ». Les errantes du fleuve. Une palabre. Le cabinet de lecture de Kwamouth. Nuit blanche dans le noir. Une tornade. « Gombé », on descend! Coq et son jardin d'Eala. Comme des « baraquîs ». Nos amis les chiens. En quarantaine. De quoi demain...

A bord du « Général baron Jacques ».

VOYONS, Madame, c'est insensé! Vous n'aurez aucun confort sur un cargo? Il ne possède pas de glacière, et vous vous arrêterez à tous les postes. Tout cela pour arriver après le bateau-courrier qui part dans dix jours!

Avez-vous observé que tout ce que vous dites à une femme qui a pris une décision est lettre morte? J'en avais assez de « Kin »

et de ce que j'y avais vu. Je laissais avec plaisir les « Kinois » à leur symphonie noire et blanche et à leurs taxis garnis. Je voulais respirer de l'air pur et remonter à l'aise le fleuve Congo.

— Soit, conclut mon interlocuteur, je vais donner des ordres pour que vous soyez le moins mal possible. En tout cas, munissez-vous d'une sérieuse dose de philosophie.

Me voici à bord. — Aïe! à moi l'optimisme! De chaque côté du bateau, on amarre deux énormes barges. D'unité, nous passons à l'état de trinité. Le « Colonel Thys », de Banane, avec ses trois cents noirs, n'est rien à côté du « Baron Jacques », qui en embarque six cents! Il faut compter de plus les femmes, les enfants, chiens, poules, chèvres... Nos deux barges sont remplies, ainsi que l'arrière du bateau transformé en première classe pour passagers noirs payants. Avant de monter, cohue indescriptible, bousculade effrénée. Des soldats noirs changent de camp, et nous emmenons des offitras. Tout ce monde voyage avec son mobilier. C'est un assem-

blage hétéroclite de lits, vieux fauteuils, batteries de cuisine, provisions. Quand on croit les barges remplies, il se présente encore des passagers. Tout cela grouille, se bat, se querelle, et n'a cure des rudes bourrades qu'administre l'adjudant chargé de convoyer tout ce monde.

— Vous vouliez du pittoresque, chère amie, me dit narquoisement mon compagnon, je crois que vous êtes servie!

— C'est ma foi vrai; et de bonne mesure.

Ce voyage va être atroce pendant vingt-cinq jours dans ces conditions, à moins que ce ne soit follement amusant. Je choisis la seconde hypothèse.

Les Errantes du fleuve.

Ce n'est au fond pas si désagréable que ça. Premières nuits blanches à cause de la bamboula des noirs, et un peu aussi par suite de la forte chaleur qui règne. A présent, la résignation est venue. Nous sommes sept blancs à bord, y compris le capitaine et sa charmante femme. Avec de l'illusion, sans ces maudites barges, on pourrait s'imaginer remonter le fleuve dans

un bateau de plaisance. On travaille, le paysage est pittoresque, la lecture facile et les compagnons du voyage tout à fait délicieux. Le « chop » est bon, car la femme du capitaine y veille soigneusement.

C'est une catégorie de femmes bien intéressante au Congo que celle des épouses des capitaines au long cours.

Plus fortunées que les femmes dont les maris commandent les grandes unités maritimes, les compagnes des capitaines de navigation fluviale sont encouragées par les sociétés à partager la vie de leurs maris. La vie à bord du cargo quoique manquant d'inédit, n'en est pas moins agréable, car aussi bien que le ciel, le fleuve est changeant, et malgré tout, il reste une bonne part d'imprévu. Aussi toutes les femmes de navigateurs que j'ai connues, se sont déclarées très satisfaites de leur sort. Il faut croire que la vie simple, sans heurts, faite de petites joies journalières communes, dans une atmosphère réciproque de confiance porte en elle-même le secret du bonheur.

Une palabre!

Nous arrivons à l'étape du bois. Le bateau s'arrête. Nous sommes à la fin d'une passionnante partie de bridge et c'est à la lueur d'une lanterne-tempête que nous jouons car, suivant les règlements, à dix heures tout doit être éteint. Tout à coup, des hurlements éclatent et nous font tomber les cartes des mains. On réclame à grands cris le capitaine. — Cherchez évidemment la femme!

Toute palabre entre noirs a inévitablement pour objet une femme ou du bétail. Une des « moukères » que le bateau transporte, surprise par un noir entreprenant a giflé ce dernier. A son tour celui-ci, soldat de première classe, a rendu le soufflet au mari qui n'était qu'un simple milicien, en le rendant responsable du geste un peu vif de sa récalcitrante conquête. — Cela fait un drame entre trois personnages. — Non pas, et les témoins?

La femme, en rude bangala, ayant d'abord joué la confusion déclare qu'elle est fidèle à son mari et entend le rester. Les témoins, hélas! témoignent comme peuvent

seuls le faire les noirs. Le capitaine a écouté sans mot dire, puis laisse tomber sa sentence : au bloc, le seducteur; aux arrêts, le mari qui doit expier la vivacité de son épouse, et punition aux faux témoins. Seule, notre tentatrice noire triomphe sans pudeur.

Le cabinet de lecture de Kwamouth

— Si vous manquez de livres, arrêtez-vous au cabinet de lecture de Kwamouth, nous avait-on dit. Vous pourrez y prendre un abonnement, les livres descendront par un prochain bateau.

Petit poste perdu dans les palmiers et les bananiers, il compte douze blancs. Sept hommes, deux femmes et trois bébés. Pendant qu'on charge le bois, nous bavardons. Jolie blonde, la femme du percepteur des postes, montrant fièrement un bel enfant, raconte son existence pendant que sa compagne me présente avec orgueil, une superbe fillette qui n'est jamais venue en Europe.

Leur vie est simple et naturelle. Le mari,

les enfants, le ménage, et puis le souci de bien faire. Je pose une question précise :

— Ne vous ennuyez-vous jamais? N'avez-vous pas le spleen?

Un doux sourire me répond :

— Que faut-il de plus que nos maris et nos enfants!

Ah! les braves petites femmes!

Nuit blanche dans le noir!

Bolobo renommé pour le travail de ses ivoires est passé. Nous avons songé aux parents et amis d'Europe; pensent-ils à nous avec cette acuité? Un nouveau poste à bois se présente. Nous allons charger toute la nuit. Dormir? Inutile! La nuit est d'un noir d'encre; seules, quelques timides étoiles scintillent dans le ciel où vont les rejoindre les mille étincelles d'or que crache la cheminée du bateau. Les moustiques sont effrénés, et il fait irrespirable car la chaleur est morbide. Il fait relativement doux, sur le toit d'une des barges ou je me suis réfugiée pour goûter un peu de fraîcheur. Dans une ombre parfois violée par les feux des réflecteurs, je vois évoluer les noirs qui

chargent inlassablement leurs fardeaux de bois. Cela ne se fait malheureusement pas sans tapage car les piles dégringolent avec fracas sur le pont inférieur, accompagnées des hurlements que les indigènes croient nécessaires de pousser lorsqu'ils accomplissent une besogne. Certains noirs, commerçants avisés, profitent de l'arrêt pour faire du commerce. Sous ce rapport, les indigènes du fleuve en remontreraient à nos pires trafiquants. Ayant acheté du riz à « Kin », ils l'échangent contre du poisson fumé qu'ils revendront au prix fort à Stanleyville. L'intermédiaire dans tous ces échanges gagne beaucoup d'argent, mais immanquablement, son profit s'envolera en achats de pacotille de tout genre. Il ne néglige pas son estomac, qu'il n'estime jamais assez rempli.

Une Tornade!

Le ciel clair et calme, en un instant s'est voilé et a pris une teinte gris-cendre. A l'horizon, un point noir surgit et s'avance avec une telle rapidité qu'avant d'avoir fait un geste, la tornade est sur nous. Une fuite

éperdue pour fermer les volets des cabines, et rassembler les objets épars sur le pont. L'anxiété qui était nôtre fait place à l'admiration. Tandis que le vent se mettant de la partie, entoure le bateau de son tourbillon, des éclairs zèbrent le ciel de vastes flammes qui nous entourent d'un cercle de feu. L'eau tombe en rafales drues qui percent les cloisons et inonde tout. Dès le premier moment, nos noirs se sont enfuis, enfermés, cadenassés dans la cale du bateau, comme si une baguette magique les avait escamotés. Les vents accordant leurs sifflements aigus de fausset avec le grondement sonore et puissant du tonnerre, nous faisaient frémir, tandis que le fleuve, si paisible et si étale à l'ordinaire, se hérissait comme une chatte en colère.

Les plus grandes tornades se calment le plus vite. Les éléments ayant atteint leur paroxysme de rage sont, à présent, désarmés. Le tonnerre ne gronde plus qu'en sourdine, et la foudre met ses feux en veilleuse. Les vents se sont changés en brise et le fleuve calmé recommence à faire devant le bateau de petites moires, comme

une coquette ferait des grâces devant son miroir.

Avec l'accalmie, les portes se sont ouvertes et les noirs, d'autant plus exhubérants qu'ils ont eu plus de peur, en sont sortis avec de grands cris et des rires d'enfant.

Dans le ciel rasséréné est revenu sourire le soleil. La tornade est passée.

Gombé... on descend!

Grand branle-bas. Une partie de notre contingent noir doit être déchargée. De nouveaux effectifs vont les remplacer. Depuis le matin une fièvre d'empaquetage a saisi ceux qui débarquaient. L'adjudant avait fort à faire avec sa comptabilité indigène car aucun déficit ne pouvait s'accuser dans son convoi. Le total reçu au départ, diminué de l'effectif qu'il abandonne, doit être compensé par de nouveaux miliciens. Sa tâche est rendue plus ardue par la présence des femmes et de leurs bilokos quoiqu'il n'y ait aucune crainte qu'un indigène oublie sa femme en route. Cette dernière lui est trop précieuse pour qu'il l'abandonne.

Voici tout notre monde à terre. Au travers de coquettes jalousies en bambou artistiquement travaillé qui garnissent les huttes, de sémillantes négresses assistent à l'arrivée de celles qui seront peut-être, un jour... leurs rivales.

Femme, femme, toujours pareille!

Coq et son jardin d'Eala!

Coquilhatville serait charmante partout, sauf dans la province de l'Equateur. Son climat la fait prendre en grippe par nombre de résidents; chaleurs, pluies, humidités alternent. Cela dépend évidemment des tempéraments, j'y ai résidé sans trop de mal. Le poste est néanmoins très coquet, mais le jardin d'Eala est sans concurrence. Créé il y a plus de vingt-cinq ans, il réunit toutes les variétés arborescentes et florales tant africaines qu'européennes. Innovation heureuse, les pépinières sont suffisamment développées pour approvisionner en suffisance les amateurs. Voici les pergolas fleuries avec des bosquets sauvages, le coin des Catléas, les majestueuses allées de bambous, et l'arbre du voyageur ainsi

nommé parce que celui-ci est assuré de trouver une eau rafraîchissante en faisant une incision dans l'écorce.

Dans ce beau parc, qui est en réalité un grand bois, j'admire des vaches splendides. Je fais part de ma surprise à une gracieuse jeune femme qui m'accompagne:

— Vous devez avoir du lait frais, veinarde?

— Oh, non, Madame, c'est pour les petits cochons!

— Pas même pour les petits enfants?

— Oh, non!

— Et les malades?

— Oh, non!

— Mais enfin, le Boula Matari?

— Oh, oui!

Assimiler le Boula Matari à un petit... Oh!

Comme des « baraquîs » !

Ce terme de patois wallon décrit assez bien notre situation de voyageurs sur le fleuve. Nous marchons toujours avec une sage lenteur. Je visite à mon gré les postes situés au bord des rives. Le bateau s'arrête

pour déposer un sac de sel ou prendre un hypothétique courrier. Plus loin, un chargement important nous retient. On va alors en exploration dans les terres. Le « Baron Jacques » s'abrite la nuit dans une anse pour dormir et repart à la petite aurore, souvent par les pluies et par les vents. Malgré tout, il est agréable de se lever au moment où le soleil manque encore d'assurance car, à l'heure du midi, lorsqu'il plane tout en haut, dans son domaine immense, et qu'il se marie avec la terre qu'il caresse de son ardeur, il est dangereux pour les humains. C'est, paraît-il, un grand coupable en Afrique. Est-il possible d'être méchant lorsqu'on est si beau?

Notre pont est devenu un vrai campement de bohémiens. Nous avons pris en route de nouveaux voyageurs qui, faute de cabines disponibles, couchent sur le pont, la nuit. Certains ont apporté leurs chiens; cela fait un accroissement de passagers. Pêle-mêle, parmi les malles-lits repliées le jour, les caisses qui servent de lavabo, les chaises-longues se sont trouvées déplacées. Au-dessus d'elles, comme des bannières pen-

dues les jours de procession, flotte le linge lavé à bord. Comme les fourmis envahissent tout dans les cabines, les boîtes de biscuits ont dû être pendues aux solives et brimballent au moindre choc. Dans cette originale balançoire, elles heurtent les fruits qui mûrissent à côté et au-dessus de nos têtes.

Nos amis « les Chiens » !

Les quadrupèdes embarqués à bord de notre cargo sont d'heureux chiens. Ces sultans parmi la race canine sont assez rares, le sort du commun des chiens africains étant bien différent de celui de leurs frères d'Europe. Ces derniers supportent d'ailleurs mal la transplantation, ne résistent guère à la chaleur, aux puces chiques et à la malaria auxquelles ils sont assujettis comme les hommes.

Il n'existe au Congo que des chiens indigènes provenant de la conjugaison de plusieurs races. L'instinct de cruauté qui est à la base de la mentalité des noirs se retrouve à son point culminant vis-à-vis des bêtes sans défense. Au premier rang de celles-ci on peut mettre le chien. Il n'est pas

heureux avec son maître indigène pour lequel il n'est qu'un objet de traite, de chasse ou de reproduction. L'indigène trafique des petits cabots et n'hésite même pas à en faire une savoureuse nourriture. J'ai assisté, impuissante, du pont de notre cargo, à la lente agonie d'un chien qui, les pattes liées, était attaché au bord du fleuve pour devenir tendre avant d'être mangé.. Les noirs attendaient patiemment que la crue des eaux l'eût recouvert. Je n'oublierai jamais ce pauvre regard de bête douloureuse!

Le chien n'est pas toujours très heureux avec le blanc lorsqu'il ne se trouve pas une femme au logis pour s'occuper de lui. C'est un rival pour les serviteurs indigènes qui voient aller à cet intrus les reliefs de la table dont ils sont très friands. Notre quadrupède mange rarement à sa faim.

Et puis, pourquoi s'y attacher?

Le blanc quitte-t-il la colonie? Il le donnera ou le vendra avec ses autres bilokos. Mais assez rare sera celui qui ramènera en Europe cet ami des heures d'Afrique.

Pensez-vous? Un chien, ça coûte cher à

transporter. Et puis il n'est pas beau. Que diraient les belles amies en le voyant si peu décoratif? Son amitié fidèle a bien peu pesé dans ce marché conclu entre son maître et lui! Il n'occupait qu'une situation provisoire, pauvre bouche-trou sentimental! Sa mission terminée, son contrat de quasi-location prend fin!

— On est quitte, camarade! Souvent, aux heures sombres où le cafard me pénétrait sournoisement, tu m'as donné le réconfort de tes yeux humains, et ta pauvre amitié de chien. On est quitte, tu n'es qu'un chien!

— Non, maître, je te dois de la reconnaissance puisque ce sont les services rendus qui attachent le bienfaiteur à son obligé. On n'est pas quitte, je suis un chien. Tu n'es qu'un homme!

En quarantaine?

Nous avons normalement dépassé Nouvelle-Anvers, poste des Huileries du Congo Belge et voici Mobeka. Petite agglomération composée de quelques factoreries, ces dernières végètent, faute de clients de l'intérieur, et par suite de la crise. J'y ai ren-

contré la plus navrante misère qu'il soit possible d'imaginer, sans pouvoir faire autre chose que de maudire certains dirigeants de sociétés de la mère patrie, qui n'ont qu'un coffre-fort en place de cœur.

En vue de Lisala qui s'étage comme un jardin japonais, au-dessus de la colline. Un long escalier relie le sommet au beach. Nous sommes, paraît-il, susceptibles d'être mis en quarantaine, un cas de variole s'étant déclaré à bord, dans notre cargaison noire. Après avoir donné les coups de sirène réglementaires pour demander le docteur, nous attendons la venue de celui-ci avec anxiété. Quarante jours au milieu du fleuve ne sont guère agréables à envisager. Enfin! Du haut de la colline descend vers nous un point blanc qui grossit. C'est le typoy de la directrice de l'hôpital qui remplace le docteur Maroni, médecin du poste. Atteint de la maladie du sommeil, il n'en continue pas moins, avec un grand dévouement, à dépister le terrible mal. Du sommet de l'escalier descend un étrange cortège.C'est celui des infirmiers noirs, coiffés d'une chéchia bleue, qui viennent processionnellement vacciner

tout le monde. Fausse alerte, la variole n'étant qu'une varicelle.

A bord, les vaccinations terminées, nous reprenons notre longue route sur le fleuve, dont les passes étroites heureusement nous obligent à de grands zigzags. Notre cargo va d'une rive à l'autre, car rien de régulier n'existe pour la marche du bateau qui est à la merci de la crue des eaux. A certains endroits, le fleuve semble de grande largeur, tandis qu'à d'autres il paraît tout étroit. Ce chemin irrégulier donne un charme particulier au voyage.

De quoi demain?...

Au long des rives de la forêt pleine de mystère, le bateau continue sa route vers l'inconnu que demain représente pour moi. Les oiseaux siffleurs, criards chanteurs d'Afrique, s'interpellent dans les branches enchevêtrées qui se penchent comme désespérées au bord des eaux. Jusqu'à présent, je n'ai fait qu'un beau voyage, pas aventureux pour un sou, mais quelle sera ma vie désormais?

Bah! répond l'optimisme qui est au fond des cœurs, s'il faut, pour faire un ciel, des millions d'étoiles, pour former un caractère il faut presque autant d'ennuis!

Après Bumba, où un gérant de factorerie ingénieux nous a fourré un tas de marchandises de première nécessité qu'il nous sera impossible de nous procurer désormais, nous avons passé Basoko, chef-lieu de district, et admiré sa vieille forteresse. A Isangi, je m'initie à la vie ménagère en faisant mon premier marché indigène qui m'apporte ma première déception. On m'a annoncé en Belgique que je trouverais des poules à 2 fr. 50 et des œufs à 10 centimes. J'ai payé les unes et les autres avec une imposante multiplication.

Encore une nuit, au matin ce sera Yanonghé et La Romée, de glorieuse mémoire, notre terminus.

Je ne suis qu'une femme, j'ai assumé une tâche que de toute ma volonté tendue je veux mener à bien. Me sera-t-il favorable ce « demain » dont chaque tour de l'archaïque roue à palettes du bateau me rapproche?

Le fleuve conseille: Chasse tes craintes; pour bien décrire les choses, tu dois les avoir vécues. Il faut, pour grossir mon cours, des millions de gouttes d'eau; pour faire un livre, il faut autant d'émois!

———

III.

LA VIE D'UNE BROUSSARDE!

Arrivée « chez nous ». « Mon » personnel. Premiers jours. Mon garde-manger s'envole. La cuiller et la souris. Petits magasins de brousse. Nos bêtes familières. Lisasi le justicier. Une erreur judiciaire. L'administrateur et « Mémé ». Une affaire compliquée. La sultane Bonamé Matabish.

Arrivée « chez nous ».

Au bord du fleuve, un endroit dénommé beach, mais les terres peu fidèles ont glissé dans le fleuve et empêchent l'accostage. Les superbes plongeurs noirs se jettent à l'eau et vont amarrer leur câble à une vigoureuse souche qui se trouve heureusement à proximité. C'est au moyen de planches posées sur des tréteaux que nous débarquons avec nos bagages. Derrière un bouquet de palmiers apparaissent des tentes et des mai-

sons en pote-pote. C'est ici que je vais vivre pendant des mois, loin de tout ce qu'il est convenu d'appeler civilisation.

De grands adieux s'échangent entre nous et ceux qui continuent la route pendant que les malles et les caisses sont déposées à terre.

Comme d'habitude, les noirs se bousculent autour des colis, car c'est à celui qui prendra ce qui lui semble le moins lourd. Il y a parfois des surprises car telle caisse à chapeau, d'aspect léger, contient, au contraire, de lourds rouleaux de monnaie. Je dirai en passant que le noir préfère l'argent aux billets qui n'ont pour lui que l'apparence des fâcheux « bon pour » d'un usage néfaste à la colonie. Tout y est-il? N'a-t-on pas oublié le précieux panier d'œufs achetés à prix d'or à Isangi? J'essaie d'être souriante. C'est difficile car sur le « baraquis » du bateau, le courant d'air perpétuel ne m'a pas épargnée, et c'est le nez enchiffrené, les yeux larmoyants, que la « tant attendue » ainsi nommée par un noir impatient de matabish, fait son entrée dans le domaine sur lequel elle va régner.

Mon humeur n'aura pas chance de devenir meilleure car le Bangala appris à grand'peine, avant le départ, est inutilisable ici. On n'y parle que le « kiswahili » et encore il est de fantaisie.

Avant tout, il faut monter sa maison en personnel. Les candidats ne manquent pas, mais ils ont autant de prétention que d'inexpérience. Enfin, un énergique appel à l'optimisme! Cela ira, cela « doit » aller!

« *Mon* » *Personnel!*

Que diraient les maîtresses de maison d'Europe qui se lamentent du service de leurs domestiques, si elles se trouvaient devant des phénomènes tels que ceux avec lesquels j'ai inauguré ma vie de brousse? An Congo, on gaspille le nombre des serviteurs. Chaque boy s'attribuant une spécialité, refuse d'aider son collègue. Trois domestiques arrivent ainsi à se partager la besogne d'un seul. A présent, voici ma maison bien montée :

Fataki, capita et maître d'hôtel;
Sokali, cuisinier (qu'il disait) ;

Waranga, lavadère;

Le Moké, petit boy qui apporte le bois, va chercher l'eau à la source, crache sur les souliers pour les frotter, et lave la vaisselle (sans cracher dessus évidemment!).

En outre, il y avait Lisasi pour veiller au seuil de la tente, la nuit, la région n'étant pas tranquille.

Avant tout, une installation sommaire. On déballera les malles plus tard, faisons d'abord notre chop!

J'ai commandé de mettre dans une casserole d'eau chaude, une boîte de tête de veau en tortue, mais ne songeant pas que j'ai affaire à des sauvages, je n'ai pas pensé à ouvrir la boîte.

A un moment donné, mon époux et moi sursautons au bruit d'une explosion, suivie de lamentables gémissements. En un instant, nous sommes sur les lieux d'où provient le tapage, et nous ne pouvons qu'éclater de rire devant l'aspect piteux de notre cuisinier. La boîte non ouverte a explosé sous l'action de la chaleur, et son contenu violemment projeté en l'air est retombé sur Sokali, l'inondant de tête de

veau depuis ses cheveux crépus jusqu'à ses pieds sales. Les autres boys ne voulant rien perdre de l'aubaine lui passaient sur le corps des doigts gourmands qu'ils portaient voluptueusement à la bouche. Le Moké, trop petit, s'était mis à plat ventre et léchait avec gourmandise les pieds de notre cuisinier qui, tout en geignant des suites de ses brûlures, faisait comme les autres. Ce fut ainsi que mon personnel reçut le baptême de bonne arrivée.

Premiers jours !

Par quel miracle le bienheureux optimisme est-il sorti vainqueur de ce combat inégal dont un relatif confort était le prix? D'abord, il fallait être partout, et partout à la fois. Si je n'assistais à la confection des lits, nous les trouvions, le soir, en portefeuille ou les couvertures sous le maigre matelas. Si le potage n'était passé en ma présence, je pouvais être certaine que les farineux et le lard mis pour le confectionner avaient disparu pour ne laisser qu'une eau vaguement teintée. « Bagessen », le fameux casseur d'assiettes de réputation

mondiale, n'était qu'un apprenti à côté des massacres effectués par les boys. Et le filtrage de l'eau? C'est bien plus facile de donner à boire une eau remplie de sable et d'impuretés!

Le malafu (vin de palme qui sert de levain au pain) ne devait pas humecter le gosier du cuisinier plutôt que d'entrer dans la pâte. Et puis... s'expliquer? Se faire comprendre? Le dictionnaire d'une main, l'autre en l'air pour joindre le geste à la parole, donner des ordres qui étaient naturellement exécutés de travers car, même si les boys comprennent, ils ont l'astuce de faire recommencer par la maîtresse pour ne pas le faire eux-mêmes. Et tout ça par une chaleur insupportable, le soleil mettant partout sa rouge empreinte! Heureusement, il y eut les pluies rafraîchissantes!

Mon Garde-manger s'envole!

« On ne donne pas à manger aux poules », dit un proverbe indigène, ce sont des bêtes à deux pattes! Les misérables basses-cours des noirs prouvent que ce proverbe est mis en action. Peu à peu, avec prudence,

nous avons acquis des volailles maigres, dans l'espoir de leur voir prendre un aimable embonpoint. Nous contemplions avec fierté nos bêtes qui, bien nourries, perdaient leur aspect squelettique.

— Tu comprends, chéri, ce serait un crime que de tuer une de ces bêtes à présent; elles ne sont pas encore à point, et elles vont bientôt pondre. J'espère, avec de la surveillance, arriver à faire mentir les noirs qui prétendent — et pour cause — que, chez les blancs, les poules ne pondent pas. Ce n'est d'ailleurs pas le moment de sacrifier la poule aux œufs frais.

Le « chéri » opinait du bonnet tout en mangeant pour la X^me^ fois du macaroni sauce-tomate ou une omelette pommes-frites. Tout allait bien, lorsqu'un beau matin, en ouvrant mon poulailler, je le découvris vide! Un cri d'horreur fit accourir tout mon monde.

— Kuku a pana; kiuba kuku! (Plus de poules, poules volées.)

— Tire ton plan, constate l'époux sans douceur, mais j'en ai assez du régime des pâtes; si tu avais été moins avare de ton

garde-manger, nous aurions à présent de bons souvenirs au lieu d'entendre des jérémiades!

Avant tout, il s'agissait de secouer mes noirs d'importance. Il y avait de l'exagération. Un jour, une serviette disparaissait; le suivant, les chaussettes étaient pour unijambiste, ou un pantalon marital manquait à l'appel! Cela devait finir, et une bonne claque au capita ponctue la décision de retenir sur les gages la valeur des poules évadées. Les boys se sont égaillés dans la forêt pendant que je contemple l'endroit où s'ébattait une basse-cour.

— Ne t'en fais pas, conclut, avec philosophie, le seigneur et maître, puisque, avec ces sacrés nègres, on ne peut rien conserver, tu achèteras d'autres volailles et on les mangera au fur et à mesure!

— Madama, kuku anarudi! (Les poules reviennent.)

Mon soufflet avait redonné de l'honnêteté à mes boys et ils revenaient triomphalement, ayant découvert mes poules dans des caisses au village, où elles se prome-

naient après s'être évadées par la cheminée de la cuisine?!...

Vous ne devinerez jamais ce que mes voleurs m'ont réclamé pour m'avoir ramené mon garde-manger emplumé qu'ils avaient si puissamment aidé à s'envoler?

Un matabish!

Après un certain temps, on est devenu philosophe ou les noirs sont matés. Prenons une moyenne pour rester dans la vérité!

Petits Magasins de brousse!

« A bon vin point d'enseigne! » dit un vieux proverbe. Accompagnez-moi, Madame, je vais vous faire les honneurs des petits magasins de notre grande brousse en vous disant le sens des enseignes dont ils sont parés.

Là! Mettez votre imagination au repos et n'allez pas vous figurer des choses compliquées. Vous « voyez » un petit comptoir, des rayons bien agencés, une accorte négresse prodiguant des sourires à une clientèle noire hésitante. Tant pis si je vous enlève vos illusions, ce n'est pas tout à fait cela.

Au-dessus de cette case minuscule pend à une ficelle un paquet de cigarettes « Alibet », comme disent les noirs. Elle équivaut à la carotte qui se balançait naguère à la devanture de nos débits de tabac. Abaissez vos regards, voici par terre de petites écuelles contenant du riz, du sel, du pili-pili, du sucre (10 centimes le morceau), c'est l'épicerie indigène; on paie beaucoup pour de minuscules mesures. Deux cornes de chèvres servent de réclame au fronton du toit de vendeur de... bouc, qui sera baptisé chèvre. Fichée en terre, la machette du forgeron atteste son savoir-faire et son... habileté surtout à réquisitionner la matière première sur les chantiers du blanc... Le marchand de poisson fumé attire l'attention par une partie de sa marchandise étalée au soleil. Le tailleur se trouve aisément: sa machine à coudre devant la case atteste que, malgré beaucoup d'années, cette ancêtre peut encore rendre des services.

Les coconotes et les palmistes mettent l'Européen en appétit d'une savoureuse poule à la moambe tandis que les beignets

de riz frits à l'huile semblent délectables aux indigènes.

Les chikwangues posées en petits tas dégagent une odeur... contestable, tandis qu'en face le petit potager montre de vigoureux haricots. C'est le marchand de légumes.

Mais... pourquoi votre petit nez hume-t-il une odeur étrange et pourquoi vos grands yeux sont-ils devenus aussi interrogateurs, Madame?

Vous vous demandez ce que l'on peut bien faire avec ces épluchures de bananes qui sèchent sur ce toit?

C'est l'enseigne de la distillerie pseudo-clandestine où se fournissent les noirs avides de « pombé » (le péquet congolais) et qui ferait tomber raide le plus invétéré pochard de chez nous.

Ce qu'il y a de plus amusant, c'est que l'industriel noir, ayant appris que mon conjoint est spécialiste en distillation, est venu lui demander des conseils pour améliorer son rendement.

Je vous rends votre liberté, Madame, voici terminé notre voyage autour des petits magasins de la grande brousse!

Combustibles et transports!

En parlant, quelques lignes plus haut, des conseils demandés à mon époux par le fraudeur-distillateur noir, j'ai négligé de présenter le premier aux lecteurs. Je comble cette lacune en disant pourquoi j'ai effectué une partie du voyage en sa compagnie. Généralement, les journalistes s'en vont par les chemins, sans mentor. Ce dernier est venu mettre en marche, dans la lointaine Afrique, une usine de carbonisation du bois et de produits chimiques destinée, dans l'esprit de ses promoteurs, à alimenter la Province orientale (pour commencer) en combustibles: charbon de bois, carburant de méthylène, acide acétique.

L'usine produit, de plus, de l'acétone et du gaz comprimé, ce dernier comme remplaçant de l'essence dans les moteurs à explosion.

Il a été créé, depuis dix ans, de multiples voies ferrées, les transports fluviaux ont été

considérablement augmentés et de nombreuses routes sillonnées d'autos ont été construites. Comment ces transports divers sont-ils alimentés?

Chemins de fer et bateaux avec du bois — seuls les Chemins de Fer du Katanga emploient des charbons de qualité généralement médiocre, — s'ils sont nationaux, et de prix élevés s'ils sont expédiés de Rhodésie. Les autres carburants: huiles et essences, sont également importées et c'est notre or qui, une fois de plus, s'en va à l'étranger. La politique des carburants et des combustibles a-t-elle suivi l'expansion des transports? Hélas, non! Et demain verra la même dévastation forestière qu'hier. Quoi qu'on en pense, notre richesse forestière congolaise est beaucoup plus réduite qu'on ne l'imagine et le déboisement apparaît comme un désastre si on ne le conjure.

Comment le conjurer? Par une saine exploitation forestière remplaçant la destruction actuelle. Les installations de carbonisation nécessitant un gros matériel fixe, les dirigeants de cette affaire comprennent qu'il est de leur intérêt de conserver la

richesse forestière à proximité de l'usine. La totalité du bois abattu sera employée et un reboisement rationnel effectué.

De plus, l'utilisation de ces produits nécessitera une main-d'œuvre réduite, ce qui amènera la suppression d'un nombreux personnel noir mal utilisé actuellement. C'est là un des grands points qui en constitue l'intérêt national et particulier.

La cuiller et la souris!

Ceci ressemble assez bien à une fable de La Fontaine, et une moralité peut en être tirée.

M'absentant quelques jours, il était nécessaire, avant de partir, de faire l'inventaire du matériel « ménage ». Je n'y manque pas. Au retour, il s'agit de contrôler si rien ne manque.

Lorsque le noir convoite un objet appartenant à son blanc, il agit avec prudence. Pour commencer, il le déplace; ainsi, il habitue les yeux du maître à ce changement. Peu à peu, l'objet entre dans l'ombre jusqu'au jour où le maître demandera brusquement: « Où est cet objet qui était

là? » Il est trop tard, le bien désiré a changé de propriétaire.

J'avais une solide cuiller à pot faite d'un bois défiant tout! Elle aurait pu au besoin servir de massue. A l'inventaire du retour, la lupawa (cuiller) manque. C'est grave, car une convention a été faite entre les boys et moi. Si tout est en ordre, matabish. Quelque chose manque, punition.

Au moment où je demande, d'un air sévère, où est passée ma cuiller, une souris minuscule me passe entre les jambes, pendant que la réponse m'arrive, foudroyante:

— Panya kukula lupawa! (La souris a mangé la cuiller.)

De déchets, aucune trace; la souris menue est venue à bout de la cuiller géante!

Le rire désarme, dit-on. J'ai ri!

Nos bêtes familières!

Dès le lever du jour, c'est un tapage étourdissant! De l'ombre du poulailler où il est enfermé avec son harem, Coq-Pacha donne le signal du lever. A son chant tonitruant répond le doux roucoulement des pigeons qu'il tire brusquement de leur som-

meil. La liberté à peine donnée, c'est une course éperdue vers la barza où apparaîtra « celle qui donne à manger ». Câlins, les pigeons font des grâces sur son épaule, et Auguste, le canard apprivoisé, demande avec insistance le maïs frais qu'il viendra prendre dans la main tendue vers lui. Le petit singe paresseux s'étire dans sa caisse et en sort tout ensommeillé. La nature s'est éveillée, et le chant des oiseaux célébrant la splendeur du jour qui vient de naître s'accorde, malgré quelques cris discordants, dans cet ensemble un peu futuriste.

A l'heure pesante de midi, tout s'assoupit. Chacun fait la sieste. Les uns prudemment couchés à l'ombre des bananiers, les autres blottis entre des feuilles-paravents contre la lumière trop vive. Deux poules en mal de poussins n'ont pas abandonné leur nid, et dans un enchevêtrement de plumes apparaît une double tête, car toutes deux couvent les mêmes œufs. Que deviendront les poussins à l'éclosion entre ces deux mères? Dans le calme se détache le cri de l'âne Alphonse et Mémé, le bélier, médite sur sa prochaine frasque.

Vers la tombée du jour, les paresseux s'ébrouent et reprennent possession de leur domaine. L'air devient fluide et léger. Cette atmosphère dure si peu qu'il faut en savourer rapidement tout le charme car le soir succède presque sans transition au jour. Le coq rentre ses sultanes après avoir donné son dernier chant; les pigeons, ivres des serments échangés tout le jour, vont continuer leur rêve d'amour, tandis que le coucou leur crie: « Prends garde! Prends garde! » Mistinguette aux yeux humains tend la main pour une dernière friandise et Auguste, si curieusement bariolé de blanc et noir avec, autour des yeux et du bec, un curieux ruché rouge, roule un ventre abominablement rempli. Ils laissent tous la place à ceux que protège la nuit.

Voici venir le lézard, acrobate émérite qui, sans se lasser, va grimper aux murs de pote-pote, à la recherche des indésirables dont nous sommes infestés. Un bruit d'aile annonce la chauve-souris qui gîte au-dessus de nos têtes et qui, vigilant pilote aérien, fera la chasse aux monstrueuses araignées qui sont hors de notre atteinte. La nuit est

tout à fait tombée. Le rossignol d'Afrique fait entendre son chant aigu, auquel sert d'accompagnement la stridence monotone des grillons.

Dans l'obscurité profonde brillent des myriades de lucioles pareilles à des amours d'étoiles tombées du ciel. Après une saine journée de travail simple et de bonheur tranquille, il est doux de goûter, loin des hommes, un repos bienfaisant entouré des bêtes familières.

Lisasi le « justicier » !

Depuis qu'il a assumé la mission de confiance de veiller la nuit sur mon sommeil, « vieux Sasi », ainsi que j'avais l'habitude de le nommer, ne me quittait pas. Quand dormait-il? Mystère!

Avant l'aube, il allumait le feu pour qu'à mon réveil je trouve l'eau tiède pour le bain. Un humble bouquet de fleurs sauvages était apporté tous les matins en échange d'une cigarette. Pas un noir n'osait s'aventurer dans la zone réservée autour du logis et certain réfractaire s'est vu boxé d'une façon énergique pour avoir enfreint la défense de

« Sasi ». Malheureusement, le pugilat a mal tourné pour le justicier qui s'est vu proprement par terre avec une arcade sourcilière ouverte. Les dégâts entre noirs se réparent souvent par des « faranka », parfois par une indemnité matérielle. Notre « Sasi » a touché de l'argent duquel il m'a remis deux francs. Pourquoi? Impossible de sonder l'âme profonde du noir et aucune explication ne m'en a été donnée. Néanmoins, je savais que ce cadeau me coûterait cher.

Gare aux poules du voisin qui venaient picorer le maïs des nôtres, que ma sentinelle considérait comme lui appartenant, depuis qu'il lui avait été permis de joindre la sienne à notre poulailler. Gare surtout aux boys malhonnêtes qu'il poursuivait sans pitié.

Sokali, le cuisinier, après avoir volé du café, a été impitoyablement dénoncé et a pu fuir au pas de course. Waranga, le doux garçon, soudoyé par un personnage malhonnête, a volé une lettre. La volatisation de la correspondance a été arrêtée à temps. Le petit Moké a vendu un œuf de nos poules : à la porte aussi.

En quelques heures, la maison était nette, mais, grâce au tam-tam, bureau de placement de la brousse, un personnel nouveau était amené par le fidèle serviteur.

Non content d'exercer une justice sommaire sur le personnel et les noirs, « Sasi » a imaginé d'élargir son tribunal et d'amener au maître des palabres à trancher. Bwana Mingi (le grand chef), pris d'une douce hilarité, s'est retranché derrière son incompétence linguistique absolue et, fait excessivement rare au Congo, ce fut à Mama mangaribi (mère d'après-midi) que fut offerte la présidence du tribunal.

Inutile de dire que, malgré des arrêts à la Salomon, les décisions furent parfois assez inattendues.

Une erreur judiciaire!

L'aube pointait à peine qu'un tumulte à l'extérieur de l'habitation, suivi de cris, me jetait à bas du lit et me faisait accourir à la porte pour connaître la cause de ce beau tumulte.

Un policier noir me tendait une grande enveloppe sur laquelle se détachait, en let-

tres majuscules, la mention « Cabinet du procureur du Roi »! Pas entièrement réveillée, ces mots firent ouvrir tout grands les petits volets que sont les paupières et, en une seconde, le sommeil fut chassé par la curiosité.

Mandat d'amener! C'est notre nouveau cuisinier André qui est en cause, pour avoir volé chez des personnalités judiciaires.

— Il a manqué d'à-propos, constate mon compagnon qui lit par-dessus mon épaule, qu'est-ce qu'il va prendre comme condamnation!

Notre boy a disparu depuis la veille au soir, et les policiers ne se sont mis en route que ce matin! Cette franc-maçonnerie du noir est déroutante pour les blancs. Nous l'ignorons, tout comme la grande majorité des Européens ignorent la signification du tam-tam. Toujours est-il qu'à la façon mystérieuse dont les noirs communiquent entre eux, André a été averti à temps pour mettre beaucoup d'espace entre la justice et lui.

A côté de ses malles et de ses bilokos, sa femme et son frère vont être emmenés et emprisonnés en attendant que le coupable

se livre ou soit arrêté. Les indigènes sont loin d'être intéressants, mais ce procédé barbare de prendre des otages contraste avec les lois de clémence extrême qui leur sont appliquées. Les « répondants » sont donc embarqués, en même temps que ce qui me reste de personnel, y compris « Sasi », que les policiers ont jugé bon d'emmener comme témoins.

Sans bois, sans eau, sans domestiques, ce n'est guère drôle en brousse, on n'y trouve pas encore de petits restaurants.

Deux jours après, retour du personnel et des otages. Il y avait erreur sur la personne et le voleur n'était pas mon André. La moralité de cette affaire, plutôt immorale, car j'ai dû payer les frais d'entretien et de transport de mes noirs, tient dans ce mot délicieux d'une des personnalités judiciaires en cause :

— Je me demande si je ne ferais pas arrêter le boy parce qu'il s'est enfui!

Jamais, plus à propos, ne peut être appliqué le fameux : « Si j'étais accusé d'avoir volé les tours de Notre-Dame... »

L'administrateur et « Mémé » !

Pour des raisons inconnues, « Mémé », le bélier, avait pris les noirs en horreur. Les blancs du poste supportaient aussi parfois les effets du mauvais caractère de notre quadrupède. Quand « Mémé », les cornes en bataille, s'apprêtait à charger les noirs, c'était une fuite éperdue. Il ne restait, en effet, aux indigènes, que la ressource de prendre leurs jambes à leur cou et de mettre beauocup d'espace entre eux et leur ennemi. Comme ce dernier était bon époux, force nous était de le garder.

Un jour, nous sommes avisés de l'arrivée en inspection de notre administrateur (première classe) et, connaissant le caractère assez spécial de ce haut fonctionnaire, chacun de nous, en son for intérieur, tremblait à l'idée de trouver quelque chose de répréhensible dans l'inspection de notre camp indigène, pourtant admirablement tenu et muni du confort moderne.

A la date indiquée, le chœur des pagayeurs indigènes menant le torpilleur administratif, nous annonce la venue du « Boula Matari ». Celui-ci débarque au

milieu de notre respectueux silence, et se fait précéder, à la distance réglementaire, du noir portant le drapeau national. Je n'ai jamais autant regretté l'absence d'un phono pour saluer cette venue imposante d'une vibante « Brabançonne ».

Formule usuelle: grâces, sourires, cocktails, chop de qualité, cigares délicieux. Bien gavé, notre homme part en tournée.

A un moment, un sentier trop étroit oblige notre administrateur à passer le premier, tandis que celui d'entre nous qui l'accompagnait restait un instant en arrière pour donner un ordre à un travailleur. Au moment où il rejoint notre haut fonctionnaire colonial, ce dernier reçoit au bas... du dos le plus formidable choc qu'il soit possible d'imaginer. Il chancelle sur ses jambes devenues en un instant comme du macaroni cuit, rougit, pâlit, se retourne et dit à son cicerone qui faisait des efforts vains pour cacher une hilarité folle:

— Que vous ai-je donc fait pour que vous me donniez des coups de pied?

Tout en frottant, d'une façon dolente, la partie... endommagée de son imposante

personne, il écoutait nos explications les plus suppliantes ayant pour objet de le convaincre que ce n'était qu'une innocente plaisanterie de « Mémé » à qui cette partie de son individu avait déplu.

Ce jour-là, l'inspection n'alla pas plus loin, mais vous imaginez de quelle façon fut rédigé le rapport !...

Une affaire compliquée !

Madame Lokelé, séduisante négresse, a monnayé ses charmes. A défaut du mari qu'on a omis de consulter, le marché s'est passé par l'entremise du beau-père. Pour elle, une boîte de graisse et cinq francs, pour le dispensateur de la permission, trois francs. Affaire conclue et terminée à la satisfaction générale.

Mais... le mari, avisé de ces tractations faites en dehors de lui, et mécontent d'avoir été lésé, réclama une part supérieure à celle touchée par le beau-père, arguant qu'étant le mari, il avait droit à une indemnité plus grande. La femme ne voulut rien savoir et garda son... cadeau. Le galant ne voulut rien ajouter et le beau-père n'avait plus un sou.

Que décider, en toute sagesse, en restant dans le cadre des coutumes indigènes?

Pour commencer, il sied d'écouter, sans rien dire, les arguments des parties. Cela ajoute au prestige du tribunal. En second lieu, il convient d'exiger des plaideurs que chaque argument soit accompagné d'un petit fagot. Cela diminue le nombre des arguments et cela me donne du bois pour ma cuisine. Pour terminer, il convient de laisser tomber, sans réplique, le jugement.

Le beau-père remettra un franc (cela se trouve toujours) ; le séducteur, le deuxième ; la femme, le troisième. Comme le mari doit avoir plus que n'a touché le beau-père, le tribunal ajoutera le quatrième franc. Ce n'est pas dans les règles, car le beau-père n'avait aucun bénéfice à prendre sur l'opération, celle-ci ne pouvant être faite en dehors du mari. Mais si le jugement avait été rendu suivant les règles, il n'aurait évidemment pas été féminin!

Bonamé. Matabisch!

Après Noël, qui fut nostalgique sous une température pesante et lourde à l'âme, voici

Nouvel An: c'est en des jours pareils qu'on se sent heureux d'être deux.

Le noir n'ignore rien de nos usages dès qu'il peut en tirer une source de profits. Aussi les Africains savent combien est angoissant pour leur porte-monnaie le nouvel-an-matabish pratiqué avec enthousiasme par les indigènes.

Les prudents sont venus la veille avec leurs cadeaux. Ils consistent en poules (encore), œufs, haricots, dessins naïfs qui attestent l'habileté de leur auteur, et qui sont entourés de belles maximes. Il est entendu, n'est-ce pas, que le travail intellectuel doit être récompensé largement! Il est d'ailleurs de règle que le cadeau offert doit être payé au double de sa valeur. Aussi...

Quelques-uns ayant remarqué que, lorsque j'achetais des œufs, je les mettais dans un récipient d'eau pour m'assurer de leur fraîcheur, ont amené leur petit présent dans un verre rempli de ce liquide puisé à la fontaine proche. Le cadeau augmente évidemment de valeur! Les forêts environnantes ont été dépouillées de leurs fleurs sauva-

ges... et mon jardin aussi. Comme vase de prix, les bouquets sont présentés dans de vieilles boîtes à conserves, et parfois même sont mis dans le goulot d'une bouteille. Quoi qu'il en soit, à minuit, fleurie, congratulée et... désargentée, j'arrête la procession des souhaits et remets les audiences au lendemain.

La largesse de la sultane s'est déjà répandue et, pour ne rien perdre de l'aubaine, quelques noirs ont décidé de coucher à notre porte et, pour nous attendrir, nous donnent des sérénades dans lesquelles, entre autres qualités, notre générosité est fort louée. Au milieu de la nuit, un léger heurt à la porte nous éveille et à mon « Nini? » (Qu'y a-t-il?) une voix douce me répond:

— Bonamé Matabish na kuku, na mayaye! (Bonne année avec poules et œufs.)

Une énergique impécation maritale coupa net le discours du complimenteur qui, de saisissement, en perdit le fil de l'éloquence.

Le lendemain, trois cents paires de mains étaient tendues vers nous et, tel le cortège de la « Juive », se représentaient :

— Bolemba, tu es venu hier et tu as reçu ton cadeau!

— Tu as raison, Mama Mangaribi, mais hier c'était bonamé poules et aujourd'hui c'est bonamé fleurs!

C'est tout l'indigène.

Le chef arabisé, Kambi, est venu avec ses épouses et ses favorites.

Manquant tout à fait de psychologie, j'ai donné à ces dames de menus bijoux... mais différents! Une bagarre immédiate a suivi pour la possession contradictoire de mes cadeaux. Kambi a mis son harem d'accord en s'attribuant le tout.

J'avais promis, en guise de présent à mon époux de faire des crèpes pour le petit déjeûner. Nous en avons tout de même mangé... pour souper!

IV

EN EXPLORATION!

Une nuit sur le fleuve. L'île des palmiers. Les hévéas au matin. Parmi les caféiers en fleurs. Yakusu et ses missionnaires. Le solitaire de Kungulu. Les transports fluviaux. Vie d'un apôtre. Stan, « ma jolie ». En auto vers Banalia. La sérénade au clair de lune. Diane me protège. Les Uélé à la mode.

Une nuit sur le fleuve.

J'AI évidemment mal choisi mon moment pour partir, car il fait chaud, d'une chaleur épaisse, pesante, et la nuit sur le fleuve va manquer de charme. Enfin, les préparatifs sont faits, les pagayeurs à leur poste, partons avec optimisme, après avoir dit adieu à notre cher compagnon d'existence.

Sous le noir opaque du ciel, la pirogue avance lentement sur le fleuve sombre, sans

que son passage trouble le moins du monde la surface des eaux. De temps en temps, un lourd tronc d'arbre descend le courant, et le pagayeur d'avant l'évite habilement en poussant un cri bref. Dormir? Difficile. Un peu dangereux aussi, je suis seule femme avec dix-huit hommes. Ces derniers pagaient déjà au petit bonheur sous l'influence de la température, et s'ils ne sont pas surveillés, je risque de me retrouver promptement à mon point de départ.

Sauf Fataki, ancien trompette, qui est de confiance, tout l'équipage est composé de Bambolés, les plus mauvais bougres de la race noire. Ils sont batailleurs, féroces, et les missionnaires en viennent eux-même difficilement à bout. De temps à autre, un homme commence un chant bref dont la phrase musicale est presque harmonieuse, certains suivent, puis, crac! un aboiement à contre-sens, disloqué et strident, donne le signal d'une cacophonie vocale dont mes oreilles souffrent affreusement. Que les heures passent lentement quand tout l'être vibre et frémit, impatient d'arriver!

Il est vain de scruter les ténèbres, tout

aussi inutile de projeter sur les grandes ombres immobiles que sont les arbres de la forêt primaire, le faisceau de la lampe électrique. Enfin, patience, essayons de dormir malgré tout.

La fée qui préside aux destinées voyageuses des humains m'a dispensé la faculté de dormir partout. La chaise-longue de rotin est confortable, les pieds sont à l'aise dans les bottes moustiques, et la taille est libre sous la large ceinture de la culotte. Je sombre dans un sommeil chaotique dont je suis brusquement tirée par des vociférations.

Nulle part plus qu'en Afrique, n'existe pareil antagonisme de races; c'est d'ailleurs la sauvegarde des blancs. Si les noirs s'entendait, entre eux, contre nous...

Fataki, qui est Bakongo, a commandé trop vivement aux autres noirs d'avancer, et son autorité est bafouée. Intervenir dans ces querelles est presque impossible pour le blanc. Je m'inquiète cependant de savoir où nous sommes. Le ciel de noir a pris une teinte gris-cendre qui, peu à peu, se nuance de rose. Voici bientôt le jour.

Bon Dieu de bon sang! Pourquoi, en certaines occasions, le sexe faible n'a-t-il pas droit à un énergique juron! Nous ne sommes qu'à l'île Bertha, et nous avons mis douze heures pour faire huit kilomètres!

Moyens énergiques : pas de matabish si pas de vitesse! En guise de réponse, une pagaye est brandie par un Bambolé. Ça va mal, ça irait mal si aussitôt n'était sorti de la poche le *bastola* qui mit tout mon monde à une sagesse instantanée. Ces bougres, un certain jour, m'avaient, suivant une habitude qui leur est coutumière, envoyée dans le fleuve en faisant chavirer la pirogue. Je ne désirais pas reprendre un bain semblable. La vitesse ne suivit pas la sagesse, et c'est ainsi que je me décidais à demander l'hospitalité aux blancs de l'île Bertha.

L'Ile des palmiers.

C'est son nom indigène sous lequel elle est peu connue des Européens. Sur une superficie de dix-sept kilomètres, à côté d'autres richesses forestières, elle possède huit cents hectares de palmeraies naturelles.

Petite madame, fière de votre palmier

d'appartement que vous trouvez si décoratif, que diriez-vous en voyant les géants dont certains atteignent dix à vingt-cinq mètres de hauteur? Lorsqu'ils sont trop rapprochés et trop touffus, ils montent éperdûment vers la lumière.

Ce sont de beaux arbres dont le feuillage magnifique a des feuilles empennées de trois à cinq mètres de hauteur. Les fruits rassemblés en régimes se présentent sous la forme de grosses grappes. Le régime peut contenir de 1,000 à 1,500 fruits qui possèdent un noyau entouré d'une pulpe charnue et fibreuse, laquelle renferme une grande proportion d'huile appelée : huile de palme, tandis que le noyau contient une amande qui produit l'huile palmiste.

Par le traitement de celle-ci, on obtient la margarine que votre cuisinière, Madame, vous compte au prix du beurre frais, à moins que les nécessités de la vie chère ne vous obligent à la consommer sous son véritable nom. L'huile de palme est employée dans les savonneries et sert de base à l'alimention indigène. Les noirs sont très friands du « malafu » ou vin de palme

qu'ils obtiennent en faisant une incision dans l'arbre, et le chou palmiste qui se trouve au sommet est délicieux au palais des Européens.

La presque totalité de la production d'huile de palme et la totalité des coconotes sont exportées après un traitement rudimentaire sur place. Le régime qui rappelle une grappe de raisins de dimension considérable est coupé au faîte par des spécialistes indigènes dont le recrutement est très difficile.

Apportés au centre de traitement, le régime est soumis à l'agrippage, opération qui enlève les fruits de leur support ; suit un malaxage à chaud par lequel est détachée la pulpe fibreuse extérieure de l'enveloppe qui contient l'amande.

Le magma fibreux soumis à l'ébullition est passé à la presse hydraulique ou à la presse à main. L'huile s'écoule, il ne reste dans la presse que les fibres qui ne sont plus utilisées que comme engrais.

Une palmeraie naturelle est une richesse, quoique la société qui exploite celle-ci se plaigne de la crise. La palmeraie naturelle

a un grand avantage sur celle de plantation ; il faut attendre moins longtemps pour la mettre en valeur et elle est plus robuste. La première est sujette aux vicissitudes des créations humaines. Une plantation d'Elaeïs coûte actuellement dix mille francs l'hectare. A raison de cinq cents hectares, il faut d'abord engager un capital de cinq millions, puis mettre la même somme en réserve pour couvrir les aléas multiples de la première production qui ne commence qu'à quatre ou cinq ans, pour n'atteindre son plein rendement qu'à huit ans seulement. C'est dire que seuls des groupes puissants peuvent prétendre à cette industrie actuellement assez bien dans le marasme.

Les Hévéas au matin !

Le jour est encore blafard qu'au loin on entend « piquer » le gong appelant les travailleurs. Un réveil brusque : — « Où suis-je ? » C'est vrai, je suis restée dans l'île pour la visiter et assister, au jour levant, au saignage des Hévéas, prosaïquement appelés : arbres à caoutchouc.

Celui-ci doit être recueilli de grand matin

pour obtenir une abondante récolte. Munis de quatre cents gobelets, chaque indigène se hâte vers le champ qui lui est assigné, fait rapidement une incision circulaire autour de l'arbre, place dans une liane qui l'encercle sa « cup », puis continue plus loin. Les bons « saigneurs » ne blessent pas l'arbre dont l'écorce repousse rapidement.

Le temps a passé, les noirs reviennent avec leur récolte de latex qui, déversée dans une grande cuve, subit plusieurs lavages, passe à la gaufreuse dont sort une grande plaque de caoutchouc. Un détail amusant : le latex s'appelle « schot » et ainsi traité artificiellement par adduction d'acide acétitique prend, sur le marché mondial, prépondérance sur le « lumps » qui est, lui, caoutchouc pur intégral, mais il a moins belle apparence. Il sied de constater, en passant, que même en caoutchouc, et, chez les hommes, la mode a des caprices!

Parmi les Caféiers en fleurs!

Se promener sous les caféiers en fleurs est la chose la plus poétique qu'il soit possible d'imaginer. Cela vaut mieux que de

se mettre sous les bananiers dont la fleur est plutôt scatologique.

— Vous doutez-vous, bonne-maman qui dégustez avec volupté une savoureuse tasse de café, que cette fève noire odorante a commencé par être une magnifique fleurette blanche?

Il en est ainsi pourtant, et rien n'est plus suave que le parfum des caféiers. Les baies qui succèdent aux fleurs, sont d'un rouge foncé; deux grains de café clair s'y trouvent. Théoriquement, il faut attendre deux ans et demi pour une production convenable, mais le plein rendement n'est atteint qu'au bout de trois ans. La cueillette nécessite l'engagement d'un nombreux personnel noir, car un homme ne peut cueillir que de trente à quarante kilos de baies par jour. L'arbre est impuissant au bout de dix ans et doit être abattu parce qu'affaibli. Le jet qui a poussé à sa base peut produire, mais ne donne pas suffisamment.

Le cas ayant été prévu, dans les exploitations que je visitai, on a créé des pépinières modèles qui permettent de cultiver

un nouveau champ, lorsque les anciens sont épuisés.

Pour extraire les grains de leur enveloppe, il existe deux procédés : l'humide et le sec. Par ce dernier moyen, le grain est séché dans son enveloppe et, ensuite, décortiqué; par le procédé humide, les graines sont jetées dans un appareil, passent dans un courant d'eau qui traverse des disques, et sont séchées par après.

Le résultat est le même. Nous ne voulons pas de notre café congolais parce qu'il ne nous est vendu en Belgique qu'en des qualités inférieures, mais nous le buvons tout de même : il nous revient de l'étranger sous une autre étiquette, et raison majeure, nous le payons plus cher!

Yakusu et ses missionnaires.

Sur le fleuve Congo, un poste riant. C'est la mission protestante des « Baptistes », dirigée par un homme éminent : M. Millman y évangélise depuis de nombreuses années, assisté de son épouse et de zélés missionnaires. On peut ne pas partager leurs opinions religieuses, mais il faut ren-

dre hommage au bien que ces protestants font à la Colonie. L'enseignement qui est donné aux noirs est strictement en français et en indigène. Si certaines congrégations font du bilinguisme, ce n'est en tout cas pas chez ceux-ci qu'on peut le trouver. Ma venue impromptue n'a pas fait mettre spécialement dans les classes des drapeaux belges et fait fleurir les portraits de nos Souverains!

Comme une mère, M^me^ Millman prodigue son dévouement à ses jeunes compagnes blanches et à ses élèves noires. J'ai assisté à la classe qu'elle donne aux mères qui y viennent avec leurs poupons; ceux-ci sont placés dans des berceaux tandis que les premières prennent leur leçon. Ce tableau m'a émue quoique je sois absolument opposée à cette formation des femmes noires. Une autre innovation de M^me^ Millman : tous les huit jours, les indigènes du sexe masculin sont autorisés à venir jouer aux jeux innocents avec celles qu'ils courtisent. Le billard anglais a beaucoup d'amateurs, le jeu de dames également, le jeu de l'oie groupe des noirs anxieux de gagner. La séance termi-

née, les jeunes indigènes du sexe masculin sont évacués tandis que les jeunes noires sont enfermées dans leur dortoir.

Si quelque chose pouvait me rendre la race noire sympathique, incontestablement ce sont les petits enfants. Parmi ceux-ci, les petits noirs de Yakusu sont de mignonnes choses admirablement soignées.

Le solitaire de « Kungulu » !

— Il y a une bonne œuvre à faire, m'a dit le docteur Chesterman, qui a bâti de ses deniers un magnifique hôpital à Yakusu où il exerce son art. Arrêtez-vous à Kungulu si vous n'avez pas peur d'entendre un désespéré. Arrivée devant l'île qui semble déserte, j'hésite un peu, mais je reprends courage et vais à la recherche du solitaire qui y vit d'une existence absolument sauvage, paraît-il.

Je suis évidemment affolée par les imprécations et les cris de désespoir qui m'accueillent pendant que je contemple, navrée, la désolation de ce qui fut, paraît-il, une exploitation florissante. Une maison dont le toit s'effondre sur les vestiges d'une barza

qui n'est plus qu'une ruine. A côté, un hangar tout branlant qui fut une étable. Les châssis des fenêtres ont disparu, et les ouvertures sont grossièrement barricadées avec de vieilles planches. Tout ce délabrement, cette navrante misère des choses dans la lumière d'Afrique, fait pitié. La nature, asservie un moment, reprend sa revanche et c'est un envahissement de brousse et d'herbes folles.

Le solitaire possesseur d'une immense concession qu'il avait déjà mise en valeur a été abandonné par ses travailleurs indigènes. Il s'est fait de puissants ennemis. Les pouvoirs publics s'en sont mêlés, l'injustice et la rancune ont accompagné et c'est le résultat de cette coalition que je regarde, prête à pleurer.

Sans chercher d'où peuvent venir les premiers torts, il est inhumain de laisser ainsi aller vers la folie, un des nôtres, un homme.

Les Transports fluviaux.

J'ai renvoyé Fataki et mon équipage et vais profiter du passage d'un bateau de

l'Unatra pour continuer ma petite exploration. Une pirogue me conduit à sa rencontre et j'embarque un peu dangereusement car, sous mon casque et avec mes culottes, on n'a pas reconnu une femme. Hissée à bord sur un simple ralenti du bateau, j'y fais sensation.

Les courriers — levriers du fleuve — sont autrement agencés et beaucoup plus confortables que les cargos. Les cabines de luxe y sont des bijoux, une glacière et un frigo permettent de boire frais, et de manger un chop plus convenable. Il est difficile, à ce sujet, de mettre tout le monde d'accord. Cela dépend encore une fois de la femme du capitaine qui est à bord. Il est malaisé, en Afrique, de se ravitailler en vivres et légumes frais pour quinze jours. Pourtant sur le « Kigoma » et le « Tabora » nulle plainte ne pouvait être formulée. Voyez le rayon « féminin ». Par contre, sur le « X... » qui est une bonne unité bien que d'âge avancé, certain capitaine, célibataire avantageux, se préoccupait de faire la cour à ses passagères plutôt que de veiller à son bateau. Les bons petits plats étaient destinés à ses

favoris et « ites », tandis que les humbles passagers, menu fretin indigne de son attention, mangeaient cinq fois par semaine du boudin en boîte, purée de pomme de terre servie avec leurs yeux.

La flotte de l'Unatra est imposante et comprend de nombreuses unités. Il faut reconnaître qu'un effort national a été effectué, et, si tout n'est pas parfait, il convient de mettre en parallèle la navigation congolaise avec ce qui existe dans d'autres pays. Lors d'un voyage original en Colombie, à bord de la « Maddaléna », un des vieux bateaux en bois, d'usage courant là-bas, il arrivait de devoir se mettre à l'abri dans une anse, pour permettre de radouber la coque.

Voilà qui ferait réfléchir les éternels rouspéteurs que nous sommes en Belgique.

La Vie d'un apôtre.

Il faut compter parmi les plus grandes personnalités de la Colonie, celle de Mgr. Grison, d'origine française, qui, après les révolutions de l'Equateur, vint fonder la Mission de Saint-Gabriel lez-Stanleyville, dont il est resté le chef vénéré et respecté.

— Quand je suis arrivé ici, les noirs étaient anthropophages et le premier spectacle qu'il me fut donné de voir, fut celui d'un nègre qu'on avait tué pour le manger. Un peu plus tard, je dus trancher ma première palabre. Elle consistait à juger un nègre qui avait acheté une femme pour la manger. Après digestion, l'acheteur ne voulait pas payer le montant du marché. Voyez le progrès accompli depuis. « Vous, Belges, pouvez être fiers de votre Colonie! »

— Cette dernière a marché à pas de géant dans la voie du progrès. En voyant les résultats obtenus, nous pouvons tout espérer de l'avenir.

On peut ne pas partager la conviction religieuse de Mgr Grison, mais tous ceux qui ont eu l'honneur de le connaître ont été édifiés quant à la valeur de cet homme, supérieur autant par le talent que par une générosité d'âme émouvante.

Il a débarqué à la Colonie en 1897, alors que Kisangani (Stanleyville) n'était qu'un petit bourg d'une douzaine de maisons en pisé. Son inspiration de se fixer à Saint-

Gabriel dut être heureuse puisque la prospérité de la ville a suivi celle de la mission.

Cet homme de bien mérite mieux que ce bref hommage mais, en s'inclinant devant cette noble figure, il convient de citer un mot de sa mère :

— Vous voilà sacré évêque, mon cher fils, vous n'en serez pas plus fier, dites?

Sous la cape violette, Mgr Grison a gardé l'âme simple du modeste missionnaire.

Stan, « ma jolie ! »

Stanleyville est certainement un des plus jolis postes du Congo. Il laisse loin derrière lui Boma qui semble mangée des mites, Matadi en pleine transformation, Kin indéfinissable et Coq qui manque d'importance.

C'est aussi une des agglomérations où l'on potine le plus. C'est le revers des villes où l'administration est majorité et gravite autour de l'astre qui a nom « gouverneur ». Les potins sont plus ou moins grands, suivant la valeur de l'astre, et l'intérêt que prend celui-ci aux bavardages. J'en connais un qui pourrait être le gouverneur des commères. Il existe une interversion lorsque

c'est Madame qui tient le volant dans le ménage.

Que trouver de nouveau pour décrire « Stan » d'une façon inédite? On a vanté ses merveilleuses allées de manguiers, ses constructions splendides, l'amusant bariolage du marché indigène où les élégantes noires se promènent, nonchalantes, sous les regards éblouis des nègres et de... certains blancs. Faut-il parler de la fontaine-potinière de la ville où les boys, qui viennent chercher l'eau, se racontent avec de grands rires et des petits gloussements, les dernières aventures de leurs blancs?

On a peut-être omis de citer l'Hôtel des Chutes, dont le bar sert de club aux mécontents de l'endroit qui, en même temps que des bouteilles, vident leur poche à venin.

La ville, bâtie au bord du fleuve, est construite sur les deux rives. Comme rudimentaire moyen de communication entre elles, jusqu'à six heures du soir, un petit bateau fait de temps en temps la navette. La plupart des gens pressés prennent une pirogue et font, de cette façon, gagner pas

mal d'argent aux pagayeurs indigènes qui les traversent. Les pêcheries des Wagenias sont splendides, et la population des pêcheurs a gardé ses mœurs ancestrales malgré la proximité de Stan. On y arrive en passant par le curieux village de Sabeti, le chef nègre reconnu. Certaines des maisons sont bâties à l'européenne et ne manquent pas d'un certain agrément pour quelques-uns. Aux eaux basses, il convient d'admirer les chutes de la Tchopo qui sont merveilleuses, éclairées par les rayons du soleil couchant, irradiant d'or les poussières d'eau éparpillées sur les roches sauvages.

Tout est pimpant, neuf, à Stan, y compris la confortable prison pour noirs, les très belles écoles pour noirs, claires et gaies, la maternité pour femmes noires, le camp des soldats noirs est un bijou et...

— Pardon, interrompt une lectrice, que fait-on pour les blancs?

— Ma chère, au Congo, la mode est au noir. Comme elle est sujette à variations, espérons que le blanc aura son tour.

Je continue donc ma nomenclature en parlant de l'hôpital pour... noirs, qui est

muni de tous les progrès de la science. Je l'ai visité longuement avec une personnalité qui avait tenu à m'en faire les honneurs, en compagnie de son épouse, gaffeuse ingénue. S'il est parfois vexant pour un mari d'avoir une femme intelligente, l'amour-propre de mon cicerone est à l'abri de tous froissements.

A part le manque d'eau potable dans les maisons, l'abondance du même liquide dans la centrale électrique, ce qui prive les habitants de lumière pendant des périodes de trois mois, ainsi qu'un ensemble très sommaire d'installations hygiéniques, « Stan » est charmante, car j'y ai connu de très braves gens. Ceux-ci ont gagné des indulgences plénières pour les autres... tous les autres. Il n'empêche que cette série de mesquineries, d'ambitions déçues, de jalousies aiguës, est augmentée par le plus magistral coup de soleil qu'il ait été donné aux humains de recevoir sur le crâne.

En Auto vers Banalia!

La création de routes a donné lieu à un immense effort. C'est la Province orien-

tale qui détient le record de kilomètres routiers. La tâche des blancs chargés de l'exécution des tracés a été très dure. A côté de l'entrave que met la nature au progrès qui pénètre jusqu'au fond de certains coins perdus, il est reconnu que la main-d'œuvre indigène de notre Congo n'est pas fameuse. La création de routes est une nécessité, seules elles peuvent faire disparaître le portage pour les noirs. Ces derniers sont d'ailleurs les premiers, à profiter du progrès.

La route est unie comme un beau billard dont le drap serait couleur brique. Les autos glissent, silencieuses, sous une frondaison merveilleuse, qui forme un large dôme de verdure. Tout serait pour le mieux au cours de la plus belle des randonnées s'il n'y avait le passage en bac de la rivière « Tshopo » d'abord, de la « Lindi » ensuite. Il ne s'agit pas d'être nerveux ou même pressé, on en serait pour ses frais, à la grande joie des noirs qui adorent voir le blanc en colère. Ceux qui sont chargés du passage des autos sont humoristes. Si le radeau construit sur des pirogues dans lesquelles prennent place les pagayeurs, se trouve du côté où la voi-

ture s'arrête, ça va à peu près bien. Après réflexion, si le matabish — obligatoire en sus du prix de transport officiel — est sérieux, on passe facilement. Par contre, si le bac se trouve amarré de l'autre côté de la rive, et les indigènes forcés de venir vous chercher à vide, armez-vous de patience et attendez leur bon plaisir. A la tombée du jour, laissez aux deux rives toute espérance d'être quittées. On ne vous passera dans un sens, ni dans l'autre, à moins qu'au voyage d'aller, vous n'ayez semé les matabish comme on sème le gazon chez nous.

La route est bordée de villages indigènes dont les huttes sont construites en forme de pain de sucre, en un alignement impeccable, et sont très propres.

Au tournant du chemin, voici Banalia qui se mire, coquette, au bord de l' « Aruwimi », d'une largeur impressionnante à l'endroit où nous devrons de nouveau prendre le bac pour continuer vers Buta. La nuit tombe doucement, c'est le moment de traverser le fleuve en pirogue, pour aller de l'autre côté avec le chasseur d'éléphants, nombreux en ces parages.

La Sérénade au clair de lune!

La solitude est complète, infinie. Atome perdu dans la forêt profonde, la voyageuse solitaire se sent désespérément seule. La veilleuse, luminaire d'infortune, essaie en vain de rivaliser avec la lune qui brille, étincelante, parmi les étoiles qui lui font un accompagnement de lucioles célestes. Celles de terre, parentes pauvres, jettent de-ci, de-là, leur lueur fugitive, brillent un moment puis s'éclipsent pour s'allumer à nouveau sur une haute tige voisine.

Dans un lointain qui paraît proche, tant les bruits se propagent la nuit, on perçoit nettement le claquement sec des planchettes que les noirs frappent en cadence l'une contre l'autre, pour marteler leurs danses. Dans l'ombre, près de la tente, quelques notes grèles résonnent, s'égrènent sur la Likimbi puis, sous les doigts agiles du musicien, s'envolent des notes piquées, légères comme des pizzicati qui semblent s'échapper d'une antique boîte à musique.

Le noir a-t-il deviné la mélancolie de sa maîtresse, ou veut-il faire chanter son instrument en l'honneur de la lune?

La Likimbi est une humble caisse rectangulaire, en bois spécial, vidée en partie pour faire résonance, et porte, sur une de ses faces, une dizaine de lamelles de fer d'inégale longueur, munies d'anneaux mobiles qui contribuent à varier les sons à l'infini. Le noir possède d'incontestables dons musicaux et certains de ses chants ressemblent à nos plains-chants d'église. Son adaptation au rythme est extraordinaire, et que ce soit sur sa guitare primitive ou sur n'importe quel objet, ses doigts trouvent le moyen de produire des vibrations inattendues. Le bois, le métal, la terre cuite lui offrent une gamme inépuisable de timbres savoureux dont il tire une véritable orchestration de bruits, suivant l'impression de son âme changeante et capricieuse.

Est-ce la beauté de la nuit ou le réel talent du troubadour noir? Le spleen a disparu tandis que l'oreille charmée suit le développement de la phrase musicale où semblent revivre des réminiscences d'airs européens que l'interprète a certainement entendus. Aux brillantes fantaisies du début ont succédé des sons graves, amplifiés parmi les-

quels il est facile de reconnaître certains motifs de *Lohengrin*. Tout cela transposé à la façon des vieux chants de la tribu, emplis de nostalgie et qui, transformés de la sorte, semblent irréels. Cette sérénade nouvelle, sous le ciel endiamanté, est la chose la plus troublante qu'il soit possible d'entendre une nuit... au clair de lune !

Diane me protège !

Le permis de tuer l'éléphant est trop coûteux, et l'occasion propice pour surprendre aisément le pachyderme trop rare pour qu'un chasseur s'attarde à la sentimentalité d'une femme qu'a séduit une sérénade originale. L'heure était venue, nous partîmes.

Qui n'a vu un troupeau d'éléphants saccager en quelques minutes, une plantation aménagée à grand'peine, n'a rien vu. Dans la région où je me trouvais, on a pu cinématographier le plus formidable troupeau d'éléphants qu'on eût aperçu depuis longtemps.

Cette chasse est passionnante, avec une bonne Mannlicher et du sang-froid ; grâce

au chasseur professionnel qui nous accompagnait elle ne fut pas infructueuse.

Mon hôte a eu la galanterie de me laisser croire que ma formidable victime avait trouvé devant elle un bon fusil.

Les femmes croient si facilement ce qui peut leur être agréable !

Les Uélé à la mode !

Tout comme il existe une mode en Europe, nous avons, au Congo, les territoires à la mode. Ils varient aussi bien que les robes de nos coquettes mais avec cette différence que les caprices africains coûtent plus cher au budget national qu'une robe de femme au porte-monnaie marital.

Il y a quelques années, le Kivu attira notre jeune aristocratie belge qui s'était intéressée à ce territoire fabuleusement fertile. Certains s'y rendaient aussi riches d'illusions que pauvres d'argent, mais avec l'espoir de s'y refaire en menant une vie large et facile, car les crédits étaient grands.

Il y avait des parties de chasse magnifiques à commercer. On essaya d'attirer la riche clientèle américaine mais, malheureu-

sement pour notre pays, l'animateur de ce projet disparut, les Américains restèrent chez eux où les retiendra encore un moment la chasse éperdue aux dollars si malencontreusement évaporés.

A présent les mauvaises langues prétendent que les gros bénéfices escomptés tardent à se réaliser. Les inévitables rivalités sont entrées en jeu, et les différences au baccara ont dégoûté beaucoup de colons amateurs.

Actuellement la mode est aux Uélé. Il y a deux Uélé : Népoko et Itimbiri.

— D'où vient cette mode? » demande un indiscret.

Tout simplement de la richesse locale en or, de la proximité du district de l'Ituri où se trouvent les riches mines d'or de Kilo et de Moto et de la prétention qu'ont les géologues de faire continuer ces gisements jusqu'à l'Oubangui français.

Il résulte de cela que tout le monde parle de sociétés à créer dans ces régions. On fore, on coupe, et, naturellement, le mercantilisme trouve également un territoire nouveau à exploiter. En vérité, on peut faire de gran-

des choses avec de la méthode et de l'ordre, mais il semble, à cet effet, qu'il existe une telle désorganisation que le bon public belge va peut-être encore écoper dans cette affaire qui pourrait être merveilleuse. Qui le sera, je le souhaite sincèrement. A Buta qui se trouve dans l'Uélé-Itimbiri, j'ai admiré l'art avec lequel les indigènes travaillent les meubles et sièges de bois, et en ai rapporté une admirable guitare indigène dont la caisse est en peau de serpent et le manche en ivoire sculpté. C'est à Buta que je ressentis les premières piqûres de puces de Thémis. Niangara, dans l'Uélé-Népoko, est un très beau poste ; je n'ai pu, à regret, y rester assez longtemps, l'heure du retour ayant sonné.

V.

LA FAUTE DU SOLEIL !

Les écumeurs du Congo. Travail et progrès. Arithmétique congolaise. Charité bien ordonnée. La palmeraie surnaturelle. Amis comme... Parasites. Le parapluie au Congo. Est-il indiscret ? Nuages. Les puces de Thémis. Le procureur... piqué. Variations sur les thèmes précédents. Comme une glace de Venise.

La Faute du Soleil.

DIOGÈNE cherchait un homme. Avec la même malchance que lui, j'ai en maintes circonstances, cherché des consciences !

Aux marques d'étonnement formulées par moi, au sujet de tripotages que personne n'ignore, il m'a été répondu :

— Vous ne connaissez pas la psychologie vraiment très spéciale des résidents. Quand

Musée de la Littérature

vous aurez vécu quelques années au Congo, tout ce qui vous étonne actuellement vous semblera naturel.

Donc, il faut l'accoutumance pour accepter, avec le sourire, les scandales au milieu desquels on vit en Afrique ! Bon appétit, messieurs, hommes intègres en lesquels est placée la confiance du gouvernement et des capitalistes crédules. Vous avez faim de confort... hélas ! toujours soif... et si vos moyens sont limités, vos goûts ne le sont pas. Alors ? On s'arrange ! Personne n'ignore que tel personnage, arrivé pauvre comme un rat, possède actuellement auto, maison, maîtresses coûteuses. Il est curieux comme certaines gens ont le don de faire fructifier leurs économies !

Bah ! Va-t-on s'indigner de ces faits patents, avérés, connus ? Que non. Le voisin fait de même, une complicité tacite unit toutes ces gens : C'est... c'est spécial au pays : « *La Faute du Soleil* » disent, avec indulgence, les honnêtes optimistes qui, renfermés dans leur tour d'ivoire ou de celluloïd, regardent se dérouler ce kaleïdoscope d'un nouveau genre.

Chacun sait pourtant que, en Afrique, c'est le dirigeant sur place qui mènera une affaire à la prospérité ou à la ruine. Envoyez moins de gens à la colonie, choisissez les meilleurs et payez-les bien. Cela évitera à beaucoup de sociétés d'engager des naufrageurs professionnels semblables à ceux que je vais dénoncer.

Les Ecumeurs du Congo.

Une grosse société a été créée. Le premier soin de certains administrateurs a été de commander des beaux mobiliers, de l'argenterie somptueuse et du bourgogne de choix dénommé : Vieux Chambertin.

— C'est naturel ! Avec quoi voulez-vous monter un magasin de luxe?

— Oui, mais ce qui l'est moins, c'est que ces marchandises n'ont jamais été envoyées au Congo. On s'est contenté d'y faire parvenir... les documents d'expédition et les commis congolais ont passé cette documentation sous la dénomination : créances irrécouvrables ! Voilà tout !

— Voilà tout? Ah non ! Et les envois?

— Ils sont restés accrochés... au départ... quelque part, au domicile particulier européen de ces messieurs, et si ces postes ont été passés au compte des profits et pertes, le profit n'a pas été perdu pour tout le monde ! »

Travail et Progrès !

Une société d'alimentation a confié la direction d'une de ses factoreries à un gérant qui fait figure d'honnête homme. Trouvant néanmoins ses appointements insuffisants, il a suivi le conseil d'un camarade qui lui a dit :

— Si tu ne te débrouilles pas au Congo, tu n'es qu'un âne!

Le conseil a été suivi, et notre homme s'est installé photographe pour noirs. En échange de deux, trois et même quatre poules, il donne aux indigènes une vague photo d'amateur. Il revend les poules aux Européens au cours de la poule en Afrique et fait également commerce d'œufs frais. Il a cambriolé un poulailler et y a installé sa marchandise. Ses affaires sont florissantes au possible. Bien entendu, le directeur général n'ignore

rien de ce trafic mais, quand il a envie de poules, ou d'œufs frais, pour son petit déjeuner, il a tout cela sous la main, à titre gracieux évidemment.

Vous me direz que ce n'est pas un délit ! Pendant ce temps, la factorerie est aux mains des noirs, et la direction d'Europe voit, sans y rien comprendre, ses recettes fondre comme neige au soleil. Pour eux, comme pour les actionnaires, une seule explication s'impose : c'est la crise !

Arithmétique congolaise !

Le ravitaillement en viande de boucherie manque indubitablement au Congo. Certaines régions sont favorisées, d'autres très mal partagées. Il y a aussi bétail et bétail. Beaucoup de viandes sont immangeables. Pour pallier à cela, quelques sociétés se sont installées, dans un but humanitaire, assurent-elles, mais plutôt financier à mon avis.

Au cours de certains déplacements effectués par les bêtes, il arrive qu'elles souffrent du transport, car celui-ci ne s'effectue jamais sans déchets. Comme exception à cette règle, j'ai appris que, fait sans précédent,

on avait, en cours de route, enregistré... une augmentation de têtes de bétail. Pour autant que cela paraisse fantaisiste, j'ai tenu pour exact le renseignement.

Mais où je demeure rêveuse, c'est de la façon dont les troupeaux ont été recensés. Indubitablement, ceux qui se sont chargés de l'opération se sont inspirés de la méthode chère à Alphonse Allais, de joyeuse mémoire. Nul n'ignore que pour obtenir le nombre de têtes de bétail d'un troupeau, il recommandait de compter les pattes et de les diviser par quatre. S'inspirant de cette méthode humoristique, on a repris l'idée en Afrique, pour envoyer dans la mère patrie les éléments nécessaires au bilan. On a effectivement compté les pattes, mais... une petite erreur s'est glissée, involontairement, je l'assure : au lieu de diviser, on en a multiplié le nombre ! Vous vous rendez compte de l'ampleur et de l'importance qu'a pris... le bilan !

Simple erreur d'arithmétique congolaise!

Charité bien ordonnée. .

Ce gros monsieur sympathique, non content d'être grassement payé, a monté, à côté de l'affaire de transport de la société qu'il est chargé d'administrer, une exploitation personnelle. Si la première est chancelante, la seconde est florissante car tout ce matériel roulant, pétaradant, est effectivement employé... pour son compte... et à son bénéfice exclusif.

Rapport pour l'Europe:

— L'essence va vite, évidemment, mais les réservoirs des autos ont des fuites... Les pneus sont de mauvaise qualité, l'expéditeur doit vous tromper sur la qualité de la marchandise vendue... Le matériel est en mauvais état, mais les routes sont abominables. Vous vous rendez compte, j'espère, que malgré tout « mon » dévouement, je n'arrive pas à nouer les deux bouts?

Notre usufruitier est trop timide pour oser offrir à sa société un intérêt dans son business personnel. Il en a toujours l'intention, croyez-le bien, mais il est comme le pavement de l'enfer. Notre homme sera

inévitablement pincé un jour ou l'autre, mais il aura pris ses précautions, et comme on se contentera, ainsi qu'il est de mode au Congo, de l'envoyer se faire pendre ailleurs, sans réclamer aucune punition, tel un gros pou bien gorgé, il pourra jouir en paix de cet argent si charitablement gagné.

La palmeraie surnaturelle!

Certains lecteurs se demanderont si les faits que j'ai relatés relèvent du réel ou sont sortis de mon imagination.

Mon indépendance et mon impartialité répondent pour moi, mais si, dans certaines occasions, la plume du reporter passe par l'entremise de la folle du logis qui embellit, transpose des faits, elle ne va pas jusqu'à les créer de toutes pièces. Une armature solide sert de base aux lignes écrites.

Un jour donc — cela débute comme un beau conte — quelques cerveaux brûlants, pour ne pas dire brûlés (ô Soleil!) firent un songe. Ils avaient tant rêvé de palmeraies qu'ils en voyaient une dans un mirage.

Tel Marouf, savetier du Caire, évoquant sa ca-ra-va-a-a-a-ne, ils chantaient : « O, ma Palmeraie! ». Effectivement, ils la voyaient croître sur leur concession : devant leux yeux éblouis coulait à flots le merveilleux liquide d'or rouge de l'huile de palme. Les caisses regorgeaient d'argent, c'était la fortune, c'était la puissance, c'était... le mirage!

Pour mettre en valeur ces richesses fabuleuses, il fallait du personnel, du matériel, des moyens rapides d'évacuation des produits vers les grands marchés d'Europe. Les chameaux, porteurs des trésors de Marouf, étaient remplacés par des cargos sillonnant les fleuves sous pavillon corsaire noir, portant au centre une lune trouée avec comme devise : « Laissez venir à moi les petits francs! »

Oui, mais en attendant tous ces événements, il fallait des gens porteurs de beaucoup d'argent! Ce mirage fabuleux n'était pas négociable, et les souscripteurs aiment des choses plus palpables.

Chose désirée, chose décidée. Une publicité bien comprise avec d'irrésistibles docu-

ments photographiques à l'appui fut faite et eut tout le succès désirable.

C'est ainsi qu'à mon départ de Bruxelles, de bons amis me demandèrent de faire un léger détour, pour aller voir comment se comportait leur palmeraie.

J'arrive, je m'informe, je regarde, je...

— Mais enfin que cherchiez-vous?

— La palmeraie naturelle que je devais visiter; elle était surnaturelle et son existence était... chimérique!

— Mais encore, les photos? interroge un sceptique à la lecture de mon petit conte, elles ne sont pas surnaturelles, celles-la?

—Mais non, voyons, avec un peu d'ingéniosité, il y a ressource. Des palmiers réquisitionnés chez le voisin avaient été plantés en terre à la façon dont on plante les arbres dits « Meiboom » à Bruxelles. On convoqua maître photographe qui opéra sans arrêt, et c'est de cette façon que les souscripteurs et moi-même admirions la belle exploitation photographiée, tandis que le décor qui avait servi à prendre ces clichés splendides, avait chu lamentablement toutes racines en l'air.

Ce qu'il y a de plus amusant, c'est que certaine personnalité consultée au sujet de cette exploitation fantôme avait donné d'Afrique d'excellents renseignements. Voyez whisky, mais cette fois... naturel!

Amis comme...

Un jeune homme a commis de regrettables erreurs et a un peu mélangé le «sien» au « tien » de sa société. Grabuge. Commission d'enquête. Contrôle sévère d'envoyés spéciaux. Ceux-ci sont précisément des amis... alors... on a été un tout peu compromis ensemble autrefois, il est décidé de laver le linge sale... confidentiellement. L'enquête, vous l'avez deviné, cette grrrande enquête se termine, vous le concevez... confortablement.

— Quoi! Faire tant de chichis pour une centaine de milliers de francs, quand on a un capital de plusieurs millions investis! Que c'est de mauvais goût, et comme c'est bourgeois! Il faut que jeunesse se passe... Il y a évidemment quelques erreurs... quelques petites erreurs, c'est indiscutable, mais que faites-vous du soleil?

Le jeune Eliacin n'a-t-il pas dit dans le plus grand mystère... chut! que les fonds évanouis... chut! avaient servi à des pots... chut!

— Notre honorable (hum!) directeur nous a fourni des explications suffisantes. Je considère l'incident terminé. Mon très cher, pour nous remettre de ces émotions, allons boire quelques bocks!

Et voilà! En attendant le comptable qui avait relevé les irrégularités... chut! s'est vu flanquer à la porte avec le motif :

— Apprenez, monsieur, qu'un comptable est une machine à enregistrer ce que lui commande son directeur qu'il n'a pas le droit de contrôler!

« C'est à se taper le derrière par terre », comme dirait Mistinguett!

.....

Cette belle vie continuera au Congo jusqu'au moment où l'opinion publique sera émue, et fera un judicieux partage entre les nombreuses affaires saines et les autres. La première mesure à prendre par le Gouvernement c'est d'épurer la Colonie des nombreux indésirables qui l'exploitent, et il est

temps que les actionnaires sortent de leur sommeil léthargique pour envoyer voir de quelle façon se volatilise leur bel argent.

Alors, un faux sera un faux, des malversations autre chose qu'une innocente plaisanterie et une escroquerie, un délit!

Parasites!

Le Créateur a très mal partagé ses infiniment petits sur le monde. Certaines régions les ignorent; dans d'autres, ils sont légion. Il y a beaucoup de parasites au Congo, il y en a même trop. Ce qui fait leur force, c'est la solidarité qui les unit et le manque absolu de scrupules qui les anime.

Les lecteurs ont fait connaissance avec quelques parasites de sociétés, il reste à leur montrer une variété spéciale. Celle dont le Gouvernement est rempli, et dont des sous-produits de choix sont cultivés dans la mère patrie. Les quelques spécimens qui suivent contribueront à enrichir l'histoire de la société congolaise pendant l'année jubilaire de 1930.

Le Parapluie au Congo.

Il est extraordinaire de voir combien cet accessoire, cher à M. Prudhomme, est grand favori en Afrique. Je ne mentionne qu'en passant le parapluie immense sous lequel s'abrite la négresse au marché, et celui que l'élégante noire porte soigneusement roulé sur le sommet de son crâne. Il s'agit ici du parapluie officiel sous lequel tout fonctionnaire s'abrite dès qu'une décision doit être prise ou une responsabilité encourue. Tels des poussins se cachant sous l'aile de la mère poule, ils craignent l'orage que pourrait déchaîner une initiative personnelle qui pour des raisons encore inconnues pourrait déplaire à tel ou tel. Alors, on déploie le parapluie.

Etablir un rapport au Congo est chose peu commode, car il est fait pour plaire et non pour dire la vérité. Il est de bonne politique de n'avoir aucune opinion personnelle, et si une suggestion heureuse émane d'un fonctionnaire il se hâte de la passer à son chef direct, parce qu'il y a la sacrosainte hiérarchie. C'est ainsi que tel paon somptueux n'est parfois qu'un malheureux

geai. Le régime du bon plaisir est roi, et la paperasserie, reine dans ce domaine de l'incohérence.

Un administrateur, frais émoulu de la capitale, trouve en arrivant dans son territoire, des plantations de café. Peut-être trouve-t-il l'idée amère, car il faut tout enlever et remplacer par du manioc. Notre homme n'a guère le temps de voir sa culture à maturité qu'il est déplacé par raison administrative et laisse la place toute chaude à un collègue qui, ayant peut-être la nostalgie de nos villes belges ou les marchands de chocolat font fortune en se faisant concurrence, change le manioc existant en plantations de cacaoyers sans s'occuper de savoir si le terrain est propice. Chose dont ses prédécesseurs ont également négligé de s'informer. Pour peu que cela continue (pourquoi pas? aucune aptitude spéciale n'est exigée), un poste est dirigé par un ancien emballeur de grand magasin, métier qui mène, comme on le voit, à tout... J'ai connu un excellent jeune homme, crétin d'envergure, qui collectionne les titres. Il est notamment : candidat-ingénieur, candidat-agronome, candi-

dat-prospecteur... Il y a des chances pour que depuis mon départ il soit devenu candidat... gouverneur général !

Est-il indiscret

Monsieur le gouverneur général, de vous demander en vertu de quelle clause de leur contrat, certains de vos subordonnés de l'administration à côté de leurs fonctions officielles, peuvent faire du « petit commerce » personnel ?

Pourquoi certain agent territorial (de première classe) possédait-il une malle surprise contenant des œufs qu'il réquisitionnait à 25 centimes aux indigènes et qu'il revendait 1 franc aux blancs heureux tout de même d'acheter à l'administration moins cher que chez les sauvages ?

Pourquoi, dans un même cercle, tel autre personnage officiel, avait-il une basse-cour bien fournie en pièces de choix, encore réquisitionnées aux noirs à fr. 2.50 (tarif administratif) et, évidemment, revendues au prix fort par ses soins ?

Pourquoi, en ne quittant pas ce domaine de l'alimentation qui séduit tous les flibustiers, du poisson acheté aux indigènes à

50 centimes parce que destinés à l'hôpital, ne fait-il que passer « devant » celui-ci pour être discrètement cédé — c'est pour vous faire plaisir, Madame — aux blancs à des prix oscillant entre 10 à 12 francs le kilo.

Pourquoi certain commissaire de district a-t-il, au cours d'un voyage d'inspection, réquisitionné (hum!) certaine jeune fillette noire destinée à usage de « medical confort » pour la caravane?

Pourquoi un administrateur territorial se livrant à une enquête pour sévices envers noirs se livra-t-il à celle-ci en dehors de l'accusateur; et pourquoi, après un cordial déjeuner avec l'accusé, fit-il, très sommairement, une question:

— N'est-ce pas que votre blanc est un bon blanc? Ce à quoi les noirs, sachant ce qui les attendait en cas de réponse négative, se hâtèrent de répondre que le Bwana était un petit ange.

Pourquoi, dénonçant moi-même l'état d'ivresse absolu dans lequel j'avais trouvé un chef nègre au sortir de la maison d'un malin, l'autorité à laquelle je m'étais adressée, me répondit très simplement :

— Il était probablement ivre avant d'aller chez mon ami X.

Parce que toute cette vermine dégénérée qui nous coûte si cher, trouve encore que ce n'est pas suffisant; que le panache des anciens qui n'étaient pas des petits saints mais des hommes d'envergure tout de même a disparu pour laisser la place au mercantilisme le plus bas.

.....

Est-ce à dire que tout est au plus mal dans la plus belle des colonies? Non, heureusement. A côté de ces gens-là, il y a des êtres sublimes de renoncement, qui vivent d'une vie d'abnégation quotidienne pour des salaires dérisoires. Certains ont l'amour de l'Afrique ancrée en eux. Ce sont eux qui devraient être véritablement à la place qui leur convient, qui pourraient donner utilement leur mesure et qui, connaissant tout, peuvent tout jusqu'à la limite du possible.

Ce n'est pas difficile, il faut payer selon le mérite et non suivant les protections ou les camaraderies. L'Afrique est un pays où l'on se lève tôt, où l'on travaille même quand on est fatigué et où on mange ce qu'il

est possible de trouver. On dort dans un lit de sangle ou dans la brousse, roulé dans une couverture.

Quand on se sera décidé à employer à la Colonie des gens énergiques, ayant suffisamment de pouvoirs pour se faire obéir; du temps devant eux pour mener à bien, sûrement, une œuvre de longue haleine, une indépendance absolue, le Congo, au lieu d'être une seconde Belgique dont nous sommes certes fiers mais qui conserve un esprit de petit pays, sera grand et tel que le souhaitait notre roi Léopold II.

Nuages.

Les beaux jours sont passés. Grâce au grand courage qui anime certains hommes lorsqu'ils s'attaquent aux femmes, j'ai reçu un ultimatum me servant de premier avertissement.

— Madame, *On* ne vous reconnaît que le droit de dire des choses élogieuses sur la Colonie. Or, vos reportages publiés actuellement font preuve d'une indépendance déplaisante au possible. L'expulsion vous attend car il est *impossible de tolérer à la Colonie des gens qui la troublent.*

C'est en ces termes, faible pastiche du XVIII^e^ siècle galant que, s'adressant à moi, Triple Bock dictateur, talon rouge de comptoir, raffiné d'estaminet devenu, par je ne sais quelle grâce, grand manitou au Congo, se faisait le porte-parole de personnalités que j'avais eu l'irrévérence de charrier un peu.

— C'est à moi, compère, que ce discours s'adresse?

— A vous même, et si vous ne vous taisez pas, *On* saura vous faire taire.

— Mon pauvre monsieur, si c'est derrière votre comptoir que vous avez appris à parler ainsi aux femmes, vous auriez mieux fait d'y rester, et de continuer à servir à votre clientèle ouvrière, les verres de bière dont vous faisiez si aisément trois demis, d'un entier. Je préfère m'en référer à la belle parole de notre roi Albert qui, en parlant des journalistes, a dit : — *Laissez ces braves gens travailler en paix!*

— Nous verrons?

— C'est tout vu!

Les puces de Thémis!

Si l'armée possède relativement peu de parasites, par contre, Thémis l'africaine, en a plus que son compte, et son bandeau est rongé par la vermine. Faut-il, dans ce cas, s'étonner qu'il lui arrive de... tricher un... peu, en regardant par les trous, ainsi que font les gosses qui jouent à colin maillard?

— Elle est donc si boiteuse que ça?

— Oh oui! Savez-vous pourquoi les amendes sont si élevées au Congo belge?

— ?...

— Lorsque l'avocat, cet écosseur de mots, a été battu par le juge — cet écosseur de textes de lois — son client se trouve nécessairement condamné à l'amende. Comme consolation de son échec, le cher maître conserve la confortable provision qu'il a eu soin de se faire donner avant le procès. Il ne reste à la justice que l'amende qu'elle s'attribue comme chagrin d'avoir entendu des faits aussi regrettables? Il y a parfois un lésé, mais dame Thémis est blessée, la compresse lui revient de droit.

— Mais pourtant, de fortes amendes ont été versées à certains plaignants?

— Evidemment, mais c'est certainement un noir qui aura reçu un morceau de la compresse, et une histoire savoureuse en fait foi. Une dame, ayant surpris son clerc noir, la main dans le tiroir-caisse de la factorerie, a eu la main broyée par ce dernier. Le mari et les voisins accourus aux cris de la victime, n'ont pas été admis à témoigner en justice. La dame a été condamnée à payer une forte amende à son agresseur pour l'avoir accusé calomnieusement ! Thémis sait à l'occasion être généreuse avec ceux qu'elle protège.

— Et les coups ?

— Rien. Babioles, caresses noires !

Ce fait très réel se passe fréquemment, et découle des idées humanitaristes — je ne dis pas humanitaires — qui sont de mode au Congo, et appliquées aux noirs. L'idée la plus saugrenue qui ait pu naître dans un cerveau humain, c'est celle d'appliquer aux noirs le code Napoléon ? Rien que ce fait explique de quelle façon irrationnelle la justice est appliquée dans notre Colonie.

Une fantaisie sans pareille dirige la justice qui, si bonne pour les pauvres noirs, peut arrêter et emprisonner quiconque lui déplaît.

On ne dira seulement pas : pardon de vous avoir dérangés aux blancs qui sont tombés sous la coupe de Thémis et reconnus, par après, innocents. Et pourtant, est-il logique, que les prisonniers blancs cohabitent avec les prisonniers noirs? J'ai même découvert plus fort que ça. A X., les condamnés blancs sont sous les ordres directs et travaillent sous la direction de prisonniers noirs !

Le procureur... piqué !

Thémis n'a jamais, de temps immémoriaux, joui d'une bonne presse auprès des coloniaux. Autrefois et même encore aujourd'hui, il était d'usage de poser aux « bleus » arrivant au Congo, la question suivante :

— Quelle est la différence entre un malheur et un accident? »

— ?

— Un substitut tombe à l'eau, c'est un accident ; on l'en retire, c'est un malheur !

— Que dirait-on d'un procureur fameux !

Beaucoup de représentants de Thémis ont un orgueil exagéré de la puissance dont ils sont investis. Certains, qui n'étaient rien en Europe, se voient exercer un pouvoir

sans limite en Afrique. Ce pouvoir est sans contre-partie puisque indépendant. Quoi d'extraordinaire que ces hommes pratiquent l'arbitraire et arrivent à l'exaltation d'un « moi » démesuré, puisque rien ne peut refréner cette souveraineté? C'est ainsi que trop — je ne dis pas tous — de représentant de Thémis pratiquent, dans la vie africaine, un despotisme effarant, sans contrôle, contre ceux qui n'admettent pas cette omnipotence absolue. C'est alors qu'arrivent des bagarres dont nul ne peut avoir idée, et où le malheureux qui n'a pas eu l'échine assez souple se voit en butte à des procédés que ma plume se refuse à décrire.

N'ai-je pas entendu, de mes oreilles entendu, le procureur du roi X. — j'allais le nommer — refuser des circonstances atténuantes à un malheureux sous prétexte que ce dernier avait « osé » l'interrompre au cours d'audiences précédentes! Ajoutez à cela que la condamnation demandée par le procureur du roi faisant fonction de ministère public est « toujours » confirmée par le tribunal composé généralement de jeunes substituts qui n'oseraient désobéir ou de

commissaires de district qui ignorent tout de la loi. Il est facile d'imaginer de quelle façon fonctionne l'appareil judiciaire. En dehors de cette justice, il faut tenir compte de l'antagonisme féroce qui existe entre les deux pouvoirs : l'administratif et le judiciaire. Entre ces deux ennemis, plaignant et accusé passent un mauvais quart d'heure car, sans s'occuper du bien ou mal fondé de la cause, par esprit de contradiction, pour se faire une aimable niche, l'appel réformera d'office le premier jugement.

Il est toujours prudent de ne pas piquer l'amour-propre d'un magistrat. J'en sais hélas, quelque chose.

Variations sur le thème précédent.

Le directeur d'une grande banque ayant la certitude qu'un de ses employés détournait des fonds, n'a pas osé le poursuivre car ce dernier régnait sans partage sur le vieux cœur de Thémis.

M^me^ B. de X. a été condamnée, sur la seule plainte de son boy, à deux mille francs d'amende pour lui avoir donné un soufflet à la suite d'une réponse insolente.

A S., un employé ayant assigné ses patrons en paiement d'appointements échus, et, réclamant de plus une indemnité pour rupture de contrat, s'est vu relancé par un huissier chez des particuliers où il se trouvait, pour lui faire des offres réelles qui, acceptées, arrêtaient net la procédure et ses suites. Thémis, amie des employeurs, avait adjoint au record, son greffier chargé de faire amicale pression sur le demandeur récalcitrant. Inutile de dire que devant cet appareil judiciaire, le pauvre type accepta et signa tout ce qu'on voulut.

A C., M. Van de ..., ayant oublié de donner à son boy, rentrant tardivement au camp indigène, la moukande devant lui servir de laissez-passer, a vu son serviteur mis au bloc, où il a d'ailleurs été le retrouver ayant refusé de payer les 1,000 francs d'amende réclamés par la justice. Ce refus lui a valu trois jours de prison qu'il a fait allégrement pendant que les habitants en révolte faisaient du charivari sous les fenêtres des autorités soigneusement cadenassées chez elles.

— Mais enfin pourquoi?...

Parce que si la justice en Europe est un peu boîteuse, au Congo, elle n'est qu'une simple parodie, et que vous serez protégé — ce qui reste dans la note — que vous n'ayez pris un nombre coquet de cuites avec certains de ces messieurs.

.....

Un second avertissement m'a été donné. Se taire. Sinon la haine vigilante saura trouver le point faible pour abattre le frêle adversaire féminin qui fait front!

Cémme une glace de Venise...

...Des voix parviennent aux oreilles de la malade comme au travers un épais rideau d'ouate... Un organe grave domine. Sauvez-la, docteur... Comment est-il possible de l'avoir mise dans cet état... Puis, des voix légères, cristallines comme une source fraîche, murmurent :

— Beaucoup de fièvre?

— Trop pour l'instant... Aussi, prenez garde au coucher du Soleil!

Le Soleil, le Soleil! Qu'a-t-il encore commis ce grand coupable, auteur de tous les maux que s'imputent les Africains?

Est-ce aussi à cause de lui que, dans ce lit, une petite chose souffrante, semble suspendue, balancée comme au centre d'un espace noir? Toutes les idées, telles des larves confuses, sont refoulées dans une ombre vague dans laquelle l'être se sent si peu,et où il se trouve si bien. Pourtant toujours rayonnante, l'âme assoupie semble se taire pour conserver sa puissance souveraine en restant maîtresse de la matière. Dans ce chaos pareil à tant de rêves que l'on fait, les impressions se suivent de si près qu'elles ne laissent après elles qu'incohérence. Pourtant, comme un leit-motiv lancinant, revient toujours une obsession. C'est la faute du Soleil!

Est-il aussi coupable du sabbat qui se déroule dans cette pauvre tête meutrie?

...Voyons, quel jour sommes-nous? Lundi, mardi, jamais les articles ne seront prêts à temps. J'entends déjà la sirène du bateau. Il y a encore le « rêve de Bonnard » à terminer. « L'aventureuse randonnée » n'est pas commencée. Tant à écrire! Et la fièvre? Cela n'a aucune importance car si un journaliste a besoin d'une vie régulière parce qu'il

aime son travail, une existence un peu folle anime son esprit. Que tout cela est compliqué!

Il n'est plus possible de tout dire. La liberté de la presse n'existe pas dans une société ultra-primitive, et dame, au Congo on est servi. Que cette quinine est mauvaise, et que tous ces petits soleils sont amusants dans la chambre! Ils sont curieux, jolis, échangent des éclairs multiples comme ils échangeraient des petits saluts, puis laissent tout dans l'ombre. O soleil! Est-il possible que tu puisses rendre les gens aussi méchants?

— Connaissez-vous la légende africaine qui prétend le soleil épris de la lune? Comme un amoureux transi, il poursuit sans cesse sa bien-aimée mais il obtient rarement que sa flamme soit calmée par les attentions de sa belle. Quand ils s'oublient dans leur duo d'amour, le ciel devient sombre, et les étoiles, belles esclaves de l'astre de la nuit, s'éteignent pour faire l'obscurité favorable dans laquelle ces amants magnifiques cachent leur étreinte.

Que tu es beau, Soleil, quand tu éclaires,

dans l'air fluide, l'envol gracieux des caravanes de papillons qui émigrent! Vois ce long ruban d'or tout frémissant de vie. Et les papillons mauves, violettes ailées nées à ton lever et destinées à mourir à ton déclin!

Il n'est pas possible que, lentement, sûrement, tu détraques les cerveaux et les cœurs de ceux que tu veux soumettre à ton invincible puissance! La nature entière est en deuil quand tu boudes, mais qu'elle est radieuse lorsqu'elle se pare de beauté sous ta caresse, et que toute la volupté d'Afrique s'épanouit sous tes rayons.

Quels mesquins calculs et quelle perfidie pourtant possèdent les gens qui vivent au pays sur lequel tu règnes sans partage. S'ils pouvaient te tuer, Soleil, ils commettraient ce crime, oubliant, les malheureux, que tu les dépasses de toute éternité!...

— Quelle fièvre, grand Dieu, et quel délire! L'heure est mauvaise, et le docteur qui ne revient pas! Taisez-vous, dormez!

— Ne grondez pas, je serai sage... pour qu'on ne dise pas, encore, que c'est la faute... du soleil!

VI

L'AVENTUREUSE RANDONNEE !

Renouveau. Première étape. L'impossible égalité. Les puissances de Kindu. Tout le long de la Lualaba. Les petites fées du Congo. Au fil des jours. Un soir au lac Kisale. Aimer son prochain. Bukama et ses « totos ». De Bukama à Elisabethville !

Renouveau.

L'ÉTAT de convalescence a certains charmes. Le corps se détend, l'esprit peut s'évader des contingences courantes. Dommage pourtant qu'il y ait le souvenir de la souffrance ! L'atmosphère de désastres a fait place à une douce série de sensations impatientes de se formuler, et une clarté a surgi là où il n'y avait que ténèbres. Je vais vers la liberté de l'avenir avec joie car j'ai gagné une horreur totale de cette ville et de ces

gens que j'abandonne sans rancune, le temps se chargeant admirablement de laver les injures. Allégrement je me suis débarrassée des souvenirs des mauvais jours, comme on se débarrasse de vieilles nippes.

— Il vous faut du changement, de la distraction, a dit le médecin,et surtout d'autres visages: partez dès que vous le pourrez!

— Oui, docteur; bien, docteur! Rien n'égale le prestige de celui qui a le pouvoir d'apaiser le mal. Sa présence est déjà un soulagement, mais la guérison venue, son auréole s'évapore.

Il existe un trésor rare : vivre ! On ne s'en rend compte que lorsqu'on a failli le perdre ; aussi, rassemblant mes idées en même temps que mes bagages, je m'apprête avec enthousiasme à laisser derrière moi tous ces malades du soleil!

L'invitation au voyage!

Jeune fille d'aujourd'hui, femme de demain, n'avez-vous jamais rêvé de vivre un beau récit de voyage pour votre propre compte? Jeunes intrépides, n'avez-vous pas songé à vous remplir le cerveau de beaux

souvenirs que plus tard vous pourrez conter à vos enfants lorsqu'ils vous demanderont:

— Maman, raconte-nous une histoire du temps que tu étais chez les sauvages!

La vie aventureuse des voyageurs vous plaît-elle? Aimez-vous vivre l'existence changeante et variée de ceux qui passent, regardent et accommodent tous les avatars du chemin, avec du bon sens et de l'optimisme?

Nous sommes d'accord? En route!

Nous irons sans autre guide que notre fantaisie, sur des fleuves grands comme des bras de mer; s'il nous plaît, nous ne dormirons pas trois nuits sous le même toit, et nous ferons de la caravane en prouvant aux gens que « femmes seules » peuvent et doivent être respectées. Nous laisserons les mauvaises langues sortir leur poche à venin et nous prouverons la force que l'Eve nouvelle a sur l'hypocrisie d'hier. Alors, voici les derniers conseils: pas ou peu de bagages: on vous laisse votre mallette, votre sac de voyage; literie et objets de couchage sont des plus nécessaires. Un appareil photographique si vous voulez. Le boy se char-

gera de l'indispensable matériel de cuisine.

Vous faites la moue, ma belle! Allons, je suis gentille. Je permets une petite robe du soir, quoique les jolies toilettes de soirée et les mignons souliers de bal ne soient pas très pratiques. Les princes charmants d'Afrique préfèrent les solides chaussures aux mignons escarpins. Une dernière recommandation:

— Surtout, pas de lamentation pour demander des choses impossibles à acquérir. On dort bien dans un lit qui n'est pas plus large qu'une pirogue, et l'imagination doit suffire à embellir les gîtes d'étape abondamment garnis de cancrelats. Ils n'ont d'ailleurs d'autre ambition que de fournir aux voyageurs quatre murs, un toit; c'est à la folle du logis à parer de grâces les inconvénients et après une saine journée de fatigue, on dort si profondément que la maison primitive pourrait vous choir par-dessus le lit, sans vous réveiller.

Première étape!

Prenez et mélangez à doses égales, du style hindou, mauresque, imaginez un poste

tout en mignonnes collines reliées entre elles par des ponts, jouets de jardin japonais; des constructions enfouies sous une végétation luxuriante et orgueilleuse, vous aurez Ponthierville, autrefois chef-lieu de district et centre de la direction du C. F. L. Le poste est aujourd'hui abandonné et endormi au bord de la Lualaba qui étale ici son cours nonchalant et paisible.

Après avoir versé un pleur de crocodile au départ de « Stan-ma-jolie », c'est le poste idéal pour prendre un peu de repos. Le train allant avec la sage lenteur que met un propriétaire à faire admirer son domaine, permet d'admirer au passage, la riche végétation parfumée au travers de laquelle la voie ferrée a été construite.

L'arrivée est moins agréable. Seule une auberge de fantaisie accueille le voyageur qui ne saute pas du train dans le bateau faisant le service entre ce tronçon de voie ferrée et le premier bief navigable.

— Aie! Je m'étais doutée que la première prise de contact avec notre logement vous aurait fait faire la moue, mademoiselle! Allons, un peu d'optimisme! Quoi? Il n'y

a pas de fenêtres, et lorsque la porte est fermée, on n'y voit pas clair? Bêtises! Les moustiquaires sont sales? Qu'à cela ne tienne... dans le noir, ça ne se voit pas!... Pas de miroir? Non, mais, vous faut-il une glace à trois faces sur pieds?

Qu'avez-vous à regarder la literie d'un air dégoûté? Soyez heureuse de ne pas y trouver des « biloulous » ! (Ce dernier mot est un terme général qui désigne l'ensemble des parasites qui sont le fléau des voyageurs.) Regardez plutôt la fontaine légère au milieu du patio hétéroclite qui fait tinter son jet d'eau sur l'eau prisonnière du bassin primitif. Admirez le pittoresque de cette cour intérieure dans laquelle circulent canards, oies, poules, pigeons. Ça nous permet l'espoir de ne pas être nourries de tines. Appréciable, ma chère! Très appréciable!

Si, comme compagnons fortuits de voyage, nous avons eu quelques-uns des indésirables que je croyais avoir semés, par contre quelques soirées charmantes furent passées en compagnie du Père Seligman, chef de la mission et grand électricien. Avec

des moyens de fortune, les Pères ont l'éclairage électrique, et espèrent pouvoir bientôt fournir du courant au poste. Cela sera plus enchanteur que les luminaires d'infortune donnés à l'auberge.

L'impossible égalité!

— Voyons, petite, qu'avez-vous à faire cette pauvre mine d'enfant grondée? Pourquoi le joyeux sourire du départ que la lutte entamée à Ponthierville contre la voracité des « biloulous » n'a pas fait disparaître est-il petit, petit? N'êtes-vous pas à ravir sur le « Prince Charles »? Le capitaine Renthegem et sa charmante femme rivalisent d'amabilité, et les postes visités en cours de route sont pittoresques au possible! Que vous a-t-on fait?

A vous, rien? C'est donc à moi?

Ah! j'y suis, vous avez entendu « aussi », hier soir, les petits potins féminins sur mon compte! N'y prenez pas garde, chère petite, c'est africain et il faut reconnaître que l'acoustique est parfaite à bord. Ne vous en faites pas. Si les arbres de la forêt équatoriale n'avaient pas plus de feuilles que ma

détractrice n'a d'esprit, il y aurait quelque chose de changé dans la végétation congolaise. Au surplus, puisque l'occasion s'en présente, je vais vous dire deux mots sur l'impossible égalité des femmes au Congo.

Les hommes de tous grades, de toutes situations, les heures de travail accomplies, redeviennent simplement des camarades, sans aucun souci d'hiérarchie. Ils sont unis par la même solidarité masculine.

La femme ne se comporte pas ainsi. Jamais une femme ne se placera sur le plan de l'égalité cordiale fût-elle même provisoire. La solidarité féminine est inexistante et c'est d'ailleurs ainsi que le féminisme sert d'épouvantail aux hommes. Alors que le sexe d'en face devient égal, la femme en Afrique n'abandonne pas le barreau de l'échelle sociale qu'elle occupe.

Comme je m'étonnais souvent de cette barrière féminine, quelques explications me furent données. Il y a un niveau moral et des nuances dissemblables entre les Eves de la colonie. Certaines manquent absolument d'éducation et sont peu fréquentables. Par contre, beaucoup de femmes désirant fré-

quenter des inférieures en situation mais égales en connaissances et parfaitement élevées, ne le peuvent pas car les exceptions ne sont pas admises. Une femme ne fraie qu'avec ses égales même si les autres sont d'un niveau supérieur à celles-ci. Cela m'a semblé assez saugrenu, je m'imaginais que sous le ciel d'Afrique, une femme en valait une autre!

Les Puissances de Kindu!

J'ai eu l'heureuse fortune de rencontrer chez lui, à mon passage, Mgr. Lempereur qui se trouve être, avec le nom qu'il porte, l'homme le plus simple et le cœur le plus droit. Que dire de cet homme dont toute une vie de dévouement a été consacrée à l'évangélisation et qui, malgré son grand âge, donne tout son temps au service du noble idéal auquel il s'est consacré. Cette puissance spirituelle n'est pas la seule à Kindu. Il y a la puissance temporelle qui était représentée à mon passage par M. Camus, grand manitou de la société des Chemins de fer des Grands Lacs? De très grandes améliorations ont été faites à Kindu

depuis que le siège de la compagnie y est installé ; des maisons indigènes, absorbant un capital considérable, ont été construites, Elles feraient pâlir de jalousie les ouvriers de chez nous qui plaignent tant le travail « forcé » imposé au pauvre noir.

Il existe à Kindu une troisième puissance : celle du roi de l'ivoire qui cumule en même temps celle de tenanciers des cuisines infâmes qu'il offre sur les Chemins de fer de la compagnie. En ce moment, le roi de l'ivoire doit être assez fortement détrôné par la crise, et remercié de ses offices de cuisinier.

Comme poste, ce n'est pas joli, joli mais, en s'amplifiant, il prendra de la puissance et de la majesté.

A Kindu, il faut reprendre un nouveau tronçon de voie ferrée qui va jusque Kongolo, où existe un nouveau bief navigable. Une dernière poignée de main au capitaine du *Prince Charles*, et en route je reprends avec Mgr. Lempereur l'entretien écourté pendant la première entrevue.

C'est avec un petit serrement de cœur que je me suis demandé si la génération qui suit,

et qui prendra à son tour le flambeau sacré, saura se montrer aussi habile, aussi simplement héroïque que ces premiers pionniers qui ont accompli une tâche dure entre toutes, sans murmurer et avec une largeur de vues qui se perd !

Tout le long de la Lualaba!

Kongolo est charmant. En montant la colline qui domine le fleuve, où le jour levant se mire avec des grâces de coquette au miroir, on hume avec ivresse l'air léger du matin calme.

Partout, bien alignés, voici de petits cottages entourés de gazon vert. Tout est net derrière les volets clairs des fenêtres.

L'aube est à peine née, les travailleurs affluent du dehors où chacun, après l'appel, reprendra sa besogne coutumière sous la direction du contremaître blanc qui dirige l'atelier de réparations du C. F. L.

L'intrusion de jupes étonne nos hommes frustes qui travaillent joyeusement comme sait le faire le noir bien traité. Mon Kisawahili de fantaisie s'accommode très bien de celui des gens du fleuve.

— Es-tu heureux?

— Regarde le beau mât que je fais, il servira à aller loin.

— Tu vas loin?

— Pas tout de suite mais j'irai aussi, car celui qui reste dans son pays n'est pas un homme; c'est en voyageant qu'on mérite l'estime des siens.

— As-tu bien à manger?

— Mon ventre est bien rempli!

— As-tu froid?

— De la bonne laine couvre mon dos!

Le bruit tapageur des radoubeurs de bateau couvre la conversation; au surplus, la sirène du *Louis Cousin* appelle les retardataires!

Le fleuve est plat et monotone avec ses rives couvertes d'herbes roussies. Au-dessus de ses eaux, de grands pique-bœufs font de grands vols planés. Dans le lointain, par moments, jaillissent de grandes flammes suivies de fumée noire, c'est la brousse qui flambe. Bientôt suivra le fléau le plus terrible: l'eau. Tout est inondé. Nous arrivons la nuit à Kabalo où changent de direction ceux qui vont vers le Tanganyka.

C'est en pirogue que les voyageurs sont débarqués et amenés à l'embarcadère où attend le train. J'avais l'intention de visiter la briqueterie modèle qui a été construite ici et qui est de conception maritale, mais il faut abandonner tout espoir d'y accéder. J'aurai peut-être plus de chance au retour car je repasserai probablement par ici pour me rendre dans les territoires occupés où m'appelle une mission de confiance.

Les petites fées du Congo!

Une voix menue mais impérieuse, me tire de profondes réflexions tandis qu'une petite main impatiente me secouait la manche d'importance.

— Je m'appelle Hélène, j'ai sept ans, et je voudrais savoir pourquoi tu écris tout le temps depuis que je suis sur le bateau. Quoi c'est que tu écris? Racontes-tu des histoires comme il y en a dans mon livre d'école; et vas-tu dire que je suis parfois méchante? »

Chère, chère mignonne, petit bouton de rose pâle, que tu es embarrassante avec tes questions!

Que te répondre, petite Hélène qui fixe sur moi tes grands yeux noirs entourés de ce cercle de bistre qu'y met le climat d'Afrique, et qui les fait paraître plus grands encore?

Mais oui, j'écris des histoires (souvent vécues, hélas!) pour les grandes personnes. Aujourd'hui, j'en écrirai une belle, sur vous-même, petites filles fleurs, qui vous épanouissez si vite sous ce brûlant soleil!

Dès votre naissance, votre caprice est roi, vos fantaisies souveraines. Le mot d'ordre « tout ce qu'elle voudra ». Papa et maman rivalisent de tendresse. N'êtes-vous pas le lien qui les unit davantage?

Dès le miracle de la première parole, vous êtes devenue un phénomène, et maman n'a pas assez de temps pour confectionner les mignonnes choses qui pareront votre joliesse. Votre esprit s'ouvre vite, et vous vous rendez compte de votre toute-puissance. Tout le monde vous adore, vous cajole, vous aime; n'êtes-vous pas une chose rare?

Pour beaucoup d'entre vous, comme pour la petite Hélène, la vie d'Afrique est un perpétuel voyage où vous avez

tous les charmes de l'imprévu, du nouveau, tandis que vos parents en ont les charges. Vous êtes les petites fées qui parent la vie des blancs de poésie, et qui donnent aux plus enragés célibataires l'envie d'avoir, eux aussi, une petite chose à aimer. Lorsque l'heure de l'inévitable rentrée ou du premier voyage en Europe aura sonné pour vous, votre souvenir parfumera la vie de ceux qui restent.

— Mais vous ne parlez pas des petits garçons, Madame, rétorque Jean-Jean, il y en a aussi au Congo !

Mais, petit impertinent, tu n'as pas, j'imagine, la prétention d'être une fée? Honneur aux dames, mon garçon ; en attendant qu'on parle de toi, contente-toi, d'être un « bon petit diable » !

Au fil des jours.

Le Maniéma est dépassé depuis longtemps. Nous voici dans le Tanganyka-Moéro. L'inondation donne un aspect désolé au paysage. Partout on ne voit que des huttes abandonnées dont dépasse tout juste le bout du toit. Les eaux ont tout recouvert. C'est

dans une obscurité absolue que je m'apprête à quitter notre confortable *Louis Cousin* pour descendre à terre, et me rendre à une exploitation qu'il me faut visiter. Descendre est une expression : les beaux hangars et les quais d'accès du poste de Mulongo sont inaccessibles et c'est au moyen d'une pirogue que nous nous rendons dans l'intérieur.

Bien agrippée au bord, au milieu de bagages, de colis, de noirs, je m'éloigne en abandonnant le bateau. Je reprendrai dans quelques jours une unité plus petite.

Arrivée au gîte hospitalier, j'aurai l'occasion le lendemain de voir ma charmante hôtesse s'occuper des petits des noirs qu'elle soigne merveilleusement, toute seule. Elle a fondé une goutte de lait qu'elle dirige très bien, et un nombre respectable de mamans et de gosses attendaient patiemment leur tour. Une fois de plus, j'ai rendu hommage aux belles qualités de dévouement de « celles dont on ne parle » pas !

Une fois de plus aussi m'apparaîtra l'inanité des statistiques fantaisistes du Congo, qu'on prend en Belgique tout à fait au sérieux.

— Combien as-tu d'enfants en dehors de celui que tu m'as amené?

— Moi! Je n'ai pas d'enfant!

— Pourtant tu en as annoncé lors du recensement?

— J'ai dit ça pour faire plaisir au Bwama, mais mes enfants sont morts?

— Comment, morts?

— Oui, ce sont les enfants de ma sœur!

— Et voilà, me dit Madame X., de quelle façon on arrive à établir des statistiques de pure fantaisie. Le noir, né malin, se dit toujours : « Si le blanc me demande ces choses, c'est pour m'obliger à payer l'impôt et après quelques séances de ce genre, le chargé « du rapport » mettra un chiffre au petit bonheur, en s'arrangeant pour qu'il « clope » à peu près avec celui de l'agent sanitaire, à moins que les deux rapports ne soient rédigés de commun accord, et ne méritent de cet assemblage parfait, toutes les félicitations des bureaucrates officiels!

Un soir... au lac Kisalé.

Ce lac qui, sur la carte, a d'honnêtes dimensions ne laisse, en réalité, qu'un passage étroit comme un canal de chez nous, au bateau qui, à certains endroits, a peine à se frayer place tant les eaux sont couvertes de papyrus.

Ce sont de véritables îles flottantes et il est très curieux de voir de près ces cypéracées s'étendant à perte de vue; la nature une fois de plus manifeste sa force. Le paysage monotone, les brousses roussies s'étendant au loin, ont fait place à l'imprévu. Des groupes de hauts palmiers alternent avec des massifs trapus. Remue-ménage à bord de la nouvelle unité qui me transporte. Tout le long du passage du bateau, des singes, encore des singes, toujours des singes. Ils se sauvent à la file indienne, sautant de branche en branche, en poussant mille cris. Lorsqu'un arbre a été visité, ils sautent sur le suivant et ainsi manifestent leur exubérance pendant longtemps. Brusquement, dans une clairière, a surgi une antilope altérée. Le fusil est à portée de la main mais Diane ne me tente pas. Je laisse cette bête

heureuse vivre cette soirée qui se teinte de couleurs douces de l'arc-en-ciel qui se détache sur le fond roux des monts pelés.

En un vol rapide passent les oiseaux-serpents, ainsi nommés à cause de leur long cou onduleux tandis que de légères hirondelles entourent le bateau d'un grand cercle en vol plané.

Branle-bas soudain parmi les noirs de l'équipage. Les hautes herbes ont remué : c'est Simba (le lion) qui vient aussi boire. Immédiatement tout le monde l'a vu. C'est une vision collective. Les jumelles sont sorties :

— Il est là ! Vous ne le voyez pas? »

Je me fais attraper parce que je confesse qu'en effet je ne vois rien.

Un coup de feu éclate, puis un second ensuite, c'est une fusillade ininterrompue.. Oserais-je dire que c'était beaucoup de bruit pour rien ! Tout en continuant son chemin, à bord, des esprits surexcités de nos modernes Tartarins sortaient d'invraisemblables prouesses de chasses héroïques. Cela vaut mieux évidemment que de parler mal d'autrui, mais j'ai remarqué qu'en m'avan-

çant dans la province du Katanga, les coloniaux s'occupent moins que dans d'autres parties de notre Congo, d'habiller, ou de déshabiller (à votre choix) le malheureux prochain.

Aimer son prochain...

A première vue, ce serait si simple au Congo. Les résidents blancs y sont peu nombreux, le pays est loin, que la vie serait belle si on s'entendait!

La nature est splendide, le je ne sais quoi africain, si prenant, que c'est une sensation rare de savourer l'heure qui passe, qui porte en elle des splendeurs si grisantes, que la beauté des choses, devrait inciter les hommes à la bonté.

Aimer son prochain, s'en faire aimer! Comme c'est difficile à l'expérience!

La bonne volonté la plus sincère se heurte à une barrière mince, mais aussi combien résistante! Le pauvre soleil, généralement accusé, fait un peu figure de l'âne de la fable chargé des péchés des autres.

Cette humanité profonde que chacun porte en soi, au lieu d'unir, désunit. Pourquoi?

Tous pourtant ont le même but, plus idéal pour certains, plus trivial pour d'autres. Il est pourtant commun à tous. Ils s'y appliquent mal et s'en détournent pour des avantages personnels, en oubliant qu'en travaillant pour la masse, chacun travaille pour soi-même. Ce n'est pas généralement ainsi qu'on procède, car chaque homme tire la couverture à soi au risque de découvrir le voisin. Et tant pis si ce dernier s'enrhume...

Il faut une énergie, une maîtrise de soi incontestable pour ne pas perdre pied, dans ce pote-pote moral où les rancunes personnelles et les susceptibilités puériles s'aigrissent rapidement.

On a accusé les femmes d'avoir supprimé la camaraderie masculine au Congo. En restant impartiale, je voudrais souligner que bien avant l'introduction des femmes dans la Colonie, les relations des hommes n'étaient pas sans critiques. Il suffit de lire les relations coloniales, tant littéraires qu'administratives depuis le début jusqu'à nos jours pour être édifié sur le manque d'amé-

nité qui depuis le début de la colonisation a divisé le monde des colonisateurs.

Un cliché vieux comme le monde représente les femmes comme étant bavardes, rancunières, voire même méchantes. Toutes évidemment ne sont pas des anges, mais leurs rivalités ne sont pas aussi nocives que les querelles masculines. Cet être complexe, bizarre, impulsif, a rarement une rancune tenace, une haine destructive. Hier ennemies, aujourd'hui réconciliées; elles sont comparables à ces anciens fusils appelés « pou-pous » qui faisaient énormément de bruit et peu de mal.

Autre chose est l'animosité destructive que se portent certains hommes et qui, sans souci du bien général de la Colonie et du pays, s'entre-déchirent pour le plus grand malheur de la collectivité. Ils oublient qu'un proverbe indigène a admirablement défini cette situation :

— La foudre tombe toujours sur la maison des querelleurs!

Ces derniers, tout à leurs querelles, ne s'aperçoivent que trop tard qu'en faisant tort à autrui, ils sont les premières victimes !

Bukama et ses « totos » !

Après une nuit où les moustiques semblent être enragés, et s'acharnent à piquer les rares places de chair qui ne sont pas hermétiquement couvertes, nous avons l'espérance d'arriver à Bukama en temps utile pour prendre la correspondance pour Elisabethville. La sortie du lac Kisalé a été très mouvementée, les « ducs d'Albe » qui retiennent vaille que vaille les papyrus ont été une fois de plus emportés.

Une partie de chasse a été organisée, et les Nemrods vont doucement vers les belles proies ignorant les desseins des humains vis-à-vis d'elles. Un des nôtres pousse tout à coup un cri, suivi d'un énergique juron. Dans les hautes herbes, il a buté sur un croco endormi qui passa de vie à trépas sans y songer. Je note en passant que ce sont de sales bêtes. Au bout d'une heure, nous revenions fourbus, harassés, trempés, mais les noirs qui nous accompagnaient traînaient derrière eux sept victimes encore tièdes.

Bukama est, à vrai dire, peu agréable. Après Matadi, c'est le poste le plus

« emmoustiqué » du Congo, à mon avis du moins, car j'ai été rarement plus mise à mal par ces sales bestioles que dans ce poste.

Lors de mon passage, il était en pleine transformation, et c'est dans un joli désordre que j'y ai débarqué.

Il s'agit de faire rapidement le transport des bagages et de procéder à l'installation dans la voiture spéciale qui est garée dans la gare du C. F. K. et qui sera attachée au train de nuit venant de Port-Francqui.

Les femmes voyageant seules jouissent orgueilleusement de leur liberté. Le revers de la médaille, c'est la multiplication des petits ennuis que nous laissons généralement au sexe fort.

Vous comprenez à présent, petite amie, le pourquoi de la recommandation que je vous ai faite de n'emporter que le strict nécessaire? Ce minimum atteint tout de même six colis, y compris la carabine et les munitions! Il convient, au demeurant, de démontrer la supériorité de la femme sur les descendants d'Adam. Un de ceux-ci n'a-t-il pas semé au hasard des arrêts, à Ponthier-

ville, son sac à linge; à Kongolo, sa literie; et plus loin, à Mupanga, une caisse de vivres. Cet apprenti-mufle qui dessine et peint comme un cancrelat sortant d'un encrier, m'a d'ailleurs remercié de lui avoir raccommodé ses nippes en route, en courant tout droit chez le chef de gare de la société du C. F. K. et en se faisant attribuer pour lui seul le « petit » coupé, me laissant le choix de passer une nuit, seule femme en compagnie de trois messieurs dans le compartiment du wagon-lit, ou à partager avec cinq dames et enfants, un compartiment de seconde classe. Le chef de gare, un peu estomaqué, remit les choses en place au nom de la morale d'abord, de la galanterie ensuite. Je dois avouer que je n'aurais pas ajouté à cet incident plus d'importance qu'il n'en mérite, si ce n'avait été une goujaterie voulue de la part d'un enfant du « Peuple » vis-à-vis d'une bourgeoise!

Les habitations de Bukama sont situées sur une hauteur voisine, et les résidants ont une meilleure température que celle qui règne au bord du fleuve. Pendant que certains compagnons de voyage font un bridge,

je vais me promener. Un merveilleux travail d'art que le port de 240 mètres sur lequel le chemin de fer passe au-dessus du Lualaba. C'est égal, il est possible de faire du « beau travail » au Congo et j'admire une fois de plus notre génie national!

Vers Elisabethville!

Décidément, les moustiques sont trop méchants. Je m'installe dans « mon » coupé... hélas! C'est encore pis! Le wagon, échauffé par un séjour de plusieurs jours au soleil, est transformé en élevage de moustiques. Quelle utilité le Créateur a-t-il bien pu donner à ces parasites qui vivent aux dépens des humains?

Je pouvais bien me vanter de leur être indésirable et d'avoir été rarement leur victime. Cette fois, c'est un concours d'adresse doublé d'un concours d'audace. Peu à peu, les bras, les jambes se couvrent de petites gourmes qui, malgré une défense désespérée se multiplient à l'infini. Quelle nuit vais-je passer, bon Dieu! J'organise la contre-attaque. Je conserve bas, souliers, vêtements. Je me cache sous la moustiquaire et... j'essaie de dormir!

Chose plus aisée à espérer qu'à faire. Ces satanées bêtes pénètrent partout. Allons, exécutons une battue mathématique, une défense ordonnée. Il faut d'abord désencombrer la moustiquaire. Après cela, j'essaierai de déloger l'ennemi du compartiment. Un, deux, trois. Inutile de compter, il y en a trop. Ce combat durera jusqu'à 1 heure du matin, heure à laquelle certains impénitents joueurs de bridge qui ont fait leur partie « en ville » viennent prendre possession des compartiments voisins. Cette fois, je suis sauvée: ils ont un « fly-tox » et, en quelques minutes, envoient « ad patres » mes indésirables moustiques.

Je recommande comme centre spécialisé Bukama.

Au matin, surprise agréable. Du lait frais, du vrai beurre non de conserve, des petites choses dont je suis déshabituée depuis longtemps. Le ravissement continuera au lunch lorsque je me verrai servir un beau petit beafsteck avec de vrais légumes. Comme dessert: une pomme. A tous les stades importants de son existence, Eve retrouve toujours... une pomme!

VII.

LE JOYAU DE NOTRE COLONIE!

En chemin de fer. La perle du Katanga. Trois semaines « chez » les garçons. L'héritage des mille et un lingots. La nouvelle féodalité. Ecrire. Une vraie femme. Mgr de Hemptinne. Le Katanga autonome? Les sœurs de la charité de Gand. Pérégrinations. Le royaume de Panda. Vers Madinguscha. En voiture. Likasi, Kakalo, Albertville!

En chemin de fer.

Le Belge a la détestable manie de dénigrer systématiquement tout ce qui se fait chez lui. Le colonial a encore exagéré, et il est nécessaire de temps à autre, de mettre les choses au point. Combien n'a-t-on pas daubé sur les transports en Afrique généralement et sur les chemins de fer en particulier, et de quels sarcasmes l'antique B. C. K. n'a-t-il pas été l'objet?

Il est généralement ignoré que notre jeune Colonie est plus riche et mieux pourvue en réseaux ferrés, que les colonies voisines plus anciennes. Ne nous en plaignons pas, et rendons justice à l'effort qui a été fait. En 1920, les trains-courriers mettaient encore trente heures pour effectuer le trajet Bukama-Elisabethville; j'ai effectué le même parcours en vingt heures dans des conditions de très grand confort. Le chemin de fer Bas-Congo-E'ville-Sakania est d'ailleurs un des plus beaux d'Afrique.

Sur les conseils du colonel Lallemand et de sa délicieuse épouse — avec lesquels j'ai voyagé — je me suis annoncée au Cercle Albert-Elisabeth en demandant au président de bien vouloir m'héberger, et c'est avec optimisme que je débarque à Elisabethville et ma suite.

Celle-ci se compose de mon boy André, nanti de sa femme, suivi d'un moké qu'il a engagé à ses frais pour porter ses bagages personnels. Ceux-ci sont devenus nombreux, tandis qu'il daigne parfois s'occuper des miens dont l'importance diminue.

Par suite d'une regrettable consonance

identique de nom, la délégation des membres du Cercle venue à la gare, était restée prudemment dans l'ombre des piliers et ne s'approcha que lorsqu'elle reconnut son erreur et le danger auquel elle échappait. Ce danger pesait 120 kilos!

En moins de temps qu'il ne le faut pour l'écrire, j'étais enlevée en auto, André, sa moukère, le moké, les bagages entassés dans d'autres voitures et débarqués au Cercle. Nous faisions un peu plus tard cordialement connaissance, devant un savoureux verre de bière qui, comme qualité, laissait loin la détestable bière allemande alcoolisée.

La Perle du Katanga!

Il est impossible de voir plus beau qu'Elisabethville. Elle est digne de sa marraine dont elle porte le prénom royal avec somptuosité. La broussarde éberluée qui débarque n'en croit pas ses yeux, et ne sait de quel côté porter ses regards admiratifs. Partout magasins splendides, bien achalandés, agencés à l'européenne, et construits par des gens qui ont vu grand. Les magasins du Bon Marché notamment y sont des

modèles qui n'ont rien à envier à ceux de la métropole dont ils sont une filiale.

La femme qui a vécu pendant des mois la vie saine et libre de la nature est un peu désaxée devant ce changement brusque.

Tout pourtant n'est pas exclusivement beau. Il reste encore quelques bâtiments en tôle ondulée que, faute de crédits suffisants, il est difficile d'exproprier. Comme tout vient à point à qui sait attendre, espérons qu'avec le nouveau bâtiment des postes, et l'achèvement du Palais de Justice, les quelques baraques qui existent encore dans la ville disparaîtront. Ce qui est charmant, c'est qu'E'ville — ainsi dit-on en abrégé — est à la mode du blanc et du noir! Le Katanga tout entier, d'ailleurs. On a songé un peu au blanc. Ce n'est plus cet être secondaire, amorphe et stupide qui, par goût de l'aventure ou pour se créer une situation, s'est installé à la Colonie. Ici on songe au colonial. Il dispose d'un hôpital, un vrai, avec du confort, des logis clairs, des médecins fameux; on lui a réservé des lieux de réunion, de magnifiques plaines de sport, de splendides salles de cinéma. On pense

certes au noir, mais le blanc n'y est pas traité en quantité tout à fait négligeable. Ce sera tout à fait bien lorsque la vie économique aura atteint un taux vraiment raisonnable. La vie est très chère à E'ville, qu'il s'agisse du superflu ou du nécessaire. Du premier, il est possible de se passer. Du second, non, car encore une fois il faut au colonisateur une bonne hygiène pour avoir une bonne santé. Néanmoins, j'ai fait le calcul comparatif avec le prix des « tines » si fort en usage dans certaines parties du Congo, et je me suis aperçue qu'au prix des vivres frais, il y a avantage a acheter ces derniers. La fille d'Eve est sujette à beaucoup de tentations, et celles qui y résistent méritent des éloges exceptionnels Aussi, comme il est rare, depuis l'aventure du serpent, qu'Eve résiste à ce qu'elle envie, elle travaille de son côté et contribue ainsi aux charges du ménage.

A-t-elle tort ou raison?

Il sied en l'occurrence de ne pas être plus royaliste que... le mari!

Trois semaines « chez » les garçons!

Chiche que beaucoup de lecteurs vont s'imaginer « un tas de choses » affriolantes! Il n'en est rien, et mon séjour au Cercle fut charmant. Il en restera dans mon souvenir comme une espèce de contrepoids qui prouvera qu'en Afrique, les hommes ne sont pas nécessairement « tous » des mufles vis-à-vis des femmes. J'ai vécu pendant des jours dans l'antre du sexe masculin, sur lequel je régnais sans partage. Pourvu qu'on respecte ses petits défauts, ses manies, son whysky et son tabac, en n'oubliant pas l'indispensable bridge, l'homme est très apprivoisable. Il suffit de lui donner la définitive impression qu'il est supérieur en tout, qu'on n'est pas gênante, et que sa liberté sera respectée. Ceci réservé, l'homme d'en face est très sociable, et j'en fis l'agréable expérience.

Les règles du jeu furent respectées de part et d'autre. Adam renonça à ses fâcheuses manies de conquête et Eve remisa de bonne grâce son arsenal de coquetterie. Sur les bases de cet accord, la camarade en jupes fut parfois admise à donner son avis sur de graves questions, eut la permission d'admi-

rer des matches aussi bizarres qu'imprévus. Conduite à de passionnantes parties de football, on lui sut gré de connaître ce qu'est un « penalty » et pourquoi il se donne. Elle admira les courses cyclistes et s'enthousiasma avec le chœur des supporters du cercle. Vis-à-vis des personnalités « sérieuses », qu'elle admira avec sincérité, elle eut le bon esprit d'écouter, sans mettre un grain de sel intempestif dans la conversation ; et, sans pudeur exagérée, sut ne pas entendre quand il le fallait !

Que faut-il de plus pour passer quelques semaines agréablement « chez les garçons » !

L'héritage des mille et un lingots !

Comme beaucoup de mes compatriotes, je ne m'étais jamais informée vraiment de quelle façon les héroïques pionniers de l'Etat Indépendant du Congo procédèrent pour que nous, petits Belges, nous bénéficiions de cette fabuleuse succession laissée par le roi Léopold II. Les notes suivantes m'ont été communiquées et je ne fais que les relier entre elles.

Vers 1860, un potentat nègre qui régnait en despote sur les peuplades du Katanga, faisait exploiter par des moyens primitifs les mines qui sont devenues l'Etoile, Luishia, Dekulive, et certaines autres. On découvrit en 1867, le diamant en Afrique du Sud. Cette découverte amena une période d'exploration systématique. Presque immédiatement après la fondation de l'Association Internationale Africaine, vint la réunion de la Conférence Internationale, de laquelle résulta l'Acte de Berlin de 1884 encore en vigueur pour beaucoup de points.

En 1885 était créé l'Etat Indépendant du Congo.

Une des clauses de l'Acte de Berlin imposait l'occupation effective du territoire. A cette époque, il était malaisé de l'exécuter. Les Anglais avançaient rapidement et risquaient d'enlever au potentat noir ses richesses, en lui proposant leur protection. Il ne put être donné suite à ces projets, car le lieutenant Le Marinel descendit avec sa troupe à Bunkeya et traita avec lui de la reconnaissance des droits de l'Etat. Par la suite, un syndicat de banquiers internatio-

naux fonda la Compagnie du Katanga qui existe encore de nos jours, et dont les intérêts sont gérés, pour une participation d'un tiers dans la généralité des concessions, par le Comité Spécial du Katanga qui gère en même temps les intérêts de l'Etat pour les deux tiers restants.

Ce fut en 1906 que fut découverte la formidable ceinture de cuivre qui devait devenir la concession de l'Union Minière et qui est encore largement exploitée malgré la crise. Est-il nécessaire de dire que notre Katanga nous est âprement convoité.

La nouvelle Féodalité!

Le caractère national est tout à fait réfractaire aux grands trusts qui absorbent en eux tout ce qui les environne. Il aime l'effort personnel, sans directive étrangère, et sans l'intrusion d'autrui dans ses affaires. Il n'y a pas si longtemps que le petit commerçant, cultivateur, industriel s'est rendu compte des services que pouvaient lui fournir les organismes bancaires. Au Katanga, les grandes entreprises reliées entre elles par un fil invisible et solide, englobent tout douce-

ment les petites qui vivent tant bien que mal. Souvent, elles sont enrégimentées sans qu'on leur demande leur avis. Dans sa simplicité foncière, le Belge est hostile à la concentration des finances dans son pays; en Afrique, j'ai eu cependant l'occasion de constater l'opportunité de ces forces groupées, et la façon dont elles résistent à la crise me donne raison. Les industries multiples qui sont réunies au Katanga auraient été inférieures au marché mondial si elles n'avaient pas été alimentées à la même source.

Sous une direction unique, il a été permis non seulement de lutter contre l'écrasement des conditions qui auraient été imposées par « Oncle Sam » mais de prendre dans le marché mondial une place importante. Les dirigeants de ces gros organismes financiers du Katanga sont connus comme étant intègres et patriotes. Qui nous dit que, sans eux, un groupement étranger ou anti-belge ne serait pas arrivé à s'imposer un jour chez nous, et ne se serait emparé de cette puissance?

La barrière élevée dès à présent défie toute attaque. C'est ce qui effraie bon nombre de

nos compatriotes en voyant notre Colonie si grande.

Après la guerre, celle-ci a connu une telle crise de croissance que de vieux coloniaux endurcis n'en sont pas encore revenus et craignent le résultat de ce gigantesque pas en avant. A voir ce qui est actuellement réalisé, il est permis de demeurer rêveur, mais je pense que si nous nous étions laissé devancer par nos voisins, nous aurions rétrogradé alors que ce sont eux à présent qui marquent le pas.

Pas plus, suivant une expression populaire, qu'on ne fait d'omelette sans casser des œufs, on n'arrive à une concentration pareille sans faire des victimes. C'est ce qui malheureusement est à déplorer en ces temps où les petites entreprises périssent les unes après les autres.

L'étude du Katanga m'a amenée aux réflexions suivantes :

Seule une bonne entente générale peut conduire un organisme au succès. Dans les petits groupes, la mésentente règne presque à l'état continu. Dans les grandes sociétés cette situation n'existe pas car il est rarement

demandé aux gens leur avis. La gestion se mesure aux résultats. Seule une direction qui voit grand, qui envisage l'avenir avec sûreté peut mener avec méthode les affaires, sélectionner un personnel en le payant à sa valeur, et arriver à contrôler le rendement humain. Ici se place un point noir dans le beau tableau. Les blancs ne sont pas suffisamment payés, et je répéterai une fois de plus une parole que je voudrais voir inscrite dans tous les programmes coloniaux :

— Envoyez moins de gens à la colonie, choisissez les meilleurs, et payez-les largement !

— Je ne demande pas que tous les coloniaux soient des phares, mais il y en a trop qui ne sont que de petites veilleuses !

Le Katanga autonome?

Un grand mot. Il exagère sans doute la situation et fera frémir les pusillanimes qui ne veulent jamais voir les réalités, lorsqu'il est temps de les accorder avec le bon sens.

On m'a reproché au cours de mon voyage d'avoir dit des vérités un peu dures à cer-

tains. J'ai même écopé à ce sujet; malgré tout, n'étaient-ce pas des vérités?

C'est une erreur de juger les gens et les choses d'Afrique avec la mentalité coloniale. Celle-ci est faite d'une nonchalante indulgence, déformée plus ou moins par le Soleil. Une seule façon de voir tout sainement, c'est d'y apporter l'esprit d'Europe. Dès qu'on se laisse prendre par l'ambiance, le jugement est faussé. La mentalité est différente au Katanga, parce qu'elle est presque européenne!

On peut très aisément comprendre les coloniaux, mais il faut garder l'esprit droit, et la liberté de ne pas penser comme eux.

La province du Katanga n'est pas très contente parce qu'on ne tient pas compte de ce qu'elle représente dans la Colonie; on la traite un peu en mineure, alors que c'est une grande et belle personne qui sait ce qu'elle vaut. A ce sujet, un chiffre qui dispense de tout commentaire: le Katanga exporte à lui seul 65 p. c. de la production totale de la colonie. Il est évident que sa richesse sert à aider ses sœurs, les provinces moins fortunées, mais s'il permet qu'on dispose de ses

revenus, ce n'est pas une raison pour qu'il soit taxé plus que le reste de la Colonie. Le climat de cette province permet des séjours beaucoup plus longs, et certains s'y fixent définitivement. La façon de l'administrer doit être différente également. Bruxelles est loin et ne sait presque jamais ce qui est urgent. Le gouvernement général d'Afrique se contente d'expédier des... rapports. Quand la décision revient, on a trouvé mieux, ou on est las d'attendre. Les roses sous ce climat magnifique s'épanouissent dans les jardins comme les sourires sur les lèvres des belles résidentes. Mais les rosiers ont des épines, et les gens du Katanga leur caractère. Ses ressources multiples permettent à cette province de vivre sur elle-même, et de n'être tributaire d'aucune voisine. Il est difficile de demander à une milliardaire la résignation d'une parente pauvre.

Le Katanga mérite qu'on ménage ses susceptibilités, et il ne faut pas qu'un jour, ses habitants puissent dire comme les Catalans : Je suis Catalan, et non Espagnol !

— Je suis Katangais et non Congolais ! De gens mal contents, ne faites pas des

mécontents. Il faut reconnaître que le Katanga est le joyau de notre Colonie !

Ecrire !

Voilà ! Demain, c'est le départ du courrier vers l'Europe. Il faut écrire ! Les gens de la Colonie ne s'imaginent pas combien on attend anxieusement de leurs nouvelles dans la mère patrie.

— Mon petit, se dit la maman, a-t-il tout ce qu'il lui faut? Il a fait froid ici ; n'aura-t-il pas commis d'imprudence? » Pour elle, son fils reste toujours le poussin.

Le mari est seul, sa femme ne le rejoindra que plus tard ; elle aussi attend avec impatience des nouvelles et d'autant plus ardemment que son époux n'est pas prodigue de sa prose.

En général, l'homme se dit que du moment qu'il déclare être en bonne santé, que la vie s'écoule normale, et qu'il envoie baisers et compliments cela doit suffire. Quant à lui, il a tout dit.

Sa littérature consiste en ceci : — Voilà, je travaille pour eux, je sacrifie un peu de

mon bien-être, pour augmenter le leur, cette preuve d'affection vaut toutes les phrases que je pourrais aligner sur le papier. »

D'accord, mais Eve a toujours aimé un peu de sentiment. Et si ce benêt d'Adam avait eu la parole plus sucrée, il n'aurait jamais été... ce que le serpent a fait de lui.

Tout de même, depuis ce matin, au salon de lecture on refuse du monde. Il faudrait prendre rendez-vous avec l'écritoire, et les tables à jeu font relâche. Ceux qui attendent au pays seront heureux !

Une vraie Femme !

Il convient de signaler en y insistant les beaux dévouements. Je voudrais mettre en évidence la personnalité de Madame Heenen, la femme du gouverneur du Katanga, universellement admirée.

Avant que je ne la connaisse, ses belles qualités d'organisatrice et sa charité m'avaient été vantées. Sans Madame Heenen, aucune œuvre ne serait viable. Elle est d'une énergie extraordinaire, et lorsqu'elle a décidé quelque chose, rien ne l'arrête dans

l'accomplissement de ce qu'elle juge nécessaire au bien de ses œuvres.

Ce bel éloge rigoureusement conforme à la vérité, avait d'autant plus de valeur qu'il avait été décerné par une femme.

Les conséquences de la crise sont terribles à Elisabethville. Beaucoup de femmes en furent les innocentes victimes, ainsi que leurs enfants, ce qui est aisément explicable. Dans cette lutte inégale contre le mauvais sort, les gros organismes peuvent attendre; au contraire les petits particuliers travaillant avec leurs seules ressources ont terriblement pâti. Cette situation a amené des ruines et de lamentables misères en ont résulté. Beaucoup de gens trop fiers n'ont pas osé se plaindre. C'est dur pourtant d'avoir faim dans un pays qui regorge de richesse!

C'est alors que « l'Entr'aide féminine » est intervenue. Par ses propres ressources, produites par des dons, des souscriptions, des démarches répétées, elle parvient, grâce à l'énergique gouvernement de sa présidente à soulager beaucoup de misères.

J'ai déjà dit que le Katanga est assez spécial; on s'occupe des blancs. Les malades

de l'hôpital sont visitées fréquemment, Madame Heenen avec gaîté, les réconforte, et pas plus que le bien-être moral, on n'oublie le bien-être matériel.

A combien de maris sans place, Madame Heenen n'a-t-elle pas trouvé une situation? Le ou les gosses bien vêtus ont eu du pain et quelque chose à mettre dessus, tandis que les mères pouvaient voir se reconstituer un foyer modeste peut-être, mais un foyer quand même.

C'est pour mon sexe un grand honneur que de posséder une femme comme Madame Heenen!

Mgr de Hemptinne!

En parlant de Madame Heenen, le nom de cet énergique prélat, vient tout seul sous la plume. Cette haute personnalité fait songer à ces prélats chevaliers d'autrefois, qui ne dédaignaient pas de revêtir la cuirasse et le heaume pour batailler contre les infidèles.

La plume, arme d'aujourd'hui au service d'une intelligence d'élite et d'un cœur généreux, sert à ce prince de l'église à défendre ses opinions au point de vue civilisation des noirs, et à maintenir en Afrique une entente

supérieure entre les éléments qui font sa prospérité.

D'une largeur d'idées qu'il est difficile d'imaginer, Mgr de Hemptinne est l'homme le plus courtois qu'il soit. Avec une patience sans égale, il admet la discussion, la recherche, la provoque même lorsqu'il sent son contradicteur ancré dans sa façon de voir certains problèmes.

Il est permis de ne pas partager son enthousiasme d'évangélisateur, mais il n'en est pas moins vrai qu'il convient de s'incliner respectueusement devant cette force tranquille et sereine qui puise dans une érudition remarquable, les arguments dont est rehaussé son apostolat. Chez Mgr de Hemptinne, la pauvreté personnelle et l'ingéniosité vont de pair et il connaît à fond l'art des réquisitions bénévoles. C'est ainsi notamment que possesseur d'une vieille roue d'auto, il est parvenu, par sa diplomatie, à reconstituer de bric et de brac une auto qui a l'aspect terrifiant et antédiluvien.

Lors de trop courts entretiens, cet illustre prélat a bien voulu approuver les idées qui sont miennes au sujet de la présence de la

femme blanche aux côtés de son mari à la Colonie. C'est également lui qui a résumé ma pensée au sujet de l'émancipation hâtive à mon gré de la femme noire :

— Plus une femme noire s'habille, moins elle a de vertus !

Les Sœurs de la charité de Gand !

Il n'entre pas dans mes vues d'écarter de cet hommage les autres ordres religieux féminins représentés au Congo, mais à Eville je les ai vus particulièrement à l'œuvre et cet ordre comporte de telles citations pour le nombre de victimes tombées au Congo, qu'il sied de le mettre à l'honneur. Pendant de longs mois, en commençant mon enquête sur la vie des femmes au Congo, j'ai suivi attentivement l'existence de ces femmes de bien. Depuis la mère Marie, supérieure de l'hôpital de Kikanda, cette vaillante parmi les vaillantes qui compte quarante ans d'Afrique, jusqu'à la mignonne petite sœur aux joues « pomme d'api » admirée à l'hôpital d'Eville, celles de Stan, et les autres, toutes les autres, j'ai rencontré le même

dévouement et le même oubli total de soi-même.

Que d'adresse déployée pour forcer les pouvoirs publics à construire les bâtiments nécessaires à des hôpitaux, à des asiles dont, pour des raisons peu valables, on retardait l'étude, faute de crédits suffisants ou... employés ailleurs !

Dès que quelque chose ne marche pas, alors que les civiles si courageuses pourtant n'en peuvent plus, sans hésitation on dit : « Il faut faire venir les sœurs » !

Et elles viennent sans hésiter, si simplement que leur geste en est rehaussé ; elles quittent tout pour se consacrer à tous !

J'ajoute qu'elles sont parées d'une grâce particulière à mes yeux : elles ne font pas de politique !

Pérégrinations.

Plus favorisé que moi, le peintre Kerels, par ses nombreuses protections et la qualité imposante de ses recommandations, avait hérité — si on peut dire — d'un vieux tacot mis gracieusement à sa disposition. Parfois, mû par un irrésistible sentiment d'altruisme — et un peu parce qu'il ne pouvait faire

autrement — il m'emmenait avec lui. Malgré une inexpérience en l'art de conduire assez flagrante, malgré ses énergiques dénégations, mon compatriote me fit faire quelques excursions mouvementées.

C'est ainsi qu'après les installations de l'Union Minière de la Lubumbashi, nous visitâmes les mines : Prince Léopold, Ruaschi, Etoile, où mon conducteur faillit nous envoyer tous les trois dans un fossé profond. Tous les trois, cela veut dire : l'auto, le peintre et moi. La Providence veilla sur moi ce jour-là, et Kerels de repentir, me paya à dîner.

Je me souviens aussi avec une certaine angoisse de l'excursion à la mine Prince Léopold. S'y connaissant probablement mieux en couleur qu'en auto, mon Kerels avait oublié de vérifier son radiateur, et c'est à 25 kilomètres d'Eville que brusquement notre machine s'arrête, essoufflée et demande à boire. « Maye apana », dit le faisant fonctions de valet de pied noir ! Après avoir épuisé tous les moyens possibles, je trouvai une solution boiteuse : le

noir alla à un ruisseau proche, et y puisa de l'eau au moyen... du bouchon de radiateur!

Comme nous étions partis tout glorieux du Cercle Albert après le déjeuner, les camarades ne nous voyant pas revenir allaient organiser une expédition de secours pour aller à notre recherche, lorsque nous fîmes une rentrée pétaradante et... sans gloire.

Ces petites promenades me firent voir Eville sous un angle assez bizarre. L'auto, comme les personnes d'âge, avait des manies. Brusquement, elle s'arrêtait. Il fallait descendre et lui donner du courage sous la forme d'une petite poussée amicale à son arrière et prendre ses jambes à son cou pour la rattraper car elle repartait comme un bolide. Je m'arrêtai ainsi successivement devant certains magasins où je fis des folies pendant que mon conducteur parlementait avec la voiture. Un autre jour, une panne nous immobilisa devant le cinéma, et je ne pus qu'entrer prendre des places pour la représentation de gala du soir. Un arrêt forcé devant le cimetière me parut d'un très mauvais présage et je crus peut-être néces-

saire de renoncer à ces dangereuses randonnées. Un sentiment de bonne éducation m'arrêtait cependant car, pendant la marche, je tenais soigneusement en mains un petit carton où mon champion du volant suivait des yeux les indications à suivre pour changer de vitesse ; c'eût été peu chic de ma part de l'abandonner à lui-même.

Cela dura jusqu'au jour où il devint impossible de s'entendre — avec la voiture. A la sortie d'un bal, j'acceptais l'offre que Kerels me fit de me reconduire au Cercle devant lequel il devait passer pour rentrer chez lui. Pendant que, dans le petit matin, j'attendais, transie et gelée, que Kerels ait réquisitionné tous les noirs des environs pour aider à la mise en marche par la petite poussée amicale déjà mentionnée plus haut. Ils poussaient tous avec l'espoir d'un matabish, lorsque l'un des noirs avec de grands cris nous montra les quatre pneus plats.

Cette fois, je laissai la voiture et le peintre s'arranger entre eux et je les abandonnai lâchement.

Le royaume de Panda!

Je m'en voudrais de laisser croire que tous les Evillois possèdent des « clous » dans le genre de celui que j'avais emprunté si souvent. C'est dans une voiture splendide que je m'en fus visiter les exploitations de l'Union Minière à Panda-Likasi.

C'est une création formidable que Panda, située à 150 kilomètres d'Elisabethville, et où l'Union Minière a établi des usines tout à fait modernes. Lorsqu'il parvient au faîte de la colline qui domine Panda, le visiteur demeure sidéré de voir une organisation aussi méthodique, aussi puissante. Aussi loin que les regards peuvent se porter, ce ne sont qu'ateliers majestueux, bureaux établis au centre de l'exploitation et d'où partent tous les fils invisibles qui relient ce cerveau, les dirigeants aux travailleurs.

Tout autour circulent d'innombrables autos qui courent sur les larges avenues plantées d'arbres de cette ville qui se suffit à elle-même et qui est orgueilleuse de sa force. Parmi les plus curieuses, il faut mettre hors pair l'usine de Chituru, qui domine les autres. C'est la dernière aménagée et la

plus intéressante par ses procédés de traitement à l'électrolyse.

Ce royaume du travail est aussi celui du bien-être du travailleur... noir. Rien ne manque, on a pensé à tout. Les camps sont des modèles. Toutes les habitations sont séparées et comportent chacune au moins deux pièces. M. Toussaint, le grand animateur de la main-d'œuvre indigène, va parfaire son œuvre en adjoignant à chaque maison des plantes de « pluie d'or », variété de nos glycines, qui égaieront encore le camp. L'hygiène du corps est satisfaite par des bains-douches, l'estomac, qui est la principale préoccupation du noir, n'est pas oublié et j'ai eu une fameuse émotion en voyant disparaître avec une rapidité inconcevable les rations les plus substantielles. La proportion des épouses noires installées avec leurs maris qui sont devenus monogames, a augmenté depuis 1926 puisqu'en 1930, on a relevé 8,000 femmes contre 3,000 en 1926. Une nouvelle œuvre a été créée : celle de la petite enfance. Les gosses sont nourris directement : trois repas par jour : farine de manioc, viande; plus

tard, ils vont aux écoles qui sont nombreuses.

Il n'est pas étonnant que le professeur américain Maxmill ait été surpris de voir les hôpitaux, car nous en avons en Europe qui ne sont pas aménagés comme ceux pour noirs à Panda. Un corps médical d'élite est réparti partout et que ce soit au point de vue du laboratoire ou dans les hôpitaux, il est partout admirable.

J'ai demandé à voir comment étaient soignés les blancs : j'ai constaté que beaucoup de petits blancs voyaient le jour dans ce séjour charmant.

Ce qui existe est un peu insuffisant, mais il est question de construire à Likasi, à frais communs avec le gouvernement, un hôpital pour blancs.

C'est égal, les noirs ont trouvé là un fameux filon!

Vers Madingusha..

— Vous devez visiter les installations de Madingusha, elles sont très intéressantes...

En route donc pour Madingusha où nous

arrivons après une randonnée palpitante. tant l'auto a été rapide.

Une installation électrique est en voie d'achèvement. Elle permettra de recevoir de ce poste du courant électrique qui pourra, au début, fournir 30,000 volts de courant. L'usine créatrice mue par la force hydraulique de la chute de la Lufira, affluent du Lualaba, est une merveille.

Un réservoir a été prévu à 50 kilomètres. Il est destiné à retenir les eaux pendant la saison des pluies et servira d'alimentation de secours pendant la saison sèche.

Il existe à présent un canal servant de régulateur des eaux qui sont amenées à la centrale. La chute est très belle... et a une largeur de 420 mètres. Un immense lac précède la chute, mais il est sans profondeur réelle. Le barrage a nécessité 45,000 mètres cubes de béton. Par mesure de précaution, un second barrage est prévu à Tenke qui se trouve bien avant la chute de la Lufira.

L'ensemble des appareils de transmission et de transformation du courant ressemble à un gigantesque assemblage de pièces de

« mécano ». Pour descendre à la centrale, il faut emprunter une immense plate-forme qui descend à pic le long de l'escarpement. Quelques minutes peu agréables sont passées, car on est suspendu entre le ciel et le gouffre bouillonnant; le spectacle en vaut cependant la peine.

Nos usines nationales ont fourni presque tout le matériel de cette installation géante. Elle fait honneur à ceux qui ont collaboré à son établissement. Pour changer une coutume qui est trop établie chez nous : nos industriels ont été prophètes dans leur pays.

En voiture Likasi, Kabalo, Albertville!

Likasi avec ses fondrières, ses nids d'hirondelles, ses maisons provisoires alternant avec de belles constructions, possède un aspect de ville de Far-West vue au cinéma. Dans ce décor circulent les animateurs de l'endroit, haut bottés, le chef couvert d'un vaste feutre et l'air extrêmement belliqueux. C'est peut-être cet extérieur pittoresque qui a inspiré au patron de l'Hôtel

d'Italie, l'inscription suivante dont j'ai relevé les termes :

« Consommation moitié cash, moitié comptant! »

?

Le temps d'un somme, revoici Bukama où j'arrive au petit matin, et je m'aperçois avec grande joie, que les moustiques dorment encore. Promenade avec quelques autorités qui profitent de ma présence pour m'inviter à essayer un nouveau camion. Cahotée, bousculée, projetée dans tous les sens, je vois arriver avec un plaisir incontestable, le moment de l'embarquement sur le « Prince Léopold », la plus belle unité du bief supérieur.

Il est très curieux de constater combien un paysage peut être différent dans un intervalle de quelques semaines seulement. Le lac Kisalé est méconnaissable, les eaux se sont retirées et ont laissé la végétation plus brillante. Les huttes indigènes dont, à la montée, il n'était possible que de voir le sommet du toit, étalent à présent l'or clair de leur paille. Les indigènes revenus grouil-

lent le long des rives et tel paysage apparu sinistre dans la nuit, rayonne sous le soleil.

Kabalo est à sec, et je puis visiter la briqueterie dont l'accès était impossible à mon premier passage. Sous la direction unique d'un blanc, il est obtenu un rendement de 30,000 briques en six heures. En ce moment, on ne dépasse pas 15,000. C'est égal, on construit dans le pays.

Re-chemin de fer, toujours aussi confortable. Paysage sans attraits, car les plaines se succèdent avec monotonie. A partir de Niemba, l'horizon s'éclaircira et dominera les monts grandioses par lesquels on arrive à Albertville.

D'après un horaire fantaisiste, je devais m'embarquer rapidement sur le « Baron Dhanis » à destination de Kigoma. Visite de la ville à une allure désordonnée, enregistrement des bagages, reproches amicaux d'un passage aussi rapide, congratulations diverses, course vers le bateau, car le capitaine n'attend plus que moi? On est paré. On part? Non, je reste. Un caprice? Tout simplement, Eve a changé d'avis.

VIII.

AU HASARD DES CHEMINS.

Revirement. La belle au bord du lac. Vers le Ruanda-Urundi. Réflexes et réflexions. La force, dieu du noir. Croquis. Et votre règlement? Kigoma, ville anglaise. Vous n'avez rien à déclarer? Départ. Le drapeau de Tabora! Dar-es-Salaam! On descend!

Revirement.

COMME il est regrettable, chère madame, que vous ne restiez pas davantage, les environs du pays sont splendides, et nous aurions été si heureux de vous en faire les honneurs!

— Mes bons amis, je le regrette plus que vous, mais... Attendez, il y a peut-être des accommodements!...

Le capitaine, consulté en vitesse, m'ayant annoncé qu'un cargo partait dans quelques

jours pour la même destination, en moins de temps qu'il ne le faut pour l'écrire, j'avais attrapé au vol, dans ma cabine, une valise et un sac à main, et une seconde après, j'étais sur l'estacade auprès de mes amis abasourdis de ma décision impromptue. Le bateau courrier disparaissait emportant mes bagages restés dans la cale ! Bah ! pour quelques jours, pas besoin de malles de chiffons !

L'hospitalité des gens d'Albertville fut aussi somptueuse que l'accueil cordial qui me fut réservé par tous. J'ai d'ailleurs emporté de ce séjour trop court le souvenir le plus ému et le plus charmé de mon grand voyage en Afrique, tant j'y fus sincèrement et spontanément reçue.

Il ne convenait pas, paraît-il, que je descende à l'hôtel et mes amis célibataires ne pouvaient me recevoir sous leur toit. Un conseil fut tenu et il fut décidé que je logerais dans une maison momentanément abandonnée.

Le commissaire de district Caroli me prêta une malle-lit, et le nécessaire pour mettre dessus. Son adjoint Utsebode poussa la condescendance jusqu'à m'envoyer une table et

deux chaises, tandis que mon troisième mousquetaire, le juge Aubinet — un bon celui-là — chevalier de dame justice, me prêta cruches et table de toilette. Comme la salle de bain était aménagée, j'étais magnifiquement installée, par les soins de fée Bonne humeur, et de son chevalier l'Imprévu.

La question du chop fut réglée de main de maître : tour à tour, je dus déguster les menus les plus fins et les plus délicats. Mon estomac fut à la fête, mais je dois dire que je donnais la palme à celui qui possédait — luxe inouï dans le poste — une glacière. Cette dernière lui permettait après confection de conserver les entremets et les hors-d'œuvre les plus délicieux !

La belle au bord du lac!

Il y a moins de dix ans, Alberville n'était constitué que par l'ensemble de quelques maisons en pote-pote sous toit de paille qui abritaient les quelques Européens nécessaires à la liaison du service du chemin de fer C. F. L. avec celui des bateaux se dirigeant vers Kigoma pour Dar-es-Salaam. Ce

fut le gouverneur Lippens qui, lors d'un passage dans la contrée, décida de la création de la ville actuelle.

La nature a d'ailleurs prodigué ses faveurs à cet endroit charmant qui réunit l'agrément de la montagne à la douceur de la campagne rendus plus piquants par l'âpre senteur de la brise du Lac. Entre le bleu clair du ciel et le saphir foncé des eaux, les coquettes habitations des résidents s'étagent dans la colline et sont cachées sous une magnifique floraison de « pluies d'or » et de glycines. Une large baie sert de port, et un magnifique pier était en voie d'achèvement à mon passage.

Le quartier commercial est bâti le long d'une avenue très large qui borde le Lac. A sa suite se trouve l'agglomération hindoue suivie presque immédiatement des coquettes villas des employés de la société C. F. L.

A l'extrémité de cette route se trouve la mission dominée par la résidence de Mgr Roelens, perchée tel un nid d'aigle au faîte de la montagne. On y accède par un

chemin abrupt et sauvage mais, arrivé au sommet, le visiteur surpris s'arrête devant le merveilleux panorama qu'il découvre.

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer chez lui l'illustre prélat qui m'a montré certaines choses d'Afrique sous un angle nouveau des plus intéressants.

Les moments agréables passent trop vite, hélas ! et je dus à mon regret dire « au revoir ! » à mes amis et adieu à ma belle maison.

Vers le Ruanda-Urundi.

Les eaux du Lac Tanganyka si froufroutantes sont, en réalité, remplies de traîtrise. Les vagues courtes et rapides ont un désastreux effet sur l'estomac. La vie à bord de *l'Urundi* est aisée et au milieu du Lac, le mal de mer fait trêve. Je suis heureuse de me reposer un peu ayant, à Kigoma, mené une vie assez mouvementée. Je dois m'y arrêter au retour d'ailleurs : il y aura grande fête le 21 juillet. En ma qualité de représentante nomade de la mère patrie, j'ai été priée de présider aux manifestations.

Le paysage change peu à peu pour devenir plus majestueux. Voici Uvira charmante d'où je repartirai pour Bukavu au nom original qui, malheureusement, a été changé en celui, plus prosaïque, de Costermansville. L'excursion est pittoresque au possible mais n'est guère commode; les plus braves ne s'en tirent pas sans un frisson. Sur une route d'environ 40 kilomètres taillée en pleine roche — pas élastique — d'un côté, il y a le précipice à pic; de l'autre, la montagne. Le conducteur de l'auto m'annonce d'un air faussement détaché qu'il y a quelques jours, par suite d'un virage pris trop largement, une voiture est allée se fracasser au fond de la gorge. Les accidents sont, paraît-il, fréquents. Comme deux voitures ne peuvent se rencontrer, il existe à certain endroit un système de signalisation qui indique que le passage n'est pas libre.

Le retour s'effectua par le même chemin, mais avec moins d'émotions, l'accoutumance était déjà venue.

Je me suis réembarquée pour Usumbura. La descente à terre est tout un problème. Le fond d'eau n'est pas suffisant pour permettre

au bateau de jeter l'ancre, et il n'y a pas de berge. Les malheureux débris d'estacade existant sont si précaires que lorsque la baleinière nous y dépose, il faut choisir où mettre le pied pour ne pas basculer dans l'eau. L'ensemble de la capitale est aussi sauvage et dur que le nom qu'elle porte. Les habitations sont bâties au loin sur un plateau, une pente raide y conduit, et c'est à pied que je dois la gravir car j'ai, comme d'habitude, négligé de m'annoncer.

Enfin là-haut! Accueil très sympathique du gouverneur Voisin qui vient d'arriver et qui s'installe à peine. Je tombe évidemment aussi mal qu'une vieille demoiselle venant demander les palmes académiques à un ministre dégommé. Il n'en paraît rien et les facilités nécessaires pour pénétrer dans l'intérieur du pays me sont aimablement accordées. Le quartier hindou que je visite, est très original. A toutes ses devantures sont étalées pacotilles, étoffes multicolores et perles de couleurs vives. Entre toutes ces beautés tentantes, les acheteurs noirs hésitent, mais sont rapidement convaincus par

leurs congénères garçons de magasin, qui, eux, n'hésitent pas à mettre proprement dedans ceux de leur race, au grand profit de leurs maîtres.

Réflexes et réflexions!

Profitant de l'auto mise à ma disposition, j'ai parcouru avec intérêt les environs. Les montagnes grandioses se succèdent, se chevauchent tandis que les plaines disparaissent sous les cotonniers en fleurs. J'ai visité les exploitations de la région, et en ai rapporté de singulières impressions au sujet de la façon dont certains employeurs se conduisent avec leurs employés. Si le paysage est magnifique, par contre, les routes sont franchement mauvaises. Sous les soubresauts fous que fait la voiture, je risque à chaque instant de passer au travers de la toile de la capote, à la grande joie de mon chauffeur noir qui rit de toutes ses dents. En effet, les Allemands, anciens possesseurs de ces régions, se sont bornés à construire des blockhaus et des casemates tout en rançonnant les indigènes. Ces derniers ne sont pas encore revenus du bonheur qui leur est échu

en changeant de maîtres. Il ne faudrait cependant pas exagérer dans le sens de la douceur ; l'exemple du roi Musinga à qui il a été laissé toute sa puissance, n'est pas excellent. Au Congo, les coloniaux savent tous que la mode est au « noir ». Comme elle est sujette à variations, espérons que le blanc aura aussi son heure de vogue là-bas, et qu'on se rendra compte que pour les noirs, humanitarisme ne veut pas dire : Humanité !

Un revirement se produira tôt ou tard ; ce que nous appelons bonté envers les indigènes n'est considéré par eux que comme faiblesse, et il pourrait nous en coûter avant longtemps.

Nous faisons en ce moment en Ruanda-Urundi du beau travail qui nous coûte cher, souhaitons que le résultat ne soit pas pour le roi de Prusse!

La Force, dieu du noir!

Il et assez comique de voir dans quelle erreur tombent nos législateurs en apportant aux noirs des armes dont ils se serviront tôt ou tart contre nous. Il conviendrait, avant tout, de faire la part exacte de la façon dont nos modernes affranchis se comporte-

ront, les « chaînes » (hum !) de l'esclavage tombées.

Nous sommes loin de la période de conquête mais il n'en reste pas moins vrai que le noir adore éperdument la force !

Ce dieu qu'il aime à craindre, que tous ses ascendants ont craint, est tout prêt à descendre de l'autel où le noir le respectait.

On ignore tout du nègre chez nous. On ne sait pas combien peu il entend raison. Son esprit s'est un peu plus ouvert, certes, mais il reste dévoyé par une éducation barbare cinquante fois séculaire.

Dans son jugement simpliste d'autrefois, le noir croyait que dans sa deuxième vie, il reviendrait blanc sur terre. De là, le prestige du blanc appelé « Midji », c'est-à-dire « le revenant ». Une crainte vague du surnaturel se mêlait à l'admiration que le noir avait pour l'Européen, être vraiment supérieur à ses yeux. Nous sommes, à présent, loin de ce respect que malheureusement trop de blancs ont aidé à faire disparaître. De plus, les noirs ont beaucoup changé depuis qu'il leur a été permis de travailler dans les grandes villes, de venir en Europe

à bord des bateaux, ou d'accompagner leur maître. Ce qu'il leur a été donné de voir n'a pas augmenté le prestige du blanc déjà fortement entamé depuis qu'il a été enseigné aux indigènes qu'ils étaient nos égaux.

Cette faiblesse serait criminelle si elle était voulue. Malheureusement, elle est basée sur une méconnaissance absolue de la situation véritable. Si nous ne mettons pas énergiquement et promptement bon ordre à cette anarchie qui gagne les milieux indigènes les plus anciens et où j'ai trouvé des emblèmes soviétiques, ainsi que des ballots de tracts révolutionnaires, il nous restera, dans un temps plus ou moins long, à prendre à la Colonie un billet pour l'Europe... sans retour!

Croquis.

La principale richesse des noirs des territoires sous mandat est leur bétail. Les sultans ont des troupeaux considérables, et les bêtes sacrées sont magnifiques. Quelques centaines de têtes de bétail qui représentent une petite fortune ne sont pas rares. Aussi l'indigène de ces régions place-t-il sa

vache avant sa femme. L'autorité du chef règne encore dans toute sa force, et nul ne s'avise de discuter ses décisions.

J'ai eu l'occasion de visiter quelques chefferies très intéressantes. Les huttes très amusantes sont construites en paille et ressemblent à un ballon en voie de gonflement. Les femmes sont très belles, mais défigurées par leur coiffure. Un grand S rasé va du haut du front jusqu'à la nuque. Les verroteries sont prisées et les femmes se passent au-dessus des chevilles et autour des poignets de grands bracelets en fil de fer. Certaines femmes Watusi portent de grands cercles de bois qui montent jusqu'aux genoux et qui forment une espèce de pantalon à la hussarde les empêchant de marcher, naturellement.

Revenue à Usumbura, j'ai pu assister au grand marché dominical.

Les indigènes font mille petits métiers, tels que la fabrication des pots en terre, pots en bois, jeux à la mode nègre. Ils sont très habiles à la confection d'objets en fer en commençant par les armes naturellement. Ils fabriquent, en outre, des étoffes de ficus,

des paniers merveilleux et des nattes qui sont de petits chefs-d'œuvre.

La confection des bracelets sur mesure est la grande attraction du marché. On peut d'abord s'y procurer de tout. Voici, sans concurrence, les échoppes qui sont représentées par une natte maintenue droite sur deux lances. Le marchand de sel fait patiemment de petits cônes, tandis que son voisin, le marchand de tabac, emballe de coquets paquets de feuilles qui contiennent l'herbe à Nicot. Les Européens trouvent aisément légumes et fruits frais, tandis que le boucher a apporté ses bêtes vivantes qui seront abattues sur place et débitées encore chaudes. Cette promenade aura donné soif aux amateurs. Ils trouveront aisément le coin des marchands de bière indigène. Le liquide précieux est enfermé dans une outre de cuir bouchée par des feuilles de palmier, un petit trou permet à l'amateur de déguster gratuitement sa boisson favorite en introduisant dans l'ouverture de feuilles une petite paille. Lorsque le marchand se rend compte que l'amateur prend une rasade trop grande, il se précipite, l'envoie promener et prend

immédiatement sa place. Il m'a paru que le marchand ne devait pas, de cette façon, gagner fort lourd.

Après une brillante réception à la résidence, au cours de laquelle j'ai regretté amèrement d'avoir abandonné mes malles de colifichets, je profite d'un bateau qui retourne à Kigoma pour tenir la promesse que j'ai faite d'y être à la date demandée.

Je dis adieu à Usumbura qui garde vraiment sa suprématie, et qui reste impressionnante, nichée dans ses grands eucalyptus qui ondulent sous la caresse du vent des montagnes.

Et votre règlement?

Rien ne diminue davantage les distances entre gens de condition différente que d'être malades ensemble. Ce jour-là, le mal de mer avait mis sur le même pied d'égalité le solennel et ventripotent Boula-Matari et la frêle journaliste. Je dirai même que la balance de la dignité penchait en ma faveur, car je payai mon tribut aux traîtrises du lac avec plus d'élégance que l'imposant compagnon de voyage que le sort et la compagnie de navigation m'avaient donné.

Pourquoi m'avisai-je — tout en riant sous cape — de lui dire, entre deux malaises de l'estomac, qu'il me semblait mal en point pour assister à la réception qui nous attendait à notre arrivée.

— Comment! Quelle réception?

— Voyons, vous ne savez pas! Il sera chanté aujourd'hui, à 11 heures, un « Te Deum » en l'honneur de la Fête Nationale et le haut-commissaire britannique est convié à y assister par les membres de la colonie belge!

N... de D...! Un « Te Deum »! et chez les Anglais!... Mais... c'est contraire à tous les règlements! Je ne puis y assister officiellement, mon uniforme de gala est au fond d'une malle et mon chapeau à plumes est emballé! Quel est l'idiot qui a imaginé d'organiser cette cérémonie tout à fait « antiréglementaire » sans me prévenir?

— Ma foi, je l'ignore; tout ce que je sais, c'est qu'il a été commandé un évêque pour le « Te Deum » et du champagne pour en boire une coupe à la Belgique, à l'issue de la cérémonie!

Le fidèle serviteur noir était allé à la recherche du bel uniforme et du casque à plumes pendant cette conversation. Enfin, habillé, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, notre grand personnage s'apprêtait à descendre pendant que je faisais aussi un bout de toilette.

Nous étions presque à quai, et le promoteur de la fête nous attendait tout glorieux au débarquement, escomptant des félicitations pour son heureuse initiative.

Le malheureux n'avait oublié qu'une chose : son REGLEMENT! Le sacro-saint règlement dont le grand manitou était un observateur méticuleux!

Dès qu'il s'approcha, on le lui fit bien voir et l'explication fut orageuse.

Le mal était causé, il fallait le réparer sans retard; il ne pouvait être question de décommander la personnalité anglaise.

Il fallut d'urgence élaborer un nouveau programme, le décret de Messidor étant muet sur le cérémonial à apporter en cette circonstance.

Le règlement ne disait pas davantage de quelle façon, un haut personnage belge en congé, passant dans une colonie anglaise, mais dont un morceau du territoire restait belge, habité par des Belges, devait se comporter vis-à-vis d'un officiel haut-commissaire britannique. Il fut tenu conseil et à la suite de celui-ci, deux fauteuils identiques furent placés dans le chœur, à la même distance sur le même rang.

Pour éviter l'éternel : « Passez le premier, je vous en prie », suivi du non moins poli : « Je n'en ferai rien! », nos deux excellences passèrent de compagnie la grande porte de la chapelle ouverte à deux battants.

La réception qui suivit fut charmante; nos deux autorités ignorant leurs langues réciproques, en furent réduites à converser avec un interprète. Chacun sait que le champagne remplit à merveille cette fonction.

Kigoma, ville anglaise!

Son aspect dès que le bateau entre dans l'anse arrondie et profonde qui sert de baie de mouillage aux bateaux, fait immédiate-

ment songer à ces bergeries naïves dont Nuremberg a inondé notre petite enfance, il y a des années.

Sur des collines couvertes d'herbes vertes et drues, s'étagent des maisons blanches à toit rouge, entourées de petites barrières vert tendre, et les bougainvilliers en fleurs encadrant les portiques de l'entrée s'épanouissent dans la clarté du jour doré. De gros manguiers au feuillage en boule, rivalisent avec des cyprès qui filent vers le ciel semblant seulement posés au bord des routes en limonite rouge. Ce décor puéril est encore animé par les mille petits soleils d'or pâle que sont les citrons arrivés à maturité.

Au cours de mon voyage, parmi beaucoup de moyens de transports différents, j'ai surtout utilisé mes jambes. Je n'y manque pas à Kigoma, toutes les habitations étant situées sur les hauteurs.

Le quartier arabisé d'Ujiji situé sur le point culminant de la colline est très beau et très original. Malheureusement, c'est aussi le repaire des mauvais garçons et les Anglais se sont débarrassés de la police au profit des missionnaires voisins. Ces der-

niers ont transformé, de leurs deniers, l'ancienne forteresse qui domine la rade, en écoles d'apprentissage et d'études primaires. M'étonnant, devant Mgr Barrow qui dirige la mission, de ce singulier métier que les Anglais faisaient faire aux missionnaires, il me répondit :

— Les résultats sont là, madame. Qu'importe de quelle façon il nous est permis de les obtenir. Voici Ujiji qui devient sage, c'est là le but que nous voulions atteindre.

Un recueillement devant l'arbre où se rencontrèrent Stanley et Livingstone, et descente vers la douane pour les formalités diverses.

Vous n'avez rien à déclarer?

Il y avait un moment que je n'avais plus passé à la douane. Nous nous plaignons en Belgique de nos douaniers; que dire des Anglais. Ils ont toujours peur qu'en regardant leur colonie, on n'en emporte un petit morceau. Lorsque d'Elisabethville, je m'étais rendue en Rhodésie — dont je parlerai dans un autre volume — je n'avais avec moi que quelques bagages à main, la visite en était aisée, mais ici, j'emporte mes riches-

ses au grand complet; de plus, des souvenirs de chasse et des curiosités. Et cette palabre de l'appareil photographique!

Un spécimen d'une déclaration faite à Anvers à mon départ :

— Cet appareil a-t-il déjà été au Congo, Madame?

— Oui, Monsieur, en 1912, avec mon mari!

— C'est bon, passez.

A Matadi, autre chanson:

— Cet appareil a-t-il déjà été au Congo?

— Oui, Monsieur, en 1912!

— Je regrette, il faut payer!

J'ai donc payé et demandé un passavant.

En Rhodésie, nouvelles palabres malgré le plomb attaché à l'appareil. Ici, on ne veut pas me rembourser les droits que j'ai cautionnés à Matadi sous prétexte que mon permis est périmé. L'immanquable résultat, c'est que j'ai repayé.

A côté de ces tracasseries, il y a le chapitre des armes. Les Anglais sont féroces à ce sujet, et de nouveau j'ai ouvert mon

porte-monnaie. Rageusement, j'aurais voulu dire, à ces grands inquisiteurs, qu'au lieu de s'attaquer au touriste inoffensif, il y aurait lieu de faire quelques visites dans certains villages indigènes abondamment garnis de fusils modernes et de munitions pour ceux-ci. Je me suis retenue en songeant que ma dénonciation était inutile puisqu'il est de règle de ne faire aux noirs nulle peine, même légère!

Départ.

Le poète qui a dit que partir était mourir un peu, aurait dû, à mon avis, mettre une variante à sa lyre. Je trouve que partir c'est surtout pester... beaucoup! J'ai quitté avec regret le poste Kigoma car encore une fois, j'y ai rencontré des amis charmants. Papa Van Acker, à qui j'ai donné une « baise » nationale avant de monter dans mon wagon, a été pour moi un cicerone parfait. Fêtée, adulée, je vous assure que j'ai emporté de la colonie belge de Kigoma, un excellent souvenir. Comment est-il possible qu'en terre lointaine, on puisse ainsi trouver des gens aussi dissemblables! Si je dois com-

parer le muflisme de certains autres nationaux du Bas-Congo, et même du Moyen-Congo, la comparaison n'est pas à l'avantage de ceux-ci. La route est monotone, grise, la brousse roussie alterne avec des terrains aussi plats que la gorge de certaines vieilles Anglaises. Je traverse les désastres des deux inondations qui ont ravagé les environs de la voie ferrée elle-même, submergée, envahie par cette fureur déchaînée des eaux ; j'échappe à un fameux déraillement en bénissant le dieu des journalistes qui m'a une fois de plus protégée. Tout doucement le train approche de Tabora que nous ne connaissons en Belgique que par son drapeau pour lequel nous avons tous un respect sacré. Tabora dont nous possédons encore en vie le noble vainqueur, le général Tombeur !

Le drapeau de Tabora!

Au fond, les Belges ne savent pas très bien ce qui s'est passé en ces pays lointains où la guerre fut dure entre toutes pour nos hommes.

Cependant, au fond de nos cœurs qui sont d'honnêtes cœurs, un peu lents parfois à émouvoir, mais d'honnêtes cœurs tout de même, existe un cénotaphe devant lequel nous songeons quand il se peut. Nous savons que des hommes de chez nous sont tombés en conquérant cette terre africaine et cela nous suffit. Pourtant il faudrait que fût enseignée à nos enfants cette page héroïque de notre histoire nationale qui prouvera que, depuis les Gaules jusqu'aux temps modernes, la bravoure et le courage de ceux de leur race n'ont pas failli. Dominant Tabora une espèce de citadelle démantelée attire l'attention du voyageur et se détache sur le ciel mauve. Quelle fierté de pouvoir dire au retour : Voilà ! j'ai été à Tabora ! Elle fut conquise par les nôtres ! Combien serai-je fière d'évoquer mes souvenirs devant les reliques glorieuses que nous possédons !

Bonnes gens, détrompez-vous. Tout cela n'est que de la littérature, il y a un drapeau neuf à Tabora mais il est anglais ! Une fois de plus, le peuple le plus héroïque, le plus brave de la terre, aura tiré les marrons du feu... pour les autres.

Au surplus, il m'a été dit que la politique n'avait rien à faire avec le sentiment !

Dar-es-Salaam ! On descend !

Après Tabora, un arrêt intéressant à Morogoro. C'est la partie la plus pittoresque du trajet, avec ses escarpements, ses immenses champs de plantation de sisal et de coton qui, tels les champs de tulipes et de jacinthes des horticulteurs de Hollande, s'étendent à perte de vue. Tout autour, les majestueux contreforts des monts Aluguru font songer à la Suisse. Quelques heures me séparent encore de Dar-es-Salaam, terminus de la ligne de chemin de fer du Tanganyka Railway. J'y arrive au milieu de la nuit, et notre consul, que j'avais prié de bien vouloir me réserver une chambre dans un hôtel, a négligé de venir à la gare — ce que je ne lui demandais pas — mais de me prévenir dans quel hôtel mon habitation était retenue. J'échouai, très bien d'ailleurs, dans une « family-pension » agréable.

C'est de Dar-es-Salaam que je me dirigeai vers le Kenya ; l'Ouganda par la voie de

Mombasa, ce qui me permit de revenir quelques mois plus tard par le chemin des écoliers le plus agrémenté qu'on puisse rêver.

Les Anglais sont infiniment hospitaliers, et c'est précisément au cours de nombreuses réceptions qu'il me fut possible d'établir un parallèle entre leur façon de comprendre la colonisation et la nôtre.

Ils appliquent strictement chez eux ce que j'aimerais tant voir mis en pratique chez nous : moins de gens, mieux choisis, bien payés ! La paperasserie dans leur colonie est réduite au minimum, tandis que dans la nôtre, elle submerge tout. Quand j'aurai dit que j'en ai même trouvé chez les bonnes sœurs, j'aurai tout dit.

Je ne répéterai jamais assez : Laissez aux gens de là-bas plus d'initiative, partant plus de responsabilités. La sagesse est en Europe, je vous le concède mais, sans l'enthousiasme de ceux d'Afrique, il n'y a rien à faire. Il y a possibilité d'arriver à conjuguer ces deux choses en les reliant entre elles par un peu de bon sens. Il est possible d'atteindre ce résultat lorsqu'on aura compris qu'il faut

laisser, aux coloniaux, le temps de voir pousser les idées qu'ils ont semées ; un résultat n'est souvent bon que par la persévérance. Tout cela peut être obtenu en faisant une sélection. Je ne demande pas que tous les coloniaux soient des phares, mais y il en a vraiment trop qui ne sont que de petites veilleuses, parce que les compétences se paient, et que chez nous, elles ne sont pas payées. Espérer arriver à un « bon » résultat avec un autre programme, équivaut à mettre une robe du soir à un macaque !

IX.

EVE EN AFRIQUE!

Les sportives anglaises. L'indolente Portugaise. La mystérieuse Hindoue. La femme noire, cette ombre. Bamboulette. Mariages indigènes. Régimes familiaux. Les petits noirs. Suivez votre mari, madame. Femmes seules. Travail féminin. Infirmières coloniales. De nobles femmes. Les modestes. Les petites « gradées ». Mains de blanches. Nos enfants. La promotion de la femme.

J'AI vécu au Congo la vie de « toutes » les femmes. Depuis celle, faite d'un bonheur paisible, qui est le partage de la broussarde, jusqu'à l'existence entourée de petites mesquineries et de jalousie que mène inévitablement la compagne du « Boula Matari », c'est-à-dire du grand chef. Je me suis rendu compte du courage de « Celles dont on ne parle pas » et du simple héroïsme journa-

lier des missionnaires. Il est, je pense, inutile de dire que cette existence mouvementée m'a souvent fait l'effet d'une douche écossaise. Je ne m'en plains pas : c'est ainsi que je me suis rendu compte des aspirations, des besoins et de certaines lacunes à combler dans la vie que mène la femme blanche dans la Colonie.

Avant de parler de la vie de la femme belge, je vais, en quelques rapides tableaux, montrer aux lecteurs l'existence des autres colonisatrices qui vivent sous le ciel africain.

Les sportives Anglaises.

La morale protestante et l'éducation différente données aux filles de la libre Angleterre diffèrent totalement des nôtres et aucun parallèle n'est possible. La vie de la femme anglaise est basée sur son installation définitive à la Colonie, tandis que notre coloniale n'y passe généralement pas plus de quelques termes. Etant, de plus, coloniale depuis plus longtemps, elle s'est adaptée mieux que nous, qui ne sommes encore qu'à la période d'apprentissage. J'ai vécu

avec des Anglaises et leur ai demandé le secret de leur résistance au climat auquel « nous » résistons moins, et une réponse quasi unanime m'a été donnée: le Sport!

Il est pratiqué de toute façon; que ce soit le tennis, le golf, la bicyclette, des marches rationnelles, il conserve, prétendaient mes amies, leur santé morale et leur santé physique.

Il y a lieu d'ajouter, au sujet de la question morale, qu'il est de coutume, en Angleterre, d'envoyer à la Colonie des cadets de famille d'excellente éducation, et que l'esprit de la race et la correction des hommes ne sont en rien comparables au muflisme que trop de Belges mâles pratiquent à la Colonie vis-à-vis des femmes.

Au point de vue matériel, la différence est encore plus grande. Dans les plus petits postes, des maisons coquettes, munies d'installations sanitaires, de salles de bains, confortables et pratiques, sont à la disposition des agents. Rien du définitif « provisoire » de trop de nos installations congolaises où doivent vivre des femmes et des enfants. Il faut reconnaître qu'Albion est

riche, très riche, mais elle ne lésine jamais sur le confort de ses enfants expatriés.

Ce tableau serait trompeur si je n'ajoutais pas qu'il existe des brebis galeuses chez les Anglais aussi bien que chez nous, mais elles sont plus discrètes et leur « fantaisie » se répand moins. Quant aux hommes, s'il leur arrive de caresser amoureusement ce vieux whisky, on ne voit pas de lamentables poivrots cuvant leur vin sous les tables des bars. L'Eve anglaise se contente généralement de son thé national et d'eau comme boisson. Un principe absolu règle la vie familiale. A partir d'un certain âge, les enfants sont envoyés au pays où, à défaut de parents et même sous leur direction, sont placés dans des pensionnats spéciaux pour enfants de coloniaux où ils reçoivent une excellente éducation.

L'indolente Portugaise!

Que cachent ces grands yeux brillants et mystérieux? Rien ou presque. La Portugaise reste reléguée dans sa maison et le seul sport que lui permet son seigneur et maître est celui de lui donner des enfants. Passive,

sa vie de reclusion et de paresse convient à son tempérament nonchalant et elle s'accommode très bien de cette habitude. Les maris ont gardé leur autorité tyrannique et trouvent qu'il n'y a rien de tel pour garder la vertu des femmes qu'un bon cadenas — à la porte évidemment!

Les vieux usages sont encore respectés et il n'est jamais arrivé à mon mari, lorsque nous voyagions ensemble, de pénétrer dans le quartier réservé de l'épouse de notre hôte. Plus tard, étant seule, j'ai pu étudier de plus près l'existence morne et solitaire que mène cette arriérée mais qui, malgré tout, est heureuse de son sort parce qu'on ne lui a pas montré qu'il existait une autre vie. Qu'il n'y ait pas d'exception, je ne le nierai pas, et je dois avouer qu'il m'est arrivé parfois de voir, avec un extrême sentiment de vengeance féminine, sganarelliser à leur tour ces personnages qui ne respectent pas nos femmes, croyant qu'avec leur argent ils peuvent tout se payer... même une femme blanche!

La mystérieuse Hindoue!

Je me suis souvent demandé, en passant dans les rues de Mombasa ou de Zanzibar, quelles âmes se cachaient sous ces silhouettes strictement voilées, et hermétiquement enroulées d'étoffes les faisant ressembler à un gros ballot mouvant. Elles glissaient, souples, et paraissaient étrangères à la vie animée qui les entourait. Ce contraste était si grand qu'il me paraissait impossible qu'il pût y avoir quelque bonheur pour ces femmes, mes sœurs!

Quelle vie que celle de ces femmes cloîtrées, ne connaissant rien que leurs maris, et quelques parents!

J'ai pu néanmoins pénétrer dans ces vies, étrangères en apparence, mais qui se complaisent dans cette solitude matérielle et sentimentale. Si, à mes yeux d'Occidentale errante par les mondes, cette existence peut paraître misérable, je dois reconnaître que ces femmes ne se sont jamais plaintes de leur sort.

D'ailleurs, de leur côté, les mahométanes considèrent avec quelque mépris, les Euro-

péennes qui vont le visage dévoilé, osent parler à d'autres hommes que leurs maris, et qu'elles jugent sans pudeur. Quelle est leur vie?

Les soins de beauté prennent beaucoup de temps, les amies venues en visite s'éternisent en bavardages tout en mangeant les pâtes douces et parfumées aux fruits d'Orient. Les heures vides sont remplies par des jeux naïfs et puérils. Les riches se promènent en voitures strictement closes aux yeux du passant, mais qui permettent à l'occupante de l'intérieur de voir sans être vue. Les moins riches doivent vaquer à leurs occupations ménagères. Les enfants prennent aussi une partie du temps, et c'est ainsi que très simplement arrive le soir, lequel ramène le maître aimé ou redouté. Les jours se suivent ainsi, paisibles et semblables au cours monotone d'une rivière calme et tranquille.

Quelle différence entre elles et nous, s'écrie une Européenne!

— Mais non, répond une petite voix inté-

rieure, les femme ont beau être émancipées, elles n'en sont pas moins à la recherche d'un maître!

La femme noire, cette ombre!

La femme noire, cette ombre féminine, est encore si arriérée qu'il y a peu de chose à dire sur son compte. Elle a été esclave involontairement. Elle le reste volontairement et son émancipation n'est pas proche, parce qu'il est difficile de faire le bonheur des gens contre leur gré.

Cette émancipation n'est d'ailleurs pas souhaitable avant un certain moment d'ici, la race noire étant encore très arriérée. On peut lui appliquer la définition d'Aristote: « L'esclave, c'est l'être qui place son âme dans son ventre »! Les noirs en général et leurs compagnes en particulier prennent tout de notre civilisation, sauf ce qu'elle a de bon. Jusqu'à présent, ce que les femmes indigènes ont compris à nos enseignements ne les a amenées qu'à un très grand relâchement des bonnes mœurs ancestrales. Il y a évidemment des exceptions. Elles se trou-

vent parmi celles qui restent sous la surveillance « constante » de leurs éducateurs.

En rendant hommage aux œuvres qui s'occupent avec dévouement du relèvement de la femme indigène, je pense qu'une erreur a été commise dès le début. Ce n'est pas avec un programme de « blanc » qu'il faudrait essayer de relever le niveau moral de la femme noire mais, au contraire, lui donner une certaine éducation pratique en restant dans le cadre ancestral. Nous n'avons pas à adapter les négresses à nos coutumes européennes, mais à améliorer leur sort en mettant le progrès à la portée de la mentalité primitive de l'être humain auquel ce progrès est destiné.

Il est hors de propos d'envoyer les négresses à l'école où elles apprennent comme des perroquets. Il est dangereux de leur apprendre des fines broderies et de leur faire confectionner de la délicate lingerie féminine; elles auront trop tôt l'idée d'en faire pour elles et leur intelligence rudimentaire saura trouver le seul moyen de s'en procurer à bon compte.

Il faut, avant tout, détruire la sorcellerie qui a empêché et empêche encore l'éclosion d'initiatives et de progrès. Trop d'indigènes, si pas presque toutes, ont encore, en matière d'accouchement, des procédés barbares qui nous coûtent tant de naissances.

Le chemin le plus court pour aller au cœur des mères passe par leur enfants; c'est par l'enfant qu'on atteindra la mère et qu'elle se rendra compte, un jour, qu'il existe quelque chose de supérieur à elle. Quand les négresses auront quelques rudimentaires principes d'hygiène, lorsqu'elles sauront que les beaux vêtements qu'on leur donne pour habiller leurs petits sont destinés à les couvrir des intempéries et non pas pour servir d'apparat, en étant portés en plein midi, sous un soleil de feu, alors que les gosses vont tout nus dans la nuit glaciale, ce jour-là l'esprit borné des femmes noires s'entr'ouvrira et sera prêt à recevoir une lumière plus grande! Procéder autrement, c'est dire qu'un tas de pierres est un palais!

Bamboulette!

On s'est, à différentes reprises, demandé s'il n'était pas possible de remplacer cette armée de boys fainéants que nous avons au Congo par des femmes noires, ainsi que cela se pratique dans les colonies voisines, où les femmes sont bonnes d'enfant, femmes de chambre, lavadères. Un essai loyal a été fait mais il a été désastreux. Les candidates cordon bleu se plaçaient au service des célibataires blancs et alors, adieu... fer à repasser et cuiller à pot!

Les grandes, sinon les uniques préoccupations de la femme noire sont les interminables bavardages entre amies, la toilette (mais oui!), le gavage et l'amour. A part cela, rien ne l'intéresse. Je parle de la femme des agglomérations, bien entendu, celles des villages sont encore considérées comme des bêtes de somme par leurs époux. Dans certaines régions, le Ruanda-Urundi notamment, comme je l'ai déjà dit, le noir place sa femme après sa vache.

Mariages indigènes!

Notre mentalité européenne comprend avec quelque difficulté certaines coutumes africaines. Ainsi, le mariage indigène nous apparaît comme un marché où l'homme achète une épouse comme il achèterait une tête de bétail. L'opération du versement de la dot nous choque profondément, et pourtant... en Europe?

Nos usages permettent qu'un fiancé se chargeant d'une nouvelle bouche à nourrir et — ce qui plus est — d'un nouveau corps à habiller, réclame de ce chef une indemnité. Est-ce plus moral que l'usage congolais?

Il ne faut pas oublier que la femme est précieuse en Afrique! Lorsque l'une d'elles quitte le toit paternel, son départ prive les parents d'un producteur actif et d'une collaboratrice de valeur puisque c'est la femme qui travaille presque exclusivement chez les peuplades indigènes. Dans certaines tribus, la jeune fille peut choisir entre ses prétendants, à condition, bien entendu, qu'ils offrent les mêmes avantages pécuniaires aux parents.

Ce ne sont pas nécessairement ces derniers seuls qui versent la dot. Parfois tout un village aide un soupirant à obtenir l'objet de sa flamme. La négresse, dans ce cas, reste en indivision. Le candidat époux paie parfois tout seul la somme demandée pour obtenir celle qu'il aime; souvent, il achète sa femme à crédit.

Certains versent ainsi des redevances pendant des années et c'est une des grandes causes des palabres indigènes qui ont toujours une femme, ou du bétail, pour objet.

Si le mari ne tient pas ses engagements, on lui reprend sa femme; cette vente à tempérament a des inconvénients pour l'acheteur. Les sommes, objets versés ou donnés, sont perdus pour lui. Je fais remarquer en passant que la dot n'est pas forcément payable en argent et qu'elle peut être liquidée en bétail, étoffes, objets de fer, etc.

La valeur des femmes varie également. Une Lokélé coûte plusieurs milliers de francs parce qu'elle est garantie intacte par la famille.

Régimes familiaux.

Deux grands régimes régissent les populations congolaises. Le patriarcat et le matriarcat.

Le patriarcat est devenu le type presque général du mariage africain. Il a dû, néanmoins, prendre ses origines dans la préhumanité. La différence de milieu et le changement d'évolution ont fait inévitablement surgir des différences de détail fort nombreuses. A l'origine, le patriarcat a dû avoir, comme point de départ, un acte d'enlèvement, un régime de force, alors que le matriarcat s'explique par un fait naturel: la naissance de l'enfant.

Sous le régime du patriarcat, les enfants légitimes ou non (pour les noirs la question ne se pose pas) appartiennent au père, ou à son défaut, à sa famille.

Sous le régime du matriarcat, l'enfant est la propriété de la famille maternelle. C'est ainsi que la descendance et la succession se règlent de la façon suivante:

Tartempion a épousé Mlle Dubois, ils ont un enfant: Jean. Ce dernier sera Jean

Dubois et appartiendra à la famille maternelle. Il ne restera chez son père que pendant son enfance et ensuite il rejoindra sa famille, c'est-à-dire celle de sa mère dont son oncle, le frère aîné de celle-ci, lui servira de père.

Cela n'empêchera pas le procréateur d'aimer son enfant; ce dernier aura un père putatif en plus.

M'étonnant lorsque mes boys, en brousse, me présentaient invariablement de nouveaux pères et de nouvelles mères, je n'ai compris qu'après un certain temps que, pour eux, oncles et tantes étaient considérés au même titre que leurs auteurs.

Les petits des noirs!

Les petits enfants noirs naissent comme champignons sortent de terre et, tels des plants sauvages, poussent au petit bonheur. Au grand malheur, devrais-je dire; avec la facilité de reproduction de la race, nous devrions avoir de la superpopulation au lieu de la dépopulation vers laquelle nous allons, si de sévères et excellentes mesures ne sont

pas prises. Ici encore, nous devons lutter contre les superstitions qui prétendent que les petits des hommes ne peuvent prendre le lait des bêtes. D'autre part, les coutumes encore en vigueur règlent au détriment des naissances un protocole sauvage qui serait original s'il ne nous coûtait tant de petites vies en fleur.

Partout, à l'initiative des blancs, se sont créées des consultations pour nourrissons, des crèches, toutes œuvres ayant pour but de dépister les maladies dont ces innocents portent les germes. Avec persévérance, encouragés par des succès probants, les dirigeants de ces organismes mettent tout en œuvre pour obtenir des résultats positifs. C'est parfois décevant. Une femme meurt-elle en couche, on laisse périr le petit. Une nourrice coûterait 100 francs par mois et le noir trouve que c'est trop cher pour un petit qu'il est facile de refaire avec une autre femme.

La façon de faire la charité envers les petits est égale pour toutes les femmes d'Afrique ; aussi convient-il d'admirer avec impartialité le geste de la jeune femme aux

boucles blondes qui se penche vers la misère des petits enfants, celui de la sévère protestante élevant des orphelins noirs tombés du nid, et la religieuse qui ramène dans les plis de son ample jupe de bure, l'oisillon noir qui s'y blottit!

Avec le même cœur, elles n'ont qu'une coiffure: le Casque Colonial!

Suivez votre mari, madame!

Je n'ai jamais caché mes sentiments au sujet de la présence de la femme dans les colonies. Suivez votre mari, madame! En réalité cette injonction du code est, depuis belle lurette, lettre morte pour bon nombre de descendantes d'Eve, et elles ne la suivent que si cela leur convient.

Laissons de côté celles qui ne peuvent ou ne veulent pas accompagner leur époux au Congo; parlons de celles qui sont susceptibles de le faire. Une femme aimant son compagnon de vie comprendra que sa place est à ses côtés. Je néglige le facteur économie résultant de la vie à deux, pour ne parler que de celui sentiment. A part quel-

ques exceptions pour un homme, vivre à la colonie sans épouse, équivaut à aller sur la mer sans étoile. C'est par la femme qu'on supprimera les ennemis de l'homme qui vit seul sous le ciel africain : syphilis, dive bouteille, ménagères noires, cafard ! Le solitaire qui résiste à un seul de ces ennemis peut être qualifié de surhomme.

— La femme peut-elle vivre en Afrique?

— Matériellement, oui, presque partout. Certaines contrées sont moins bonnes que d'autres, il est vrai, mais avec une bonne hygiène il est possible d'y vivre. On améliore tous les jours le confort qui reste, il est vrai, relatif dans notre jeune Colonie ; pourtant les habitations deviennent salubres et beaucoup de gens qui se plaignent, ne possèdent pas l'équivalent en Europe. Je voudrais cependant qu'on mît le confort « hiérarchique » au second plan et que les meilleurs logements soient donnés aux ménages où vivent femmes et enfants.

Ceci obtenu, beaucoup des nôtres seront heureux de vivre à la Colonie.

En Europe déjà, un homme seul n'est pas heureux s'il n'a le bonheur de posséder une

vieille maman ou une parente dévouée, et tout en célébrant bien haut les agréments du célibat, convient tout bas qu'il comporte de nombreux inconvénients.

Au Congo, un homme seul est un malheureux. A la merci de ses boys pour lesquels il est une mine inépuisable d'exploitation, mal nourri, pas soigné, quelle défense peut-il avoir contre la maladie?

Il mangera invariablement le même manioc frit à l'huile, se contentera de pain rance et sec, parce que le malafu devant servir de levain aura humecté le gosier du cuisinier, et après une épuisante journée de travail, ouvrira au petit bonheur une tine bonne ou mauvaise. Au bout d'un certain temps les boutons ont disparu, les chaussettes pareilles à des écumoires sont gauchement recousues ensemble, et le linge tombe en lambeaux sous les soins énergiques du lavadère qui espère de cette façon en hériter plus tôt. Et puis, quelle détresse les jours où la malaria prendra dans ses griffes crochues, le solitaire!

— Mais c'est une vie de renoncement que vous exigez là de nous, s'écrieront certaines!

— Mais non. On oublie trop que la fortune des familles dépend de l'économie des femmes. C'est la compagne économe et la ménagère dévouée qui, par ses vertus, fait tout le bonheur et toute la prospérité de son ménage.

Femmes seules!

Pourquoi le Paradis africain est-il à peu près inaccessible aux femmes seules, célibataires ou veuves?

Question de moralité, répondront immédiatement de sévères censeurs. Une femme seule en Afrique est sujette à trop de sollicitations de la part des hommes. Il n'est pas convenable de laisser cette faiblesse en contact permanent avec la force masculine. (Il me souvient d'avoir parlé dans ce livre d'un certain national muflisme masculin) !

Il y eut évidemment une époque où nous semblions vivre de l'air du temps. Les femmes, créatures éthérées, planaient dans le bleu, étrangères aux contingences matérielles, et d'une candide crédulité qui en faisaient une proie facile. L'époque d'Ophélie et de Desdémone n'est plus; la femme

d'aujourd'hui, la vraie femme, — non la poupée — vit sur terre, regarde en face la vie telle qu'elle est, et a l'âme aussi sportive que le corps.

Les allures actuelles des jeunes femmes ne sont-elles pas le corollaire de la façon dont les hommes se conduisent vis-à-vis d'elles? Ce serait une goujaterie de croire ou de laisser croire que la vertu est l'apanage exclusif des femmes mariées et qu'elle n'est dispensée qu'à celle qui a passé devant M. le maire, ou qui a prononcé des vœux.

Aucune loi ne défend l'accès de notre Colonie aux femmes seules (une catégorie exceptée) mais le gouvernement exige une caution garantissant éventuellement les frais de rapatriement à tous ceux qui ne partent pas pour leur compte.

On se demande de quoi va s'occuper à la colonie notre Eve solitaire?

Le travail féminin!

Actuellement, il est assez difficile pour une femme de gagner sa vie d'une façon qui lui permette d'être indépendante, mais

nombre de postes peuvent avoir des femmes comme titulaires.

Il manque des couturières, des docteurs. Si l'élément mâle de notre pays laisse toutes les places aux étrangers, beaucoup de femmes seraient désireuses de s'installer là-bas comme doctoresses.

L'instruction est généralement donnée par les sœurs, et je n'ai connu qu'une institutrice laïque (bien payée d'ailleurs, à Albertville).

Pourquoi les emplois de postiers, télégraphistes, comptables, employés dans les gares n'ont-ils pas comme titulaires des femmes? Il est généralement reconnu que la femme travaille avec plus de conscience que l'homme. Il est possible d'utiliser les filles d'Eve dans tous les postes sédentaires où elle fera merveille. Déjà, à présent, presque toutes les gérances de factorerie sont occupées par des femmes ; le mari travaillant pour la même société, s'occcupe de besognes plus masculines que celle de se tenir derrière un comptoir.

Dans les grands centres, il y a déjà de nombreuses comptables, des secrétaires, mais la femme étant généralement moins bien payée que l'homme, — même à valeur égale — il lui est assez difficile de vivre avec des appointements qui vont de 18,000 à 36,000 francs maximum par an. Cela ne vient en somme que comme appoint intéressant dans un ménage.

Il en va autrement des situations à l'Etat qui paie très bien son personnel féminin. Les infirmières manquent, il n'y a pas d'accoucheuses, pharmacienne est le métier essentiellement féminin. Je ne conseille pas la Colonie aux avocates; les « chers maîtres » s'y entre-déchirent déjà fougueusement entre eux, et c'est bien en Afrique que s'applique cette sévère et dure parole : « La confraternité, cette haine vigilante, n'existe pas ! »

Il y a lieu d'ajouter que si la femme est « sérieuse », elle ne reste généralement pas célibataire. Ces paroles demandent à être expliquées, elles peuvent sembler bizarres.

Les périodes de congé étant de six mois, voyage compris, il ne reste au célibataire qui

désire convoler que quatre mois pour chercher et trouver l'élue de son cœur. En vérité, c'est trop peu, et c'est ainsi que tant de mariages bâclés en Europe, sont si misérables, et qu'il s'avère trop souvent que la femme épousée dans ces conditions est incapable de faire le bonheur de son mari, et ne peut s'adapter à la vie coloniale. La possibilité de se connaître sur place, épargnerait à la femme, les inévitables déceptions des débutantes et permettrait au prétendant de juger et d'estimer celle à qui il offrirait son nom.

Infirmières coloniales!

C'est dans la profession d'infirmière que la femme peut donner toute la mesure du dévouement que chacune porte en elle. Pour continuer à être logique, je dois avouer qu'il y a pénurie d'infirmières en ce moment. Presque toutes se sont mariées et ont abandonné le poste qu'elles avaient accepté. Evidemment, le gouvernement n'est pas une agence matrimoniale, et les dirigeants du Ministère des Colonies ont vu d'un mauvais œil ces jeunes femmes abandonner l'admi-

nistration avant d'avoir rendu d'appréciables services. Une haute personnalité à laquelle je contais mon désir de faire de bons mariages en conciliant l'intérêt général, m'a répondu, d'une façon assez amusante.

— J'avais une infirmière qui ne pouvait en aucune façon concourir pour un prix de beauté. Je me félicitais de cette imperfection physique qui me donnait l'espoir de garder au moins « celle-là ». Le matin même du jour où j'exprimais à l'un de mes subordonnés ma satisfaction, elle venait m'apprendre qu'elle aussi me quittait pour se marier ! »

Parmi celles qui résistent à l'exemple des autres, j'ai connu une jeune femme délicieuse. Cette coloniale est un phénomène. Elle a réalisé la gageure d'être aimée et estimée de tout le monde — au Congo, ce n'est pas aisé. Arrivée en 1919 avec le premier contingent d'infirmières et de médecins, elle espère continuer encore longtemps sa carrière de dévouement. Aguerrie, éternelle voyageuse, elle inspecte les postes sanitaires de son district qui sont dirigés par des infirmiers noirs. Cela n'empêche qu'elle paie

largement de sa personne, et lorsque j'étais là-bas, elle fit 90 kilomètres en tipoye pour aller soigner et guérir un blanc atteint d'hématurie.

Infatigable, douée d'une santé florissante, elle possède un caractère charmant, et une qualité peu féminine : elle sait tout écouter, sans jamais rien répéter. Quand je vous disais que Mlle ... (j'allais la nommer) était un phénomène !

De nobles Femmes !

A côté des infirmières civiles, il y a les infirmières religieuses protestantes et catholiques. J'ai admiré avec la même impartialité ces missionnaires différentes par leurs religions, mais semblables par le dévouement.

Les unes et les autres laissent au pays des êtres chers, parfois une situation privilégiée et abandonnent tout pour suivre un bel idéal d'évangélisation.

Certains prétendront que les protestantes mariées possèdent en leur époux un compagnon de route, tandis que les catholiques ont abandonné tout lien familial.

Cela est possible, mais si ces dernières vivent d'une douce vie uniforme et sans heurts, peut-être médiocre, mais exempte de grands chagrins, les protestantes, ont laissé loin d'elles des enfants chéris, élevés en dehors de leur tendresse maternelle.

Souffre-t-on davantage de la privation d'un bonheur connu, ou le fait de l'ignorer en diminue-t-il la force? Je songe qu'avec équité il faut reconnaître, aux unes et aux autres, le même idéal de justice et de charité.

A Matadi, j'ai rencontré la mère Marie, supérieure de l'Hôpital de Kikanda, qui vit au Congo depuis près de quarante ans, qui n'a pris au cours de ce long séjour d'Afrique, que quelques congés. Cette vaillante parmi les vaillantes, est entourée du respect et de l'admiration de tous; croyants et incroyants rendent hommage à cette belle figure féminine.

Aussi ancienne coloniale, Mme M., femme du chef de la mission d'Y., vit en Afrique depuis le même laps de temps et n'est retournée en Angleterre, voir ses petits enfants qu'il y a quelques années. Elle s'est

fait une vie à la mission, partageant son temps entre la direction de l'école de coupe pour les femmes indigènes, leur apprennent certains soins de ménage moins rudimentaires que ceux habituels aux négresses, et entourant de sa sollicitude les jeunes missionnaires qui vivent à ses côtés.

Peu de repos, une présence continuelle et attentive, voilà le chemin parcouru par ces existences calmes, où les plus grands événements semblent de minuscules choses. Toute la méchanceté des humains d'Afrique vient mourir au seuil de ces asiles, où s'écoulent harmonieusement ces existences féminines au service d'un noble idéal qui les conduit sans heurts au soir de la vie.

Celles qui sont modestes!

Combien sont méritantes, toutes ces femmes dont on ne parle pas, et qui vivent au Congo, d'une façon qui, si la vertu était récompensée en ce bas monde, obtiendraient un éclatant hommage. Il faut dire que la vertu qui fait du tapage n'est déjà plus de la vertu. Parmi tant de femmes que je

voudrais mettre au pavois, je prends l'histoire de la petite Mme S.

Ma jeune amie est une jeune femme charmante, qui oppose à une situation peu enviable, une philosophie douce et inaltérable unie au naturel le meilleur qu'il soit possible d'imaginer.

C'est une petite Liégeoise vaillante qui applique à la lettre l'article du code qui enjoint à la femme de suivre son mari partout.

Celui-ci, conducteur de travaux routiers, mène une existence nomade à laquelle est associée son épouse.

Ils vivent dans une maison (si on peut dire) faite en rondins entrelacés, posée à même le sol ; de fenêtres, point ; un semblant de porte donne accès à une première pièce meublée d'une table, quelques chaises, un réchaud à pétrole et une armoire faite de vieilles caisses. Dans un appentis, à côté, un lit, une table-lavabo, des malles et... c'est tout. Le logis est déplacé à mesure de l'avancement des travaux, sans nuire en rien à la bonne humeur de l'hôtesse. Comment se tire-t-elle d'affaire ?

Les vivres frais sont rares, les communications nulles! C'est encore l'ingéniosité féminine qui triomphe. Au moment où je suis passée, ma petite broussarde avait fait de la tarte sur son fameux réchaud à pétrole, et, ma foi, je m'en suis régalée. Mais réellement faut-il laisser vivre une femme de cette façon?

Il est difficile de discuter du sort des gens qui s'en contentent. A quelques sous près — nos gens sont heureux dans leur modeste emploi. Ce sont des simples; précisément, ce sont ces petits qui n'osent jamais réclamer un sort meilleur et un paiement rationnel. Ma jeune femme n'est pas la seule à vivre dans ces conditions; une de ses pareilles passe son existence dans une roulotte et elle possède un bébé. Je voudrais voir les pouvoirs publics s'occuper un peu de ces modestes femmes de petits serviteurs qui ne réclament rien, qui n'en travaillent pas moins dans la mesure de leurs moyens à la prospérité de notre Colonie.

Les « petites » gradées!

Elles sont bien courageuses, au Congo, les femmes des gradés moyens, des sous-officiers et même des sous-lieutenants. Le traitement du mari exige une comptabilité serrée, et elles n'ont pas, comme d'autres blanches, la possibilité d'augmenter le budget du ménage par un appoint personnel. Cela ne se fait pas, et c'est d'ailleurs défendu par les règlements.

Au Congo, comme en Belgique, les gradés moyens sont un peu considérés comme les parias de l'armée. Toujours, comme en Europe, la hiérarchie a « tout à dire ». Il arrive que la parente pauvre de la grande famille de l'armée, s'aigrisse de voir tout accorder à la « grosse » légume et presque rien à elle-même. Certaines plaintes m'étant parvenues lorsque j'étais au Congo, je fus me rendre compte immédiatement de leur bien-fondé.

— Nous sommes en Afrique! et c'est ce que je fais remarquer à mon hôtesse, jolie révoltée aux grands yeux noirs. Lorsqu'on possède un toit sur quatre murs en pote-pote,

il faut s'estimer heureux. Je me souviens de mon installation sous la tente des premiers jours.

— Oui, madame, vous avez raison, encore faut-il que le toit tienne sur les murs en pote-pote. La maison que nous habitons a eu son toit enlevé il y a deux ans, et depuis elle ne servait, avant que nous n'y soyons logés, que de lieu de rendez-vous aux chiens errants du poste. L'eau perce partout, et faute d'un peu de chaux, les murs s'effritent. A la requête introduite par mon mari, il a été répondu officiellement que la chaux ne peut être employée que pour les nouveaux bâtiments! (Oh! Administration, voilà bien de tes coups!)

— Voyons, petite madame, j'ai vu, à Stan notamment, de charmantes maisons, prenez patience, votre tour viendra aussi!

— Mais, madame, « nos » maisons existent, seulement les crédits ne sont pas élastiques, on ne construit que quelques bâtiments à la fois et comme les habitations sont en nombre insuffisant, « nos » maisons sont données aux plus galonnés, et « nous » logeons dans du provisoire!

— Enfin, rouspéteuse, vous respirez tout de même, sous votre « ndélé » et l'air que vous respirez, est augmenté par les trous imprévus de vos murs !

— Non, madame ! nous avons le cubage réglementaire... tout juste ; il existe des ordres qui spécifient combien de mètres cubes d'air sont nécessaires aux gradés. Il y est indiqué par grade la maison à occuper, combien de pièces elle doit comporter, la couleur à l'eau ou celle à l'huile destinée aux « légumes »... jusqu'au cubage des pièces. Maison d'un colonel... autant ! major... un peu moins ! et ainsi de suite jusqu'à notre petit grade où il est tout juste permis de respirer... un peu.

Cette fois, je suis définitivement « assise », jamais je ne me suis doutée qu'il existait un rapport quelconque entre la cage thoracique d'un individu et le nombre de ses... galons !

Mains de Blanches..

... ou mains noires. Avant de quitter l'Europe, je m'étais longuement informée du protocole nécessaire à la confection du « chop » (repas) congolais. Je recueillis des

avis formels dans le genre de celui-ci : « Une blanche ne peut pas, sans déchoir, s'occuper de la cuisine au Congo. Elle a son ou ses boys, leur donne des instructions avec le nécessaire pour accommoder les repas et se tient à côté de son cuisinier pour le surveiller pendant la confection de ceux-ci.

Bon, me dis-je, puisque c'est l'usage, je m'y conformerai, quoique cela cadre très mal avec mon tempérament.

Cela me faisait une singulière impression, au début, de voir brusquement jaillir sous mon nez ces pattes noires à paume rose sale. C'est avec circonspection que je me servais. Pour dissiper ces impressions, je me décidai un jour à aller « faire un petit tour à la cuisine ». Je n'insiste pas, mais ma conviction était faite. Je ne serai qu'une blanche qui déchoit, soit, mais j'ai pris l'habitude de préparer mon fricot moi-même.

Il faut croire que ma répugnance est partagée par beaucoup de femmes — je parle d'une femme et non d'une reine indolente dont il existe quelques spécimens au Congo — car j'ai eu l'occasion d'admirer de char-

mantes ménagères qui ne craignent pas la conjugaison de la chaleur du soleil avec celle du fourneau.

Chez certaines, c'est pour éviter le désœuvrement qui est si nocif aux femmes à la Colonie ; chez d'autres, c'est mesure d'économie. Je crois que par-dessus tout, c'est le souci héréditaire de notre race bourgeoise qui lègue à ses filles les traditions d'ordre qui nous viennent de nos aïeules.

Ce souvenir m'est venu en songeant à une jeune femme charmante, que ma venue « en visite » n'empêcha pas de mettre, ainsi qu'à l'ordinaire, la main à la pâte, et d'offrir au dîner un beau poulet bien accommodé par elle, au lieu du sempiternel « sousou », ou poulet nageant dans l'éternellement mauvaise sauce oléagineuse, préparée par le cuisinier noir. J'ai compris une fois de plus, ce jour-là, pourquoi bon nombre de descendants d'Adam préféreront toujours une bonne soupe à du beau langage. Il reste évident qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre les deux qualités.

Nos enfants.

La question des enfants est angoissante à la Colonie. Elle est si importante qu'elle est, pour chaque cas, un cas d'espèce, et qu'il ne faut en parler qu'en de grandes lignes générales.

Me basant sur l'opinion des sommités médicales et suivant l'avis de nombreux parents — principaux intéressés à la question — je résume mon enquête sur la question des enfants.

— A partir d'un certain âge, les enfants « doivent » rentrer en Europe.

— Pourquoi?

— Le manque d'écoles empêche toutes études supérieures et même moyennes.

Le climat est malgré tout débilitant pour de jeunes organismes en formation.

Les « tines » et la quinine sont dangereuses pour des santés manquant encore d'équilibre.

Il est dangereux de laisser les enfants, les fillettes surtout, en contact avec les noirs.

Au point de vue enseignement, il a été fait beaucoup pour nos frères noirs, mais

l'instruction des petits blancs n'existe qu'à l'état embryonnaire. A E'ville, il y a de grandes écoles, et les études y sont poussées assez loin. A Kin et à Boma, à Stan, lorsque je suis passée par là, les gosses allaient à l'école mixte et les classes y étaient faites par les bonnes sœurs. Reste les parents qui donnent une formation plus élevée à leurs enfants. Encore une fois, c'est cas d'exception.

Ne peut-on créer un institut supérieur, m'a-t-il été demandé?

— C'est entendu. Toutefois, comme il n'y aura jamais assez d'élèves dans un endroit pour profiter de cet enseignement, il faudra forcément transformer cet institut en pensionnat provincial ou régional. Or, séparation pour séparation, les parents préféreront, par prudence, envoyer les écoliers en Europe.

Dans le Haut-Ituri, règne un climat doux et tempéré qui rappelle celui du midi de l'Italie. Le Kivu et ses hautes altitudes sont admirables pour la santé. Le Katanga est salubre. Dans le Bas-Congo, le plateau de Thysville est une oasis. D'autres contrées

sont habitables; il n'en reste pas moins vrai que le soleil d'Afrique luit partout et que pour élever sainement nos gosses, il faut du lait et des aliments frais. A part les contrées privilégiées citées plus haut et où on les trouve, les coloniaux dépendent souvent des marchands et de distributions irrégulières. Dans la majorité des postes, à part poules et œufs frais que tout le monde possède, il n'est encore en usage que les tines et la viande de chasse. Or, je me ferais traîner en correctionnelle si je disais ce que je pense des conserves africaines et de leurs fabricants!

Il me reste à parler de la quinine. La future mère a dû en prendre à doses massives. C'est une condition « sine qua non » pour elle de mener à bien une grossesse dans un pays aussi fortement impaludé que le Congo. Cela ne rend pas impossible les accouchements faciles et les enfants bien portants. Mais dès sa venue au monde, sa majesté Bébé, nourrie de quinine dans le sein de sa mère, en prendra indirectement si cette dernière le nourrit, et cela n'empêchera pas l'enfant d'en ingurgiter encore

par doses infimes après. Est-ce un bien ou un mal? Hippocrate dit: « oui », Galien dit: « non ».

La vérité m'oblige à dire que les enfants qui naissent dans la Colonie se portent généralement mieux que ceux transplantés. Est-ce à dire que ces derniers sont handicapés? Non pas. J'en connais qui sont venus d'Europe en excellente santé et qui continuent encore à se bien porter. En l'occurrence, encore un cas d'espèce, c'est-à-dire, particulier à un tempérament qui s'est adapté.

Un dilemme cruel se pose pour les femmes aux colonies.

Elles seront épouses en Afrique ou mères en Europe. Il est rarement possible d'être les deux pendant plusieurs termes. Je comprends le déchirement que cause la séparation des enfants pour l'avoir subi moi-même, ce qui me permet de dire que la présence de la femme est plus nécessaire aux côtés du mari que près des enfants, dont la présence est généralement « indésirable » dans le pays où le Soleil est maître !

La Promotion de la femme!

La carrière maritale, a dit quelqu'un, deviendra plus difficile dans un monde où la femme et les filles auront les yeux bien ouverts. Cela est vrai dans un certain sens, mais n'exagérons pas tout de même! Lorsque le féminisme bien compris, dans lequel entrera une partie du bon sens de nos grand'mères, ne servira plus d'épouvantail aux hommes, convertis par le charme souverain des Eves modernes, l'équilibre nécessaire aux bonnes relations des deux sexes sera rétabli. C'est cet équilibre bien compris qui fait qu'en Afrique, on peut être parfaitement heureux « si on le veut »!

Le femme de demain revendiquant plus de place doit, en contre-partie, s'élever dans un domaine idéal et pratique beaucoup plus élevé que celle d'hier — tout en conservant sa grâce féminine. On engage trop souvent à la Colonie un agent, sans s'occuper de connaître celle qui partage son existence. C'est pourtant une collaboratrice de premier plan de qui dépend la santé morale et physique du mari. Bien soigné, réconforté aux mauvaies heures, son travail se ressen-

tira de l'influence de sa femme, et c'est pour cette raison que je demande une sévère sélection des coloniales. En leur donnant une place prépondérante, vous relèverez la moralité des hommes, et ce malheureux soleil d'Afrique ne sera plus tel l'âne de la fable chargé de tous les méfaits des coloniaux.

Mes opinions toujours très catégoriquement émises, m'ont valu maintes objections. J'ai retenu les plus sérieuses et je manquerais à la règle d'impartialité que je me suis imposée en ne les exposant pas.

— Le mari, au premier terme, ne peut emmener sa femme, car il ignore tout du pays où il va vivre. Les premiers engagements sont toujours plus ou moins provisoires ; tel homme de valeur dans la mère patrie peut s'avérer un mauvais colonial... Deux inexpériences en présence d'une vie nouvelle risquent de donner des résultats déplorables... Il faut, pour accompagner une femme, un homme expérimenté qui lui servira utilement d'initiateur à la vie coloniale... Les postes où les « bleus » font leurs premières armes sont généralement peu

confortables et peu propres à servir de cadre au sexe féminin.

— Je réponds : c'est juste ; en ce cas, envoyez comme premiers termes des célibataires, mais ne séparez pas les jeunes gens mariés.

Le Congo n'est plus le pays sauvage d'autrefois, dans presque tous les postes vivent des blancs, *et, si vous donnez à vos néophytes une bonne préparation, si vous savez d'avance où vous les envoyez, ils peuvent se préparer au séjour qu'ils feront. Ce ne sera plus, comme cela se pratique à présent, qu'à l'arrivée que les jeunes coloniaux* — et, même les anciens — connaissent leur désignation ; ils pourront utilement étudier la région où ils vivront. *Il sera réalisé de ce fait de grandes économies pour le grand bien de la mère-patrie et votre premier terme féminin vaudra celui d'un homme.*

La femme est bien plus débrouillarde que l'homme, et il vaut mieux que vos jeunes époux traversent ensemble les premières difficultés, plutôt que de se créer, chacun de son côté, une indépendance qui sera néfaste au bonheur du ménage ; car, enfin... des années

de séparation !... Il m'a été fait une seconde objection : — Certains postes, demandent, des hommes qui les occupent, des sacrifices qu'on ne peut demander à une femme. Certaines missions sont dangereuses, et il n'est pas juste qu'on envoie à la place de gens mariés et pères de famille, des célibataires. Ce ne sont pas toujours ces derniers qui doivent se faire tuer !

Ce sont des cas exceptionnels et qui se raréfient tous les jours. D'ailleurs, dans ce livre, n'avez-vous pas trouvé de ces cas féminins d'exception. Nous avons, parmi les pionnières, des femmes héroïques, et la dernière guerre a mis l'esprit de sacrifice des femmes en belle valeur. Les femmes des missionnaires suivent leurs maris à travers brousses et fatigues de longs voyages. Pendant la guerre, Mme Heenen n'a-t-elle pas traversé une partie du Congo, seule, pour rejoindre son mari ! Il y a encore d'autres cas de ce genre parmi les filles d'Eve !

Le troisième argument pourrait être sans réplique, en ce temps de crise. Le voyage des femmes grève le budget des sociétés et des employeurs, de lourdes charges et elles

ne contribuent en rien à rendre d'appréciables services en contre-partie de ce qu'elles coûtent !

En répondant que l'Etat et de grosses sociétés ne s'arrêtent pas à cette économie, il y a lieu, dans ce cas, d'utiliser les femmes dans certains emplois où elles feront merveille à côté de leurs maris. L'ennui est mauvais conseiller, c'est pourquoi j'aimerais ne pas voir à la Colonie des femmes inactives. En utilisant leurs services, le ménage gagnera davantage, la société fera une économie, le ménage reviendra moins cher que « deux » employés mâles.

La vie d'Afrique est belle. La femme qui comprend son rôle est précieuse sous ce beau ciel ; elle rétablit la vie normale de la famille dont le colonial a trop souvent l'occasion de s'échapper. C'est sous le Soleil d'Afrique que la femme peut rayonner et montrer toutes les qualités qui font sa gloire. Elle porte en elle-même son bonheur, il existe dans l'harmonie des sentiments, et dans l'usage paisible des jouissances relatives à chaque condition sociale.

Ce qui a fait le malheur de beaucoup de gens dans la Colonie, c'est qu'ils ont voulu s'élever au-dessus de leur situation sans moyens de la stabiliser.

Ce manque d'équilibre a causé beaucoup de désastres ; c'est alors qu'est intervenue la femme, avec l'ensemble de ses qualités. Le but de la fille d'Eve en général est d'apaiser les tourments des hommes. Elle est le refuge suprême de ceux-ci partout, qu'elle soit épouse, mère, sœur, amie.

Au Congo, voyez-vous, c'est précisément : épouse, mère, sœur, amie que la femme doit être tout à la fois pour son mari.

Avec un programme pareil, il n'y a ni ennui, ni peine, et on est heureux, croyez-en...

Madeleine MIGEON.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE IX

AVANT-PROPOS XIX

CHAPITRE PREMIER. — **Découvertes** 1
Vers le large. Batiks sous le Soleil. Notre beau Navire. La Foire aux vanités. En Rade de Ténériffe. Les Jardins de messire Juan. Vers Boma. Les Elégantes Bomatraciennes. Matadi « la Joyeuse » ! L'Oasis de Thysville. Promenades dans « Kin » !

CHAPITRE II. — **Esquisses sur le fleuve** 24
A bord du « Général Jacques ». Les Errantes du fleuve. Une Palabre. Le Cabinet de lecture de Kwamouth. Nuit blanche dans le noir. Une Tornade. Gombé, on descend ! « Coq » et son jardin d'Eala. Comme des « Baraquîs ». Nos Amis « les chiens ». En Quarantaine. De quoi demain ?

CHAPITRE III. — **La vie d'une Broussarde** 43
Arrivée « chez nous ». « Mon » Personnel ! Premiers jours. « Mon » garde-manger s'envole. Petits Magasins de brousse. Combustibles et transports. La Cuiller et la Souris. Nos Bêtes familières. Lisasi, le Justicier. Une Erreur judiciaire. L'Administrateur et Mémé. Une Affaire compliquée ? Bonamé, Matabish !

CHAPITRE IV. — **En exploration** 73
Une Nuit sur le fleuve. L'Ile des Palmiers. Les Hévéas au matin. Parmi les Caféiers en fleurs. Yakusu et ses missionnaires. Le Solitaire de Kungulu. Les Transports fluviaux. La Vie d'un apôtre. Stan, « ma Jolie ». En Auto vers Banalia. La Sérénade au clair de lune. Diane me protège. Les Uélés à la mode !

CHAPITRE V. — **La Faute du Soleil!** 101
Les Ecumeurs du Congo. Travail et Progrès. Arithmétique congolaise. Charité bien ordonnée. La Palmeraie susnaturelle. Amis comme... Parasites. Le Parapluie au Congo. Est-il indiscret? Nuages. Les Puces de Thémis. Le Procureur... piqué. Variations. Comme une glace de Venise.

CHAPITRE VI. — **L'Aventureuse Randonnée**..... 131
Renouveau. L'Invitation au voyage. Première étape. L'impossible Egalité. Les Puissances de Kindu. Tout le long de la Lualaba. Les petites Fées du Congo. Au fil des jours. Un soir... au lac Kisalé. Aimer son Prochain. Bukama et ses « totos ». Vers Elisabethville.

CHAPITRE VII. — **Le Joyau de notre Colonie!** 159
En Chemin de fer. La Perle du Katanga. Trois semaines chez les « garçons ». L'Héritage des mille-et-un lingots. La nouvelle Féodalité. Le Katanga autonome? Ecrire. Une vraie Femme. Les Sœurs de Gand. Pérégrinations. Le Royaume de Panda. Vers Madinguscha. En voiture, Likasi, Kabalo, Albertville!

CHAPITRE VIII. — **Au Hasard des Chemins**..... 191
Revirement. La Belle au bord du lac. Bonjour, Ruanda-Urundi. Réflexes et Réflexions. La Force, dieu du Noir. Croquis. Et votre Règlement? Kigoma, ville anglaise. Rien à déclarer? Le Drapeau de Tabora. Dar-es-Salaam Terminus.

CHAPITRE IX. — **Eve en Afrique!** 217
Les Anglaises. L'indolente Portugaise. La mystérieuse Hindoue? La Femme noire, cette ombre. Bamboulette. Mariages indigènes. Régimes familiaux. Les Petits des noirs. Suivez votre Mari, madame. Femmes seules. Le Travail féminin. Infirmières coloniales. De nobles Femmes. Celles qui sont modestes. Les petites « Gradées ». Mains de Blanches. Nos enfants. La Promotion de la Femme!

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT OCTOBRE MIL NEUF CENT TRENTE ET UN, EN DEUX CENT QUATRE-VINGT-HUIT PAGES SUR PAPIER ALFA, SOUS COUVERTURE DEUX COULEURS, SUR LES PRESSES DE L' " EXPANSION BELGE ", BRUXELLES.

.... Au fait,

pourquoi ne pas vous abonner à

L'EXPANSION BELGE

la revue mensuelle illustrée qui s'intéresse à tout ce qui concerne l'expansion économique, tant industrielle que commerciale, scientifique, coloniale et artistique de la Belgique, et qui donne, d'autre part, des renseignements importants sur les pays étrangers que nous avons avantage à mieux connaître.

Soixante pages illustrées p^r^ mois

sept cent et vingt pages par an

pour CINQUANTE francs

Congo Belge : 54 francs; pays étrangers à tarif réduit : 57 francs; autres pays : 67 francs.

ABONNEZ-VOUS A L'EXPANSION BELGE

ou demandez un numéro spécimen gratuit :

47, rue du Houblon, à BRUXELLES

Compte chèques-postaux n° 1595.31

Registre de commerce de Bruxelles 22.577

L'Expansion Belge a été fondée en 1908

C'est une des plus vieilles revues périodiques du pays.

Les Editions de l'Expansion Belge, S. A.

Le Vieux Congo, par Léo Lejeune . . . . . fr. **18.—**
De l'histoire relatée par ceux qui en ont été les auteurs. 244 pages, in-8° raisin, papier soufflé belge.

Sous les Bananiers en Fleurs, par Julien Lhomme. Préface de Gaston-Denis Périer.
De délicieuses impressions congolaises. 208 pages, in-16° jésus, papier alfa . . . . . fr. **15.—**

Le peintre Edwin Ganz, par Lucien Jottrand, Maurice Rassenfosse, Georges Verdavaine. Préface de Paul Crokaert, ministre des Colonies . . . . . fr. **150.—**
La spiritualité de l'œuvre d'Edwin Ganz. — Le peintre militaire. — La technique picturale de l'artiste. — Le paysagiste, le figuriste, l'animalier. Suivi de notes bibliographiques et d'un essai de nomenclature des œuvres de l'artiste. Edition de luxe. 88 pages, in-4° grande coquille, papier couché de grand luxe. 98 reproductions, dont 8 planches en couleurs.

Les Missionnaires Belges au Congo, par le R. P. Dieudonné Rinchon, capucin . . . . . fr. **15.—**
Aperçu historique de 1491 à 1930. — 50 pages, format in-4° raisin, soit la valeur de 150 pages in 8°. Nombreuses illustrations. Papier couché.

Les Editions de l'Expansion Belge, Société Anonyme
47, rue du Houblon, 47, Bruxelles. — Compte postal n° 1595.31